

DUBUT DE LAFOREST

LE

CORNAC



ROMAN PARISIEN

*« Tu es femina, et super
hanc feminam ædificabo
Ecclesiam meam... »*



PARIS

DENTU ET C^{ie}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

ET 3, PLACE DE VALOIS

1887

(Tous droits réservés.)

ŒUVRES DE DUBUT DE LAFOREST
Romans et Nouvelles

Les Dames de Lamète. 4 ^e édition.	1 vol
Tête à l'envers. 5 ^e édition	1 –
Un Américain de Paris. 3 ^e édition.	1 –
La Crucifiée. 3 ^e édition.	1 –
Le Rêve d'un viveur. Édition de bibliophile.	1 –
Belle-Maman. 6 ^e édition.	1 –
Le Faiseur d'hommes. 4 ^e édition. (Ce volume en collaboration avec M.Y. Ram Baud.)	1 –
Mademoiselle Tantale. 12 ^e édition.	1 –
Contes à la Paresseuse. Édition de bibliophile.	1 –
Les Dévorants de Paris. 7 ^e édition.	1 –
L'Espion Gismarck. 7 ^e édition.	1 –
La Baronne Emma. 10 ^e édition.	1 –
Le Gaga. 30 ^e édition.	1 –
Contes pour les Baigneuses. 21 ^e édition.	1 –
La Bonne à tout faire. 34 ^e édition.	1 –
Le Cornac.	1 –

DUBUT DE LAFOREST

LE

CORNAC

ROMAN PARISIEN

*« Tu es femina, et super
hanc feminam ædificabo
Ecclesiam meam... »*



PARIS

DENTU ET C^{ie}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

ET 3, PLACE DE VALOIS

1887

(Tous droits réservés.)

LE CORNAC

ROMAN PARISIEN

I

– Très bien, Jozim !... Parfait !... Mon garçon, tu réveillerais un mort !...

Dans l'un des plus riches hôtels du boulevard Malesherbes, Jozim accomplissait son labeur matinal et à peu près unique, le massage de son maître, M. Angélu Vardo ; il maniait le corps étalé, tout nu, sur un large divan ; il le soulevait à droite, à gauche, le retournait pile et face, tendait les bras, les jambes, donnait du jeu, de la souplesse et de la chaleur ; ses mains d'artiste rassemblaient la peau, la mordaient, l'étiraient, comme si elles devaient-la faire craquer ; puis, elles glissaient, très douces, pleines d'une rare science, et activaient toujours la circulation du sang.

– Bravo, Jozim !...

Les chairs blanches et flasques devenaient plus fermes ; elles avaient pris des teintes rosées, elles affirmaient une vaillance, tandis qu'un fluide mystérieux pénétrait tous les membres, les réveillait, les dressait, les agitait, s'épandait en eux, enorgueillissant toute la musculature de l'homme, sous un souffle de jeunesse, de beauté, de fraîcheur et de désir.

L'art du massage n'avait plus de secrets pour Jozim, ex-masseur des femmes de Sa Majesté le Sultan, que M. Vardoz avait rencontré aux portes de Constantinople, un soir d'hiver où l'eunuque, fuyant le Harem, cherchait sa nourriture avec l'opiniâtreté des chiens errants sur les rives du Bosphore. Chaque matin, le maître s'abandonnait aux manipulations de son serviteur, et il trouvait là un remède contre ses soixante ans ; Jozim habitait Paris depuis quatre années, et il ne s'exprimait encore que par gestes.

Le lavatory était spacieux, tout en marbre ; au centre, le divan d'opération ; à droite, un appareil à douches ; à gauche, une superbe baignoire ; sur une longue table, des fioles de teinture, des cosmétiques, des outils de nacre et d'acier, des instruments de toutes sortes, alignés et brillants, comme pour une double exposition de parfumerie galante et de chirurgie mondaine. Quand Jozim eut lavé le corps à grande eau et qu'il l'eut épongé, il l'ondoya, dans toutes ses parties, d'une essence orientale dont il avait surpris la fabrication au Harem ; puis, ce fut entre ses doigts une succession rapide et savante de canifs, de limes et de ciseaux, un chassé-croisé de houppes, de brosses, de peignes, de palettes, de pinceaux et de fers à friser.

Maintenant, M. Angelus Vardoz, en costume du matin, – babouches, pantalon à la hussarde, veste de flanelle blanche à liséré bleu, entr'ouverte sur une chemise de soie bouffante, – cambrait sa taille devant une glace où il se voyait tout entier. Il était très grand, très svelte, avec une longue figure encadrée d'une barbe blonde géante, un nez busqué, des lèvres minces, de petits yeux malicieux ; et les pâles blondeurs de sa chevelure et de ses moustaches lui donnaient l'autorité de son âge, sans permettre à personne de deviner le travail artistique de Jozim : les fils blancs teintés de blond, la patte d'oie disparue, le carmin de la bouche, le réseau d'azur artificiel des veines, les coups d'estompe des sourcils, l'éclat des pommettes et du regard par des mélanges d'ocre, de bistre, de safran et de koheuil.

M. Angélu avait toutes les apparences de la virilité, de la grâce, et l'on voyait en lui un frais vieillard et non un vieux beau retapé. Comme il traversait le grand couloir de l'hôtel, il rencontra sa gouvernante, M^{me} Eulalie Bacot, une dame mûre en bonnet violet ; il lui barra le passage, et tout d'un coup, il tendit le bras droit :

– Eulalie, touche-moi ça !...

La gouvernante sourit, en femme habituée aux fantaisies de son maître, et elle tâta le biceps :

– Oh ! monsieur !... Oh ! monsieur !... Vrai, c'est beau !...

– Jozim n'y est pour rien !... Le régénérateur, c'est le printemps !...

Ce sans-gêne rentrait dans les mœurs de la maison, et les quinze années de service de M^{me} Eulalie justifiaient aux yeux de M. Vardoz une aussi grande familiarité. Le maître ne demandait pas tous les jours l'avis de sa servante sur sa force musculaire, mais il aimait à se vanter ainsi, chaque fois qu'il venait d'accomplir d'amoureuses prouesses, et, justement, la nuit passée, il s'était montré, affirmait-t-il, d'une valeur extraordinaire : la jeune femme encore couchée dans sa chambre pouvait en répondre.

– Vrai, monsieur, vrai !... C'est beau !...

Fier de cette approbation désintéressée, M. Angelus Vardoz, l'écrivain amateur, l'ami de tous les arts, celui que les journaux baptisaient du nom de Mécène, pénétra dans son cabinet de travail. On était aux premiers jours du printemps de 1886, et par la large baie au vitrail de cathédrale ouverte sur le jardin de l'hôtel, montait une brise embaumée, un bouquet de lilas en fleurs, et le parfum semblait d'autant plus appréciable à M. Vardoz que, déjà, les bouches d'égout commençaient à empestier la ville. Autour des pelouses verdoyantes, dans les ramures, des oiseaux voletaient, sous le soleil joyeux, égrenant des trilles et des roulades que le vieux poète traduisait ainsi, en y répondant : « – Bonjour, monsieur Angélu ! Toujours crâne ? Et ce vieux biceps ? – Je me porte à merveille, messieurs les oiseaux ! Une idée ! Si je vous consacrais un sonnet ? Je vous ai dédié au moins cinq cents vers ; en voulez-vous encore ? – Mon Dieu, monsieur Angelus, si cela vous fatigue, ne vous dérangez pas ; nous chanterons tout de même ! »

M. Vardoz restait en pleine lumière, l'esprit libre, exempt de rimes, et les oiseaux chantaient.

La magnifique pièce de style composite, peuplée de marbres et de bronzes, avait un air de fête avec son plafond blanc et rouge en forme de dôme et sa cheminée monumentale ; elle invitait à rêver, à aimer ; les sièges de peluche en étaient moelleux ; des portières à personnages en masquaient les issues, et des brassées de fleurs s'étagaient, çà et là, entre les rayons des bibliothèques où dormaient des livres aux reliures précieuses et intactes. En face d'un meuble de Boule qui renfermait des bibelots de toutes les époques et de tous les pays, et au-dessous du portrait à l'huile de M. Angelus, on voyait émerger d'une frondaison de plantes vivaces une grande et superbe terre-cuite, la reproduction de la *Statue de la Jeunesse* du tombeau d'Henri Regnault : la femme éternellement jeune, oublieuse de l'artiste mort, offrait au littérateur de boudoir sa branche de laurier. Devant le bureau d'ébène, un fauteuil à haut dossier sculpté, une sorte de trône aux armes royales étrangères ; sur la table, un encrier d'argent massif égayé de deux amours, des porte-plumes à barbes d'or dans un cornet de cristal, un buvard somptueux, des papiers diversement teintés, satinés, comme il en faut pour écrire aux dames ; point de taches, ni de feuilles manuscrites froissées ; pas d'encombrement de mauvais goût, rien de ce désordre qu'un lettré en voie de gestation ordonne de respecter, – rien de ces paperasses raturées et meurtries qui disent les larmes, les sourires, les colères, les enthousiasmes, les angoisses et quelquefois le triomphe d'un écrivain occupé à marteler son cerveau, pour faire naître, grandir et vibrer une pensée humaine.

M. Vardoz dépouillait son courrier, et il pensait qu'il est bon de vivre et de « dételer » le plus tard possible ; il souriait à des écritures féminines, parcourait des demandes de secours et de protection où il était qualifié de « mon cher maître », « d'illustre maître ; » il savait ce que valait l'aune de ces compliments, mais la flatterie lui était douce au cœur et l'aidait à oublier les tracasseries d'argent que lui créait le train de sa maison. Tout autre que M. Angelus eût tremblé devant l'imminence d'une ruine fatale, mais M. Angelus avait des moyens personnels de combler les déficits.

Pendant que M. Vardoz achevait la lecture de sa correspondance et des journaux du matin, Mme Eulalie entra dans la chambre à coucher du

maître, pour y servir un petit déjeuner. Après avoir disposé sur le guéridon proche du lit un plateau de vieil argent qui supportait une tasse de chocolat, une chaude brioche entartinée de beurre, une fine serviette, un verre de mousseline et une carafe frappée, la gouvernante releva les brides de son bonnet violet ; puis, d'une voix onctueuse comme celle des prélats dont elle portait les couleurs :

– Votre servante, mademoiselle ! Il est dix heures ; je ne viens pas trop tôt ?

– Non, madame Eulalie, et vous êtes toujours bien aimable !

– Qui ne le serait avec mademoiselle ? Vous êtes si charmante ! Monsieur n'a jamais été plus heureux !

– Il vous a dit cela, le monstre ?

– Je l'ai deviné à sa belle humeur !

Afin de se réveiller tout à fait, la jeune femme se mit sur son séant et décrivit avec ses bras des paraboles et des ellipses, des courbes gracieuses, comme si, par la pensée, elle se transportait sur la scène de l'Opéra, où, étoile de la danse, elle récoltait des bravos et des fleurs. Une jolie fille brune et rose : visage ovale, petit nez retroussé, grands yeux noirs enfantins, chevelure épaisse, sourcils touffus, joues trouées de fossettes, menton un peu grassouillet, mouche assassine, fortes lèvres, fortes cuisses, l'une de ces verdeurs à la fois polissonnes et naïves qui, dans l'envolée du tutu, piquent d'un désir les vieillards de l'orchestre. La danseuse approchait de sa bouche la cuiller d'or, goûtait, soufflait, tirait la langue, léchait le plus gentiment du monde : on eût dit de quelque Colombine agaçant Pierrot.

La gouvernante préparait les grandes eaux dans un cabinet de toilette contigu à la chambre, le laboratoire de Jozim étant réservé pour le seul usage de M. Vardoz.

– Madame Eulalie, demanda la danseuse, est-ce que vous croyez que c'est drôle de se marier pour tout de bon ? Moi, je me marie !

M^{me} Eulalie eut un soubresaut à l'idée que son maître pouvait épouser cette fille.

– Oh ! ce n'est pas avec M. Vardoz !

– En effet, Monsieur est trop âgé ! fit M^{me} Eulalie, toute de réserve et de malice.

– L'autre n'est pas beaucoup plus jeune : cinquante-trois ans.

– Sept ans de moins ; c'est toujours ça ! Une grande position, sans doute ?

– Devinez ?

– Ténor ?

– Non !

– Juge ?

– Non !

– Député ? Sénateur ? Ministre ?

– Jamais de la vie ! Général !

– Cré matin !

– Général et comte ! Propriétaire de mines d'or et de diamants ; chez lui, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre !

– Quelle veine !

– C'est un Brésilien pur sang.

– Le Brésilien ? Le petit noir qui brille ? Mais je le connais ! Nous l'avons eu à déjeuner, l'autre jour ; Monsieur lui a même cédé quelques tableaux, pour lui faire plaisir.

– Le général comte Eusébio da Queiroz-Leao !... J'ai mis longtemps à apprendre son nom ; le général descend de l'une des plus anciennes familles du Brésil ; il est de la province d'Espirito-Santo.

– Amen ! répondit la gouvernante en toussant. Bianca La Norette – c'était le nom de théâtre de la danseuse – poussa un soupir.

– Vous ne sauriez croire, madame Eulalie, toute la peine que j'éprouverai en quittant le théâtre ; j'aime mon métier follement !

– Le général vous emmène au Brésil ?

– Pas encore, dans un an seulement ; mais il paye le dédit, et il m'empêche de danser.

– Bah ! il vous autorisera de temps en temps pour vous faire les jambes !

– Jamais !

– Ne l'épousez pas !

– M. Vardoz me conseille de me marier.

– Si Monsieur a parlé, je retire.

– J’étais très hésitante, et je suis venue demander un dernier avis à mon bienfaiteur.

– C’est gentil cela, mademoiselle ! Et le général ne se doute pas ?

– Il ne se doute de rien. Du reste, pour les faveurs que je lui ai accordées !.. Il me croit à Auteuil, chez une parente malade.

– Petite roublarde !.. Pardon, mademoiselle, pardon.

– Il n’y a pas d’offense. Que voulez-vous, ma chère ! M. Vardoz a été bon pour moi, et il a toute ma confiance. N’est-ce pas lui qui m’a dénichée aux Folies-Bergère, où je végétais ? Je n’oublierai jamais son entrée dans les coulisses ; il vint à moi, me frappa sur les joues : « Du talent, petite ! » Presque aussitôt parut ce grand diable de Bouc...

– M. Maxime Boucailles ?

– Tout juste ! Celui qu’on appelle l’astronome. Bouc voulait couper le chemin à M. Vardoz ; ils se disputaient en mon honneur : « – Je te dis que c’est moi qui l’ai vue le premier ! – Non, la découverte est mienne ! – Voyons, Bouc ? – N’insiste pas, Angélus ! » Et me voilà entre ces vieux messieurs, tirillée par-ci, tirillée par-la, flanquée de deux ouvreuses qui portaient des bouquets énormes ; ça recommençait : « – Ma voiture est à la porte ! – Mon coupé vous attendra ! – Nous souperons ! – Pas aussi bien qu’avec moi ! – Je vous lancerai ! – Il n’a pas d’influence ! – C’est un lâcheur ! » Mais Boucailles se mit à la poursuite d’une de mes camarades, et je devins la protégée de M. Vardoz. Vous souvient-il ?

– Parfaitement ! Vous vous releviez avec Emmeline.

– Moi, le vendredi.

– Et la grosse Emmeline, tous les mardis.

– Je n’avais pas le droit d’être jalouse ; dès le premier jour, après une bonne nuit, M. Angelus se montra charmant : « – Comment t’appelles-tu ? –

Blanche Noret. – Blanche Noret ! s’écria-t-il, avec un nom pareil, tu es perdue ! A Paris, les étrangers et les étrangères ont seuls du prestige ! Quelques jours plus tard, *l’Éclair* annonçait mon engagement à l’Opéra, sous le nom de Bianca La Norette ; j’ai appris un peu d’italien, et depuis trois années, que de triomphes !... Il faut être raisonnable. « – Vois-tu, ma petite, me disait encore ce matin M. Vardoz, ce qui peut arriver de plus

heureux à une artiste femme, c'est de se marier en plein succès ! » Madame Eulalie, j'obéirai !

– Saperlotte ! si le Brésilien savait que vous avez couché avec Monsieur ?...

La Noretti, un peu honteuse de se voir rappelée à son rôle de fille par une servante, prit une pose académique en ordonnant :

– Aidez-moi donc à mettre mes bas !...

Le valet de chambre, un grand garçon joufflu à favoris noirs, introduisait dans le cabinet de travail une belle et puissante femme, la baronne Olympia Keulsbergh.

– Ah ! ma divine, que tu es gentille d'être venue !

– J'ai reçu ton petit mot, et je me suis empressée d'accourir.

Elle tendit à M. Vardoz un chèque de vingt mille francs et ajouta, sans paraître attacher aucune importance à la somme :

– On peut présenter aux bureaux de la rue Halévy ou dans nos succursales.

Il remercia en lui couvrant les mains de baisers soulignés de roucoulements :

– Mouhouh !.. Mouhouh !. Mouhouh !. Et ce cher baron ? Et tes adorables bébés ? Mouhouh !... Mouhouh !...

– Tous en bonne santé, Dieu merci ! Et toi, Angélus ?

– Je me maintiens.

– Toujours coureur ?

– Assez gaillard, baronne !

– Moi, je suis sage, un peu engraisée, comme tu vois, dans la popotte.

– Tu as encore tes airs d'impératrice, avec ta chevelure fauve et ton superbe visage de romaine ! Et tu ne regrettes pas le théâtre, les bravos, la célébrité, la gloire ?

– Je ne regrette rien ; j'adore mon mari et mes enfants... Mais je vais reparaître sur les planches, pour les pauvres.

– Olympia, ce sera un triomphe !

– Pour nous deux, mon ami.

– Comment cela, ma charmante ?

– J’ai été priée de dire des vers au Trocadéro, à l’occasion des inondés du Midi, et mon choix n’a pas été long : deux morceaux, une poésie de Victor Hugo et un sonnet.

– Un sonnet ?...

– D’Angelus Vardo.

– Chère Olympia !

– Un de ces jours, nous choisirons ensemble dans tes œuvres.

– Mince bagage !...

– Des vers très beaux !...

– Il y a d’autres poètes.

– Moi, je n’ai pas de meilleur ami qu’Angelus ! Qu’étais-je, il y a douze ans, avant de te connaître ? L’humble fille d’une concierge de la rue Basse-du-Rempart. Tu es venu, tu m’as vue, tu m’as enlevée, et, grâce à toi, j’ai été victorieuse, victorieuse partout, au Conservatoire, à la Porte-Saint-Martin, au Vaudeville, à la Comédie-Française, – victorieuse jusque dans le mariage qui fait l’orgueil et le bonheur de ma vie !

– Le baron n’est pas jaloux ?

– Jaloux d’Angélus ? Est-ce qu’un mari est jaloux d’un homme qui lui a donné sa femme ?

– Quelquefois !

– Le baron Keulsbergh, lui, a trop de raison et de cœur pour m’infliger une telle insulte ; il sait que je viens chez toi en camarade, en amie du vieux temps ; il n’oublie pas que si je suis baronne et femme d’un banquier millionnaire, au lieu d’être comtesse et millionnaire tout de même, il te le doit !... Nous te le devons !

– Pauvre comte Daniel, qui aimait tant à se chauffer les pieds dans ton boudoir et à y répandre la désagréable fumée de sa pipe ! Pauvre comte, y penses-tu toujours ?

– Comme une incroyante pense à un mort, avec tristesse, mais sans criminel espoir.

– Une fière parole !

– Angélus ?

– Ma fille ?

– Sais-tu pourquoi je te garde une si vive gratitude ? Eh bien ! c'est moins pour m'avoir protégée, patronnée, lancée, que pour être venu m'arrêter en plein triomphe. Tu me disais : Chère Olympia, on se fait vieille et l'étoile pâlit dans la lumière des astres qui se lèvent ; peu à peu, les adorateurs s'éloignent et le royaume chancelle et s'écroule. Oh ! n'attends pas d'être une beauté défaillante et de descendre des premiers rôles aux emplois secondaires ; tu assisterais à ton propre suicide ; fais-toi un sort, tandis que la fraîcheur de tes chairs et l'éclat de tes yeux te donnent la toute-puissance ! Tu vas quitter les tréteaux, tu vas partir, envolée dans une apothéose, et l'on se souviendra de tes succès pour en accabler les nouvelles venues ! On soupirera : « Elle avait bien le temps ! Elle était encore si belle ! Quel dommage ! »

– Ah ! que tu devrais bien faire comprendre cela à La Noretti, qui dort dans ma chambre !

– La danseuse de l'Opéra ?

– Oui. Elle hésite à abandonner les planches pour se marier admirablement !

– L'imbécile !... Mais, avoue que cette ballerine a de singulières façons de préparer sa nuit de noces ?

– Elle avait besoin d'un conseil.

– Et le conseiller a offert son lit, comme terrain... neutre ?

– Neutre ? Pas encore, madame la baronne !

– Je m'en rapporte à vous, monsieur Angelus.

– Veux-tu que je te présente la future comtesse da Queiroz-Leão ?

– En déshabillé ? Merci bien ! La Noretti ne t'empêche pas de rester le cavalier de notre belle amie Mme Champeaux ?

– Non, certes !

– Un dernier mot, et je me sauve ; mon mari songe à t'intéresser dans une petite opération de bourse.

– Et l'argent ? Les fêtes de cet hiver ont absorbé.

– Ne t'inquiète pas !

– Je suis déjà le débiteur du baron pour des sommes si considérables.

– Nous t'enrichirons, Angélus ! A bientôt la bonne nouvelle et la répétition du sonnet !

La baronne Keulsbergh ayant disparu, le valet de chambre présenta une carte de visite à son maître ; celui-ci lut à haute voix : « Jules Fabréban, ancien élève de l'École normale supérieure, homme de lettres ; » puis, d'un ton dégagé, il demanda :

- Quès aco Fabréban ?
- Un grand jeune homme lugubre et sec à faire peur.
- Brrr !...
- Chapeau crasseux, moustaches incultes, redingote luisante aux coudes.
- Il vient pour un secours ?
- Il dit que non, mais c'est ça !

Dans une pantomime expressive, le domestique singeait les allures de l'écrivain ; il rentrait le bedon, se faisait maigre, touchait les pans de son habit comme s'il eût montré un autre corps dansant là en des vêtements trop larges ; ses mains devenaient tremblantes ; ses jambes flageolaient ; il souriait d'une bouche navrée, il étalait cyniquement une fierté abattue, une angoisse d'artiste, une misère d'homme, une jeunesse désespérée et mourante, et le maître, le vieillard heureux, le chéri des dames, le littérateur de boudoir n'avait pas une indignation contre l'insolence du larbin amuseur.

- Dis à ton Fabréban qu'il me fiche la paix, et donne lui cent sous !

Cette fois, ce ne fut pas Anatole qui parut, mais La Noretti, forçant la consigne ; elle avait jeté à la hâte un long manteau sur ses chairs nues, et, dans l'entrebâillement de l'étoffe, on pouvait admirer ses formes merveilleuses.

- Il est là ! dit-elle, effarée.
- Qui ?
- Lui ! Le général ! Mon général ! C'est M^{me} Eulalie qui m'a prévenue.
- Fichtre !... Reviens dans la chambre et enferme-toi !
- Vous allez le recevoir ?
- Certainement !... Il n'a encore aucun droit, je suppose ?
- Pour sûr !... Mais que vient-il faire ?
- Je te le raconterai.
- J'aimerais mieux l'entendre tout de suite et je vais me cacher derrière un rideau.
- S'il t'aperçoit ?

- Je ne broncherai pas.
- Si tu tousses ?
- Je ne suis pas enrhumée.
- Attention, le voici ! Pas un souffle !
- Couic...

Anatole ouvrit la porte, et d'un ton respectueux :

- Son Excellence Monsieur le général comte Eusébio da Queiroz-Leao.

Alors, M. Vardoze debout et La Norette immobile derrière une portière ajourée virent apparaître un homme de taille moyenne, sec, nerveux, de la couleur d'une bille de chocolat un peu jaunie en vieillissant ; il portait beau, sanglé dans une redingote noire à revers de soie, la tête mince, la chevelure grise, l'œil vif, le bas du visage ceinturé par de grosses moustaches à la Vercingétorix, un échantillon de crin végétal, de varech sombre jeté là ; il brillait comme une châsse d'église, depuis ses bottes vernies jusqu'à son plastron de cravate orange, où étincelait un énorme diamant noir d'une valeur de plus de cinquante mille francs, et d'une eau à rivaliser avec le Kok-i-noor, l'Étoile du Sud, le Régent et le Sancy ; sa main gauche était gantée et supportait un chapeau gibus à larges bords ; la droite agitait un gant clair, et ce léger mouvement faisait valoir les feux multicolores des bagues fixées au médus, à l'annulaire et à l'auriculaire :

- Bonjôr, ami !
- Je vous salue, général. Donnez-vous donc la peine.

Il s'assit et demanda aussitôt :

- On peut fumer ?
- Voyez ! répondit Vardoze en montrant sa cigarette allumée.

Le Brésilien tira de sa poche un étui enrichi de brillants et il y prit un cigare, puis, entre deux bouffées :

- Jé vous aimé bocou, mossié Vardoze.
- Soyez sûr, général...
- Dès moun arrivée à Pariss', vous avez été pour moâ coum' oune servitour.

L'interlocuteur ne put réprimer un geste de mécontentement.

- Pardoun, mossié, pardoun ! Jé mé souis, sans doute, encore trompé dans la espressioun ; jé voulais dire qué vo avez rendou dé grands services à

moâ.

M. Angélus sourit.

– Jé né saurais oublierr votré charmantt' accueil, quand lé counsoul dé la Espiritou-Santo m'a counduit à vo. Tout cé qué l'oun peut tenter dé charmantt' à l'égard d'oun étranger, vo l'avez faitt' pour moâ ; vo m'avez présenté à des persounes illoustres, et vo m'avez vendou dé très jôlis tableauxx' de votré collectioun célèbr'...

– Général, je désire vous montrer une toile.

– Oun peu plous tard, mossié. En attendant, jé voudrai vo faire ouné counfessioun sérieuse...

– Je suis tout oreilles.

– Figourez-vo, mossié Vardoz, qu'à votré bal si esplendido dé la mi-dello Carêmo, j'ai rencountré ici ouné joli fâme, ouné grande artissee dé l'Oupéra, ouné dansouse, mademoisel' Bianca La Noretti ; j'ai été toumbé proufoundémentt' amourou dé cette bell' persoune, et j'ai auré l'intentioun peut-être biène dé faire d'ell' ma fâme...

– Pourquoi pas ?... M^{lle} La Noretti est une honnête et intelligente artiste. Très jolie. Du talent !...

– Des talents, ouais, jé sais. bocou !... Dé la grâce, dé la distinctioun. Dépapis trois mois qué jé sous à Pariss', je n'ai point rencountré dé créature aussi admirabl' ! Mais, ouné chose mé préoccupe fortémentt'

– Parlez, général, et si je puis.

– La matierr est délicat' Lé lendemaine dé votré bal, j'ai mé rendiss' chez mademoisel', précédé d'oun pourtour dé flours et d'écrènes dé brillants ; j'ai voulu coumencé dé souite à prendré positioun ; flours et brillants biène accouillis ; moâ, pas ça ! Démoissell' sage encoure ! s'écria la pétite mère dé l'artiss'.

– M^{me} La Noretti, une excellente et digne femme !

– Ouné tigresse, mossié, ouné tigresse ! Jé m'en allai, révin, et pendantt' quinze jours, riène ! riène ! Pas ça ! Alorss, j'ai appris' par la maman dé la roue dé la Moscou, et aussi par la councierge, qué mademoissell' était toute niouve, virge.

– Vierge ?

– Ouais, virge ! virge !

La danseuse mordait la portière pour ne pas éclater ; M. Vardoz gardait son sang-froid.

– Pensez-vo, mossié, qui savez tant dé chouses, qué jé doivé croire ? Lé croyez-vo ? En êtes-vo soûr ?

– Ah !

– Jé sais ; on né joue jamais dé cet' positioun rélatif à la chouse d'oun. Mais, auriez-vo entendou parler de quéqué aventure ?

– Jamais !

– Votrè paroule mé donné du courage, et si mademoisell' voulait quitter lé théâtre, elle séra ma fâme ! Elle m'a souvent parlé dé vo, soun bienfaitour désintéressé, qu'elle aime coum oun père, et vous mé rendriez hurou dé voir, Madam' La Noretti, dé loui announcerr ma détermination à l'égarr dé sa fill' ?

– Je me présenterai aujourd'hui même chez M^{me} La Noretti.

– Merci, mossié Vardoz, et ténez-moâ, jé vo prie, au courant dé la résoultate, avénoue dé la Bois-dé-la-Boulogne.

– C'est entendu, général.

– Jé vous réverrai ensouite pour la pétit' attentioun.

– Inutile !

– Vous sérez surpris ! Jé m'en vais lé cœur biène aise ! Au révoir, et merci encoure, mossié !...

La danseuse allait sortir de sa cachette, mais elle en fut empêchée par un nouveau visiteur qui entra brusquement :

Ah ! mon bon Angelus !... Quelle veine !. Quel triomphe !... Excuse-moi de ne pas m'être fait annoncer, déclamait tout d'un trait un grand diable à favoris poivre et sel, au nez fort, aux larges dents blanches, dont le verbe joyeux éclatait comme une fanfare. Il se dandinait dans un élégant complet de laine douce à carreaux et continuait ses exclamations, tout en pressant les mains de M. Angelus.

– Qu'y a-t-il, mon cher Boucailles ?

– Il y a que je viens de découvrir.

– Une étoile ?

– De première grandeur !

– Cela ne te change guère, mon grand Bouc ! N’es-tu pas l’astronome du beau sexe ? A propos, as-tu reconnu le noble étranger que tu viens de croiser dans l’antichambre ?

– Le général da Queiroz, l’imbécile de Brésilien qui s’est toqué de La Noretti.

A ce moment, un corps de femme pirouetta en l’air, comme s’il avait eu des ailes, et, gracieux, il vint s’abattre sur les épaules de Boucailles :

– Sacré Bouc ! Tu n’es pas gentil ! Salop, va !

– La Noretti ! Comment, animal d’Angelus, la mignonne nous écoutait et tu ne préviens pas ?

– Ton entrée a été si brusque !

Maxime Boucailles s’était remis de sa petite émotion :

– Alors, tu te maries, Bianca ?

– On le dit !

– La fleur d’oranger te sied à merveille, mon enfant.

– C’est ce que disait mon futur époux, en demandant à Angelus : « Est-elle virge ? »

Elle s’enfuit en riant.

– Un peu timbrée ! murmura Boucailles.

– Le Brésilien a été si drôle !

– Il vous a surpris ?

– Pas le moins du monde ! Il était venu chez moi aux renseignements, et La Noretti s’est cachée pour l’entendre et l’observer tout à son aise ; il est parti, absolument persuadé que Bianca est vierge, « virge ! »

– Elle est bien bonne !

– Tu ne t’assieds pas ?

– Je n’ai point le temps ; je t’annonce au passage ma découverte : l’autre soir, à l’Eden, je suivais le ballet d’*Excelsior*, et voilà que, dans un groupe, je vis voltiger plus légèrement que toutes les autres danseuses une fillette, un corps diaphane, un être éthéré, l’une de ces lumières-femmes tombées sur terre, pour la joie des mortels ; Bianca est de la Saint-Jean auprès d’elle ! Des yeux !... Une bouche !... Elle ne marchait pas ; elle frisait les planches, et son balancement était si voluptueux.

– Que tu fis un tour dans les coulisses ?

– Naturellement ! Elle s'appelle Ernestine, et tu serais bien aimable d'envoyer un mot au courrier des théâtres de *l'Éclair*.

– Très volontiers !

– Cela me fera bien plaisir ! Grâce à Ernestine, je n'ai plus cinquante ans, j'en ai vingt à peine ! Je te remercie, Angélus !

– Au revoir, grand astronome !...

Après le départ de M. Maxime Boucailles, Angelus se frotta les mains : « Je lance Ernestine, mais Bouc payera le lancement ; il faut que je me débrouille ou je suis foutu, foutu !... »

Il écrivait la note destinée au journal, quand Anatole présenta une carte.

– Je t'ai dit de répondre que je n'étais plus visible.

– Cette dame a tellement insisté.

– Ah ! c'est une femme ? Voyons la carte : « Madame Régina Mirzal. » Un titre de roman et un parfum de violettes ; fais entrer ! On ne sait jamais ce qu'une femme porte dans les plis de ses jupes !

Celle qui s'avancait était une dame blonde, jeune et grande, à l'allure déliée, une fraîcheur de bourgeoise de France avec un souvenir de déesse du Parthénon ; elle avait les yeux bleus, l'un bleu saphir, le nez grec, la bouche vermeille, une rangée de petites dents régulières et blanches ; son menton un peu charnu était troué d'une fossette ; le rose de ses joues s'allumait de la lumière blonde d'un fin duvet, à peine visible, et la dorure plus ardente des cheveux éclatait sur le front en mèches capricieuses, vrilles d'or toutes frémissantes et bien faites pour inspirer le désir et donner la vision des trésors intimes, des mousses de luxure plus chaudes et plus frisées. Elle était chaussée de petites bottes de chevreau, gantée de Suède et vêtue, sous un casaquin en drap héliotrope, d'une jupe de moire assortie et recouverte d'une tunique de lainage léger ; le haut de sa ferme poitrine s'ouvrait sur un plastron de toile à petit col montant ; sa coiffure eût été qualifiée de chef-d'œuvre par un chroniqueur de la mode : une capote de tulle rose mouchetée à aigrette de jacinthes roses et d'épis d'argent.

Avec un geste aimable, M. Angélus Vardoz lui indiqua une causeuse ; elle remercia d'un joli sourire, attendant pour parler que le maître se fût réinstallé dans son grand fauteuil.

– Monsieur, ma visite doit vous paraître bien étrange, car c’est une femme inconnue qui vient à vous, sans la moindre présentation.

– Il est des personnes, madame, qui se recommandent d’elles-mêmes.

La dame blonde esquissa un nouveau sourire et se mit à conter sa petite histoire, d’une voix douce et grave :

– Jeune fille, j’avais la passion d’écrire ; mon père, professeur de grec à la Faculté de Caen, voulait bien encourager mes essais, encore inédits ; une fois mariée à un avoué de la ville, j’ai dû sacrifier la littérature à la tranquillité du ménage. Aujourd’hui je suis veuve ; mon deuil, vous le voyez, est fini ; je possède une fortune suffisante et je n’ai pas à redouter l’avenir pour une débutante de trente ans.

– Vous habitez Paris, madame ?

– Nous sommes presque voisins, monsieur ; depuis quatre mois, j’occupe un appartement boulevard Haussmann, où je vis seule avec mon fils ; j’ai écrit un roman, et je venais vous prier de juger mes premières pages ; il eût été de mauvais goût de forcer la lecture, et mon manuscrit est resté à la maison.

– Le titre de votre œuvre ?

– *La Révoltée*.

– Excellent ! Je ne demanderais pas mieux, madame, que de vous aider, mais songez-vous au peu d’influence d’un vieux poète oublié et d’un critique d’art inconnu ?

– Vous n’êtes ni oublié, ni inconnu, cher maître ! Vos fêtes merveilleuses, qui font courir Paris, en témoignent.

– On vient pour s’amuser !

– On s’amuse, et l’on admire, et l’on rend hommage à un écrivain que moi, provinciale, j’aime de tout mon cœur !

– Vous connaissez donc mes pauvres poésies ?

– Vous me demandez si je connais *Rimes printanières*, *Mes Petits Chanteurs*, *Rubis et saphirs*, *Pour vos beaux yeux* ?

– C’eût été pour les vôtres, madame !

– Je m’étonne vraiment qu’un écrivain tel que vous n’appartienne pas encore à l’Académie française.

– Ma production a été si modeste : quatre volumes de vers et deux volumes de critique.

– Je n’oubliais pas les *Impressions d’un artiste*, une prose bien française qui console des ignominies de l’école moderne. Oh ! ce réalisme, je le hais !... Pardon, je m’aperçois que je deviens justicière, alors que je sollicite humblement d’être jugée.

Elle le regardait ; il s’enflamma à ce regard de femme :

– Vous êtes charmante, madame, et je suis tout à vous ! Veuillez m’envoyer le manuscrit de *la Révoltée* ; je vous lirai ce soir, et j’aurai l’honneur de vous écrire.

M^{me} Mirzal s’était levée ; il lui baisa galamment la main et la reconduisit jusqu’aux premières marches de l’escalier, ce qu’il n’avait encore fait pour personne ; – puis, dans un déjeuner en tête à tête, il renouvela ses bons conseils à la danseuse.

II

Et c'était, chaque matin, une ascension et une descente de visiteurs dans le grand escalier de marbre de l'hôtel Vardoz, un escalier monumental à double révolution, une merveille que l'amateur de belles-lettres avait fait charrier de l'un de ces palais tremblants de Venise qui, au passage silencieux des gondoles, semblent, eux aussi, flotter sur les eaux.

L'hôtel, tout proche de Saint-Augustin, formait l'un des angles du boulevard Malesherbes et de la rue de Rigny ; on y pénétrait par une cour d'honneur : à l'entrée, la loge des concierges ; au centre, le perron couvert d'une marquise ; à droite, une voûte conduisant aux écuries peuplées de six chevaux ; à gauche, une allée du jardin, un vestige de parc dont les charmilles séculaires fleurissaient la rue Roy. Dans le sous-sol, les cuisines ; au premier étage, le cabinet de travail, la salle à manger, un salon mauresque, la salle de billard et trois grands salons en enfilade ; au second, la chambre de Monsieur, le laboratoire de Jozim et quatre chambres de maîtres ; plus haut, les mansardes pour le personnel, composé de M^{me} Eulalie, de l'eunuque et d'Anatole, d'un cuisinier-chef et de ses deux aides, d'un jardinier et de deux cochers anglais en livrée verte, sans compter les hommes d'écurie.

Tout y disait la maison du plaisir où l'argent abonde, où l'on s'empifre, sans que la valetaille enlardée prenne souci de la provenance ; une fête succédait à une fête, un souper à un bal, et les journaux se disputaient les comptes rendus de ces agapes qui mettaient le tout-Paris en liesse. On venait là presque aussi facilement que dans un tripot ou dans un lupanar, et, la fête terminée, un monde étrange de cabotins et de cabotines, de bas-bleus et de rastaquouères s'en allaient dans Paris, pour chanter l'esprit,

l'amabilité, le talent du vieil et rusé amphytrion. Ce petit manège pratiqué de façons diverses résumait l'existence de M. Vardoz ; le vieillard lançait ses maîtresses, produisait, entre le bal et le souper, des artistes inconnues, divas, danseuses, comédiennes ; – et de même que le cornac voyage sur le dos de l'éléphant, ainsi la renommée littéraire de M. Angelus voyageait sur les épaules de ses créatures féminines : un mariage riche ou même une union passagère avantageuse, tel était le but à atteindre, l'apothéose souhaitée pour les bêtes à aimer et pour le conducteur à chérir.

Parisien de Paris, fils d'anciens brocanteurs du faubourg du Temple, Angel Vardoz était entré, en 1845, au ministère de l'Intérieur et des Beaux-Arts ; joli garçon de vingt ans, il utilisait ses aventures galantes et procurait des maîtresses à ses chefs ; ami des femmes, confident des hommes, il obtint un avancement rapide. Une dame à laquelle il avait annoncé de douces choses le nommait malicieusement « Angelus » ; il n'entendit pas ou ne voulut pas entendre la malice, jugea le sobriquet très original et l'adopta dans le monde et pour la signature de ses premières poésies. Chevalier de la Légion d'honneur, inspecteur des Beaux-Arts, il organisa des expositions de peinture, publia des articles de critique, réunit ses vers et sa prose en volumes, et, tout en conservant une situation officielle peu exigeante qui lui créait des relations chez les artistes, il épousa, après l'avoir déflorée, la fille d'un riche marchand de chevaux. Mme Vardoz mourut sans enfant ; elle laissait à son mari une grosse fortune que le fonctionnaire amateur ne tarda pas à gaspiller dans la haute noce.

La parenté disparue, seul au monde, joyeux d'être, Vardoz songeait à reconstituer ses rentes ; il ne fallait pas compter pour cela sur l'administration ; quant à la littérature, M. Angelus ne s'était jamais senti l'âme d'un écrivain, et il considérait la critique et la recherche des rimes comme des passe-temps plus ou moins agréables. Un mariage l'avait enrichi, et une nouvelle union pouvait réparer les erreurs de jeunesse ; mais l'homme mûr préféra se mouvoir en toute indépendance, avec le jeu complet de ses éléments et des ressorts. Il éleva des femmes, et toutes le servirent : à celle-ci, il devait la rosette d'officier ; à celle-là, le poste d'inspecteur général. Sous le second Empire, il lança une créature dans les bras de l'un des ingénieurs chargés de dresser les plans des nouveaux

boulevards ; grâce aux conseils de la dame, il spécula hardiment sur les terrains et acquit les millions que son emploi et la littérature s'obstinaient à lui refuser. Après la guerre franco-allemande, il fit construire le merveilleux hôtel du boulevard Malesherbes où on le retrouve fonctionnaire retraité, poète à ses heures, cornac toujours, donnant des fêtes éblouissantes, ayant uni la comédienne Olympia au banquier Keulsbergh, et prêt à se créer un nouveau Pactole avec le mariage d'une étoile de la danse.

Mais les dessous de M. Vardoz étaient sacrés pour des causes diverses, et il eut été dangereux et peu parisien de jeter à la face de l'homme de joie toutes les ignominies de ses soixante ans d'âge ; naguère, un journaliste avait soulevé certains voiles ; il y perdit sa situation. Dans le tout-Paris, les uns se taisaient par indifférence ou dédain ; les autres, par l'horrible crainte des « cadavres » du collectionneur de petits papiers. M. Angélus avait coudoyé tant de monde et il savait tant de choses ! Il était riche ; ses fêtes faisaient vivre l'ouvrier, et les modistes avaient des rubans d'éloges ; les fournisseurs du quartier le saluaient jusqu'à terre ; il achetait des statues et des tableaux qu'il revendait ensuite avec de gros bénéfices, après avoir obligé les artistes à lui délivrer des quittances fictives ; il achetait sans cesse, payait comptant, et les peintres et les sculpteurs dans la débîne le vénéraient ; il avait écrit les préfaces des volumes de quelques poètes ; à d'autres écrivains, il donnait des lettres de recommandation, harcelant les rédacteurs en chef de journaux et les directeurs de théâtres ; cela ne réussissait pas toujours ; mais le cornac, selon l'expression même de Victor Hugo, avait le geste auguste du semeur, et le semeur était infatigable ; tôt ou tard, une graine germait, montait, une plante se dégageait, trouait les ténèbres, et les semences attardées prenaient courage et force au soleil de M. Angelus. Dès qu'un chroniqueur ou un reporter citait son nom, rappelait ses livres, vantait ses réceptions, le maître envoyait un mot aimable à son jeune confrère, l'invitait à venir le voir, le gardait souvent à déjeuner, s'informait de ses espérances, au besoin lui prêtait un peu d'argent ; autrefois, Anatole était chargé de découper dans les journaux les articles consacrés à son maître ; aujourd'hui, la besogne du valet de chambre se simplifiait par un abonnement à la correspondance du « Lynx », qui transmettait au jour le jour les citations intéressant M. Vardoz. Lui attaqué,

tout une jeunesse d'écrivains et d'artistes se fût levée pour le défendre ; on aurait eu une guerre des dames, depuis les coulisses des théâtres jusqu'au salon de la baronne Keulsbergh, jusqu'au boudoir de la belle Mme Champeaux, la femme d'un fondeur de canons qui lui devait sa réputation de beauté.

Parmi ses intimes, M. Maxime Boucailles, le grand Boue, millionnaire de famille, vieux noceur entêté, haussait les épaules au récit des aventures scandaleuses du bon Angelus ; esprit simple et honnête, corps sensuel tout entier à la luxure, il s'imaginait que Vardoz, muni déjà d'un patrimoine, avait édifié sa fortune, assez naturellement, comme tant d'autres, lors des dernières années du second Empire, avec des ventes et achats de terrains ; le baron Keulsbergh était plus capable d'apprécier le bonhomme, qui empruntait toujours sans rendre jamais ; il gardait le silence, époux d'Olympia ; quant au Brésilien, M. Angélus lui était apparu dans toute sa splendeur.

Pourquoi vouloir du mal à cette verte vieillesse ? Le cornac n'était pas un gêneur ; très enclin au snobbisme, il maniait l'encensoir et flattait les plus humbles ; il avait le bon goût, étant célibataire, et malgré les excuses du grand âge, de n'inviter les femmes d'un certain monde qu'à des bals travestis et masqués, afin de ne compromettre personne ; il aimait et protégeait les jeunes artistes ; il les volait sans doute : mais les artistes aiment mieux être volés que de ne pas vendre leurs œuvres ; il éduquait les comédiennes et les danseuses, les menait parfois à la mairie et à l'autel, promenait les femmes jolies des bourgeois ; il était généreux, il laissait même tomber des mains de ses valets des pièces de cent sous dans les chapeaux de ratés, tels que le Fabrèban, visiteur du matin, dont il n'avait rien à craindre, ni à espérer.

Le mariage de la danseuse accompli, M. Angelus se déciderait-il enfin à prendre un peu de repos ?

Cet homme, qui, dans sa vie hurlante, avait dû éprouver bien des mécomptes, au sujet des bas-bleus, s'étonnait de l'émotion invraisemblable que venait de lui causer la visite d'une inconnue, M^{me} Régina Mirzal ; il voulait revoir cette femme, l'observer, l'étudier, la fouiller de son esprit

sondeur, l'aimer peut-être, car elle l'éveillait déjà en des pensées d'amour sénile et de résurrection financière.

Vers le milieu du jour, Fanchette, une fraîche et robuste normande, la bonne de M^{me} Mirzal, déposa chez le concierge de l'hôtel Vardoz un rouleau de papier enguirlandé d'une faveur bleue ; M. Angelus se promenait sous les tilleuls du jardin, et c'est autour des corbeilles fleuries, à la douce chanson de ses petits oiseaux, qu'il prit connaissance du manuscrit de *la Révoltée*. La lecture le charma tout de suite, moins à cause du drame lui-même que des idées de revendication jetées là, non pas dans un vent de colère et d'humaine bataille, mais gracieusement, ainsi que l'on parle entre gens très bien élevés, avec un peu d'épice et un parfum d'alcôve, à la façon des conteurs du XVIIIe siècle.

– Décidément, conclut-il, je ne me trompais pas ; cette Mirzal n'est point ordinaire ! Une belle roublarde qui fait de la philosophie de salon et plaide la cause des femmes en un style de boudoir. C'est la créature que je cherchais ; il y a une place à prendre, et si Madame tient à l'occuper, je l'y aiderai !...

A MADAME RÉGINA MIRZAL

Boulevard Haussmann,

« Madame,

« J'ai lu *la Révoltée*, et *la Révoltée* est une œuvre

« Voulez-vous me faire l'honneur de venir causer de votre roman, demain, jeudi, dans la matinée ?

« Agréez, je vous prie, madame, mes hommages les plus respectueux,

« Angelus VARDOZ. »

Dès sept heures, selon son habitude, M. Angelus, en habit noir, cravaté de blanc, le pardessus noisette boutonné haut, monta dans sa calèche, attelée de deux mecklembourgeois de race, et se fit conduire à la Maison-Dorée, où il dîna seul, entouré de toute la considération des maîtres d'hôtel. Ensuite, il se rendit à l'Opéra, pour un acte de *la Favorite*, l'air guilleret, salué des ouvreuses de l'orchestre.

A l'entr'acte, comme il se rendait dans la loge de la baronne Keulsbergh, le général comte da Queiroz-Leão vint à lui, les mains tendues :

– Mossié Vardo, jé vo rémercie dé votré démarch' auprès dé madam' La Norette ; cé soir, j'ai été reçou par mademoisell et sa maman. Mademoisell révénaît d'Auteuil, où sa tanté, elle a été indisposée, mais ça va mioux ; ces dames ont en vo la plou grandé counfiance ; moâ aussi ! Vo êtes oun galant' houpé, mossié Angélouss', et si vo saviez qué la dansouse est indigné dé moâ, vo lé diriez ; vo né vodriez pas cound-uirr' oun ami à coummettr' ouné bêtisé ?

– Je vous répète, général, que M^{lle} Bianca La Norette mérite le bonheur que vous lui réservez. Le Brésilien rayonnait de joie ; il tira de l'une des poches de son habit noir une toute petite brochure illustrée :

– Vouyez, mossié Angélouss', jé coummencé à-être célébrr' dane Pariss', et l'oun m'a counsacré déjà ouné brochour : *Les Mourales dou Rastaquouerr'* par mossié Gabriel dé Sourtac, avéqué préfacé dé mossié Coquélin dé la Cadé, avéqué desseines dé mossié dé la Caran-d'Ach' ; il y a bocou, bocou d'espritt' là-dédanss' en quéqué paroules et en quéqué illustratiounes. La premierr' est tourdante, cetté pétite fillé qui mangeait oun | morco dé la gato et qui accourutt' vers lé mossié : « La pétite vient en mangeant. » Oun autré né sératt' pas countent dé sé voar blagaué, moâ, ça m'amouse, et ténez, jé vais vo dirr' la dernierr' dé dernierr' qué jé viens dé fabriquer à l'instane même en répouns' à la brochour ; elle est biène dé circounstanc' à l'Oupéra :

Lé rastaquouerr' lisait :

LES MOURALES DOU RASTAQUOUERR'.

Mourale :

1 Il Ritt' et Gailhard coum' oun boussu.

– Bravo, général !... Très spirituel !

– Faut biène rirr' !... Alorss', mossié Angélouss', si lé mariage sé fait, jé vo demandérai l'hounor qué vous soyez moun témoin avéqué lé counsoul dé la Rio-dé-la-Janéïro.

– Tout à vous, cher ami !

Au moment où la porte de la loge s'ouvrit devant M. Vardo, le baron Frédéric Keulsbergh et la baronne Olympia recevaient la visite de M. et

M^{me} Champeaux ; derrière les femmes assises, les hommes causaient debout : le banquier, petit être rondelet à cheveux rouges et à tête carrée d'Alsacien, le visage glabre, le nez gros surmonté d'un binocle d'or, avait le pouce gauche engagé dans l'emmanchure de son gilet blanc ; il étalait une pointe de ventre et débitait de graves paroles que semblait boire M. Némorin Champeaux, directeur et propriétaire de la grande fonderie de canons de l'avenue Trudaine, un solide auvergnat à barbe grise, un colosse à l'œil plein d'intelligence et de douceur, aux larges mains gênées par des gants paille, au corps pesant dont l'ossature faisait gémir l'habit tout neuf et craquer le plastron de blanche toile. De toutes parts, les jumelles se braquaient sur les deux dames en robes de gala, savamment décolletées, étincelantes de bijoux : l'ex-comédienne Olympia était toujours superbe, malgré ses débordements de poitrine, et elle avait encore la noble expression de sa tête blonde, l'éclat de son regard, la fraîcheur de ses lèvres hautaines. M^{me} Louise Champeaux bavardait, en jouant de l'éventail avec des grâces infinies ; grande et brune, aux lignes harmonieuses, le nez aquilin, le visage d'un pur ovale, elle était fort admirée par les peintres et les sculpteurs, qui eussent payé bien cher les séances d'un tel modèle ; mais M. Boucailles, qui s'y connaissait, affirmait que c'était là une beauté trop parfaite, une figure d'académie, excellent sujet d'exercice pour les élèves de l'École des Beaux-Arts ; elle ne disait rien au dénicheur d'étoiles, très respectueux, du reste, des femmes de ses amis.

– Voici M. Angélus ! murmura M^{me} Champeaux toute joyeuse ; baronne, permettez que je le gronde !

Les maris serrèrent la main de M. Vardoz, et les dames le firent asseoir auprès d'elles.

– Vous êtes un monstre, monsieur Angelus, reprit la femme de l'industriel ; mon five o'clock d'aujourd'hui a été tout triste : vous n'étiez pas là !

Puis se tournant vers son mari :

– Dites-lui donc, mon'cher.

– Effectivement ! répondit Champeaux, effectivement, mon cher monsieur Vardoz, vous nous manquiez ; vous êtes toujours le bienvenu.

Déjà, le cornac entamait son nouveau rôle :

– Chère amie, excusez-moi pour votre five o'clock, toujours si agréable, où vous rayonnez avec tant de grâce ; je me suis laissé absorber par la lecture d'un roman.

– Il faut que le livre soit bien remarquable ! dit la baronne, qui souriait d'un air malicieux au souvenir de La Norette.

– Un chef-d'œuvre, mesdames ! Un chef-d'œuvre inédit dont j'ai eu la primeur.

– Inédit ? continua la baronne, c'est dommage ! dès demain, j'aurais fait prendre le volume ! Y a-t-il indiscretion à savoir le titre ?

– *La Révoltée*.

– Et l'auteur ?

– Une femme.

– Connue ?

– Pas encore.

– Jeune ?

– Trente ans.

– Jolie ?

– Moins que M^{me} Champeaux ; un genre de beauté différent.

– Mariée ?

– Veuve.

– Hé ! Monsieur Vardoz ? Et où se passe l'aventure ?

– En province.

– Oh ! Les mœurs de province ! Des infamies encore, sans doute ? Elle a bon dos, la province ! intervint M^{me} Champeaux.

– Je vous assure, mesdames, que vous serez très heureuses d'applaudir au succès de la *Révoltée*.

La belle Auvergnate eut une grimace.

– Quelque révolutionnaire, sans doute, votre bas-bleu ?

– Révolutionnaire aimable, instruite, élégante, vous verrez ! Car je vous demanderai peut-être, mesdames, de vous présenter cette femme, très présentable sous tous les rapports :

– Volontiers ! fit Olympia.

– Moi, je me réserve ! répondit Mme Champeaux, sans s'apercevoir de la leçon qu'elle donnait à son amie l'ancienne actrice.

M. Angelus quitta la loge et ne résista pas au désir de faire sa petite promenade habituelle dans les coulisses :

– Tiens, Boucailles ! Comment, Bouc, nous rôdons toujours ? Et cette merveille ?

– Lâchée !

– Ça n’a pas duré ?

– Trop ! Volé sur toutes les lignes !

– Alors, je vais à *l’Éclair*, pour dire à Lousquin de supprimer la petite réclame en question ?

– Quelle réclame ?

– Animal, n’es-tu pas venu me demander, ce matin, de faire passer quelques lignes pour ta protégée dans le courrier des théâtres ?

– C’est vrai ! mais ne biffe pas ! A quoi bon ?... Je cherche ! Je cherche ! Allons, viens, tu m’aideras !

– Impossible ! je suis pressé.

– Nous souperons !

– Impossible ! Au revoir ! Bon courage, vaillant astronome !

– Ce n’est pas le courage qui manque, mais, parfois, les astres se cachent !...

Ce soir-là, M. Angelus, obsédé par l’idée de M^{me} Mirzal, rentra seul ; M^{me} Eulalie demanda, inquiète :

– Monsieur serait-il malade ?

– Malade ? Moi ? Allons donc !...

Au matin, après l’ouvrage de Jozim, le maître s’installait dans son cabinet de travail, et du haut fauteuil qui lui servait de trône, imposant comme un empereur, il ordonnait au valet de chambre :

– Tu ne recevras qu’une seule personne, M^{me} Régina Mirzal. Pour tous les autres, je suis sorti, en courses, au Bois, à la campagne, au Tonkin, où il te plaira !

Quelques minutes plus tard, Anatole introduisait M^{me} Régina Mirzal.

La jeune veuve portait son chapeau de la veille aux jacinthes roses, mais elle avait un costume nouveau de grenadine bleue qui moulait ses formes harmonieuses et montrait par transparence les hauteurs rosées de sa gorge.

Il vint à elle, lui prit les mains, les baisa toutes deux, avec une émotion visible, et redressant la tête :

– Vous avez un talent énorme, madame ! Énorme !

– Cher maître.

– Énorme !

Ils s’assirent sur la causeuse, l’un près de l’autre ; M. Angélus tenait le manuscrit de *la Révoltée*. C’était le journal d’une prisonnière élégante, la confession d’une jeune femme de province enfermée dans une maison de santé, pour tentative de meurtre ; l’héroïne s’adressait à une ancienne amie de couvent, et elle exposait les motifs de sa chute et de sa vengeance ; elle disait les amertumes et les dégoûts du foyer conjugal, toutes les tristesses d’une alcôve déserte, le mari repu et volage, privant la femme légitime pour entretenir la prostituée, l’amant longtemps repoussé et enfin accueilli, l’amant jaloux et lâche ; puis elle arrivait à l’heure où, devant la cour d’assises, et sur la dénonciation de l’homme dont elle portait le nom et qui le premier l’avait outragée, il lui fallut répondre de ses adultères ; elle disait sa mère honteuse et absente au moment du procès, le mari au banc des témoins, le mari très grave avec des airs de brave homme affligé, l’amant en fuite, l’avocat insulteur, le défenseur mou, les jurés imbéciles, le ministère public s’égosillant de sa voix de castrat, le président et les conseillers goguenards, le président essayant de mettre de l’esprit dans ses questions, afin d’amuser un tas de drôlesses venues là, comme pour une fête ; elle disait le grand Christ immobile qu’elle ne prierait plus jamais, puisqu’il ne s’était pas détaché de la croix et qu’il n’avait pas chassé à coups de fouet tous ces marchands de scandales. Alors, s’entendant condamner à la prison et lisant une joie dans les yeux du dénonciateur triomphant, elle avait vu tout rouge ; elle s’était élancée, le revolver au poing, et Dieu et les hommes refusant justice, elle avait fait justice dans le Temple même, en abattant son indigne mari à ses pieds. On la croyait folle ; elle ne l’était pas. Dans le dernier chapitre, l’auteur montrait les femmes dans toutes les conditions sociales, – filles, épouses, mères, veuves, – toutes les femmes asservies sous les lois des hommes, et elle prêchait une croisade.

Malheureusement, le thème était gâté par des dissertations philosophico-mondaines et des paillardises inutiles, hypocrites et ennuyeuses ; un style

d'emprunt, archaïque en diable, lui enlevait toute autorité et toute verdeur.

M. Angélu feuilletait le manuscrit, s'extasiait, déclamaient des passages, et sous le prétexte d'appeler l'attention de la visiteuse sur des mots répétés, – les seules fautes que sa science lui eût permis de voir, – il se penchait vers la dame, se réchauffait à sa chaleur, touchait du front et de la barbe les frisettes de la chevelure blonde ; elle s'éloignait un peu, mourait ses beaux yeux, se dandinait, croisait les jambes, dévoilait de fines attaches, un nuage de blanches dentelles, des résors de luxe intime ; elle s'éloignait, le sourire câlin, les lèvres d'une rougeur humide, sensuelle et vivace ; elle s'éloignait avec des contorsions des hanches, des frémissements, des retraites voluptueuses ; il la serrait de plus près, reposait une main distraite pour se rendre un compte exact de la fermeté des chairs, et, satisfait sans doute, il partait d'un bel élan :

– Vous êtes une femme supérieure ! Vous avez un talent énorme !

Et plus doucement :

– Madame Mirzal, vous sentez la violette.

– Vous aimez ce parfum ?

– A la folie !

– Et vous croyez qu'un éditeur. Oh ! si vous me donniez une préface ?

– L'éditeur, je m'en charge ! Le succès, j'en réponds ! La préface, je l'écrirai ! Madame Régina, votre nom est une promesse, un heureux présage, et vous serez quelqu'un ! Hier, j'ai parlé de vous à des dames très influentes qui m'aideront à vous mettre en lumière.

– Comment vous remercier, monsieur ?

– En acceptant à déjeuner ce matin.

– Je regrette, je ne le puis pas ; c'est le jour de sortie de bébé.

– Quel âge a-t-il, bébé ?

– Neuf ans.

– Il vous ressemble ?

– Beaucoup.

– Et il se nomme ?

– Émile.

– J'adore les enfants !... Émile est interne ?

– Oh ! non, externe. Il m'en eût trop coûté de me séparer de lui.

– Vous le voyez donc matin et soir ?
– Oui, mais pas comme les jours de congé, où il est tout à moi.
– Douce et intéressante maman ! Et quand aurai-je l'honneur de vous revoir ?

– Me permettez-vous d'être franche, monsieur ?
– Je vous en prie, madame.
– Eh bien, je préférerais vous avoir d'abord chez moi. Soyez donc assez aimable pour venir rendre une tasse de thé ?

– Demain ?
– Oui, demain ; à quatre heures, voulez-vous ?
– Un five o'clock ?... alors. seuls ?
– Oui ! Pourquoi pas ?... Monsieur Vardoz, est-ce que je remporte mon manuscrit pour effacer les mots à répétition que vous avez bien voulu ne signaler ?

– Inutile ! Nous corrigerons sur les épreuves.
Demain, j'aurai peut-être déjà la bonne nouvelle. Mignonne, laissez-moi vous embrasser en papa ? Gracieuse, elle tendit le front ; il cherchait la bouche ; la jeune femme disparut, en riant.

– Méchante ! gémit-il, tout penaud ; puis il se consola en songeant que la dame préférerait sans doute se donner chez elle, en toute liberté, et il appela sa gouvernante :

– Eulalie ! Eulalie !
– Monsieur ?
– Avance à l'ordre !
– Voici, Monsieur !
– Tu as vu cette dame ?
– Oui, Monsieur.
– Et tu la trouves ?
– Assez bien !
– Malheureuse ! Elle est admirable, entends-tu ? Ah ! la bougresse, elle m'a mis dans un état !...
– Voyons, Monsieur, dit la gouvernante avec douceur ; ne vous emballez pas ; vous savez bien que ça vous fait du mal !

III

Depuis quatre mois que M^{me} Mirzal occupait un appartement du boulevard Haussmann, à proximité de l'hôtel Vardoz, les tracas de l'installation, des voyages d'affaires en Normandie, avaient absorbé la jeune veuve au point de lui interdire presque toute préoccupation littéraire. Un jour cependant elle se décida à voir un éditeur ; l'éditeur l'ayant priée d'attendre, et trop longtemps au gré de la visiteuse, l'auteur de *la Révoltée* n'entra pas en pourparlers, et la démarche inutile fortifia en M^{me} Mirzal cette croyance qu'elle ne pourrait rien toute seule, et que, si elle voulait réussir, il lui faudrait connaître un personnage influent. Certes, elle aurait pu payer les frais de publication de son œuvre ; mais à quoi cela la mènerait-elle L'ouvrage paru, qui s'en inquiéterait ? Qui le recommanderait ? Qui le lancerait ? Elle était femme, elle était jeune, elle était jolie ; elle était femme, et elle devrait sans doute utiliser son sexe, traîner ses jupes de porte en porte et d'étage en étage, solliciter les directeurs et les critiques de journaux, se vendre ou se donner à Pierre et à Paul, et puisque, dans sa pensée, il était impossible d'arriver autrement, puisqu'elle jugeait Paris et les lettres de la sorte, n'était-il pas plus simple, plus adroit, plus convenable de chercher un bras, – un monsieur au bras long, – pour la protéger et la conduire ?

Tout l'hiver, les feuilles mondaines, et principalement le grave journal *l'Éclair*, avaient chanté les louanges de M. Angélos Vardoz ; M. Angelus par-ci, M. Vardoz par-là, M. Angelus Vardoz partout ; ce nom soulevait des enthousiasmes et déchaînait des tempêtes d'éloges : on célébrait Angelus-Mécène, protecteur de l'art français et des belles-lettres, et si M. Vardoz avait une petite courbature ou s'il était seulement enrhumé, – il s'arrangeait

toujours pour souffrir de quelque chose, au lendemain de ses fêtes, – les journaux publiaient des nouvelles de sa santé, jusqu'à l'heure où aux bulletins des docteurs succédaient les échos annonçant à la fois la guérison du bonhomme et des liesses prochaines. La réclame, fille du trottoir, venait à lui, chercheuse, avec des cajoleries, des clignements d'œil, et elle l'entraînait dans les coins des salons, lui montrait le bout de sa langue canaille, et tous deux, dignes de se comprendre, ils s'entendaient à merveille. Certain soir que Mme Régina Mirzal passait devant l'hôtel Vardoz, tout vibrant des éclats d'une fête mondaine, elle s'était écriée : C'est là où il faut frapper !... Et, sans plus attendre, elle réfléchit au meilleur système d'attaque, et raisonna un plan d'abordage. Elle ne pouvait espérer une présentation régulière, ne connaissant à Paris que les parents de deux ou trois amis de son fils, de simples bourgeois ; elle pensa bien à une rencontre au théâtre, au Bois, dans les concerts, au cirque ; mais M. Angelus était toujours entouré de femmes ; elle voulut se transformer en dame quêteuse, patronnesse pour rire d'une bonne œuvre, et elle résista à la tentation, redoutant d'être éconduite ou satisfaite par un délégué aux charités du maître ; l'idée lui vint d'écrire et de solliciter une audience, un rendez-vous ; puis le truc lui parut odieux, car, dans ces lettres-là, il fallait vanter sa beauté, sa fraîcheur, sa grâce et ses talents ; elle n'avait pas « des talents », elle avait du talent, elle le croyait du moins ; et, femme indépendante, elle n'irait pas vendre banalement son corps. Ayant épuisé les ressources d'une imagination féconde, elle prit le parti le plus simple, celui de se présenter elle-même chez un vieux monsieur très abordable, tout le monde le disait ; elle y arriva, pleine du désir d'atteindre son but, pleine de l'orgueil de ne pas apparaître comme une institutrice en savates, ni comme une demoiselle enrichie par l'alcôve. Si elle triomphait, si vraiment elle intéressait M. Vardoz à sa fortune, l'introduction personnelle offrirait l'immense avantage de ne produire entre elle et lui aucun gêneur ; au besoin, ils auraient, l'un et l'autre, la liberté de laisser entendre et même d'affirmer devant le monde qu'ils étaient de vieilles connaissances.

Régina savait bien ce qu'elle faisait, la veille de ce jour, en permettant à la main de M. Angélus de s'égarer tendrement sur sa robe et d'estimer ses formes ; elle se rendait compte de la nécessité d'enflammer le cerveau et les

sens du vieillard, afin d'éloigner de suite le souvenir des amantes et de prendre place ; elle savait aussi bien, et peut-être mieux, ce qu'elle voulait, en obligeant M. Vardoz à se rendre chez elle, désireuse de le convaincre qu'elle n'était ni à sa merci, ni encore à sa solde. A Caen, sa ville natale, où elle s'était mariée, elle passait pour une femme aimable, intelligente, lettrée, mais extravagante par ses sélections amoureuses, et d'un tel tempérament que, depuis son mariage jusqu'à sa mort, on salua en maître Mirzal, un avoué à lunettes, le plus grand cocu de la Normandie ; vraies ou fausses, les légendes importaient peu dans l'existence nouvelle de la Parisienne qui aurait pu se défendre avec la parole de M^{me} Champeaux : « Elle a bon dos, la province ! »

M^{me} Mirzal arrivait à Paris, libre de toute entrave de famille, sans liaison aucune, riche d'une vingtaine de mille francs de rentes, forte d'elle-même, instruite peut-être par de mauvaises rencontres aux bains de mer, ne voulant pas se jeter aux moustaches de quelque goujat, assez énergique pour commander à sa chair enragée ; elle vivait, isolée, grande lectrice de romans, de journaux et de revues, recevant les seules et rares visites de son beau-frère, un bourgeois de Caen, le subrogé tuteur de son fils. La jeune femme travaillait beaucoup, surveillait les études du collégien, et c'est à peine si elle s'était rendue à trois ou quatre matinées de théâtre, et toujours pour y conduire le petit Émile. Deux femmes la servaient, une vieille cuisinière et une fille de chambre, des Normandes peu exigeantes et dévouées à leur maîtresse ; elle aimait les bêtes, s'éveillait aux chants des oiseaux, prenait plaisir à voir jouer son enfant, à jouer elle-même avec une superbe chienne noire à longue laine frisée, tondue à la lion, et qu'elle nommait La Javotte, l'un de ces animaux dont le merveilleux instinct semble une injure criante pour l'intelligence de bien des personnes.

A l'exception du boudoir de Madame, – une pièce tendue d'étoffes violettes, aux meubles de peluche, selon le goût du jour, qui tenait le milieu entre le temple d'une cocotte riche et le buen retiro d'une veuve toute d'espérance, – rien ne distinguait l'appartement des logis consacrés par les bourgeoises de la ville. C'était là que Régina, en longue tunique blanche agrafée à l'épaule droite, le cou et les bras nus, une rose dans ses cheveux d'or, attendait, en fumant des cigarettes orientales, la visite de M. Angelus.

– Madame Mirzal, s’il vous plaît ? demanda le valet de pied.

– Au troisième, la porte à droite, répondit la concierge.

M. Vardoz descendit de voiture et monta l’escalier avec une légèreté surprenante pour son âge ; il était coiffé d’un chapeau gris à haute forme ; une redingote noire fleurie d’une rosette de la Légion d’honneur dessinait sa taille, et son pantalon clair s’ajustait sur des bottines à sous-pieds blancs de la plus grande élégance ; au-dessus du col cassé haut, flambait sa belle barbe ; il était content de lui-même, bien d’aplomb comme toujours, et il avait l’air d’un amoureux qui pense : Elle est là, elle m’attend, nous allons voir ça !

La jeune femme l’accueillit, toute gracieuse.

– Oh ! le ravissant peignoir ! s’écria-t-il. On dirait d’un manteau ancien, et vous êtes, madame, une Athénienne ressuscitée en son printemps !

– Je vous ai dit, monsieur, que mon père avait été professeur de grec ; au moment de ses noces, et même après, il traduisait Homère, et vous voyez en moi une fille de l’*Iliade*, par phénomène d’atavisme intellectuel.

– Adorable !

– Une cigarette ?

– Non, merci ; je n’aime pas le tabac turc ; je ne fume guère dans la journée.

– L’odeur ne vous incommode pas ? Vous permettez ?

– Comment donc !

Elle alluma sa cigarette à un petit flambeau de Saxe.

– Madame, je vous apporte, la bonne nouvelle ; mon éditeur du Palais-Royal a reçu votre manuscrit d’emblée.

– Quel bonheur !... Je n’oublierai jamais vos bontés, cher maître ! Et l’éditeur accepte. sans lire ?

– Ma préface.

– Suis-je sotte ! Votre préface n’imposait-elle pas l’acceptation immédiate ?

– Vous aurez un triomphe !

– Grâce à vous !

– Non, madame, à vous !

– Ce qui ne m’empêchera pas de commenter en vous l’appliquant le mot d’un jeune écrivain à M^{me} de Staël et de dire : Le roman est de moi, et le succès est de M. Angelus.

– Vous direz ce que vous voudrez, et ce sera toujours bien. A présent, chère madame, et pour vous prouver mieux encore mon affectueux intérêt, je vous sou mets une idée : nous sommes au 29 avril ; nous ne pouvons paraître qu’en juillet, car il faut deux mois pour l’impression et une correction soignée des épreuves ; le livre obtiendrait quand même un beau succès avec les ventes des librairies de chemins de fer, mais, d’un avis unanime, la meilleure saison est le commencement d’octobre.

– Attendons !

– Il y aurait un moyen de bénéficier du retard de la publication en volume, ce serait de lancer d’abord *la Révoltée* en feuilleton dans un journal.

– Et vous avez un journal ?

– Je songe à *l’Éclair*.

– Mais *l’Éclair* ne donne que des feuilletons d’auteurs très arrivés ?

– *L’Éclair* publiera ce que je voudrai !

– Je ne doute pas de votre puissance.

– J’ai un cadavre contre Hippolyte Lousquin, le directeur ; un ca-da-vre ! vous saisissez ? – Parfaitement ! vous tenez Lousquin ?

– C’est cela même !

Fanchette, la femme de chambre, vint préparer le thé, disposer le service et des bouchées à la reine sur une table de laque ; la servante s’étant retirée, M^{me} Mirzal s’approcha de M. Vardoze et lui offrit une tasse. Au bout d’une demi-heure, M. Angelus ne comprenait plus rien à la comédie de la jeune veuve, et selon l’une de ses expressions familières empruntées au langage boulevardier, il finissait par « la trouver mauvaise » ; en vain, il essayait de baiser la dame à la chlamyde moderne sur les chairs nues du cou et des bras, elle glissait rieuse, en faisant : Chut !... chut !... le plus gracieusement du monde.

– Madame Régina ?

– Cher maître ?

– Demain, le vernissage ; me permettrez-vous d’être votre cavalier au Palais de l’Industrie ?

– Je serai flattée.

– A la bonne heure ! J’essayerai de vous présenter à la baronne Keulsbergh et à M^{me} Champeaux, les dames auxquelles j’ai déjà parlé de vous et de votre œuvre.

– Elles ne seront pas jalouses, vos belles dames ?

– Jalouses ? Il ne s’est jamais rien passé de mal entre nous.

– Hum !

– Je vous l’affirme !

– Vous êtes discret, j’entends ça !

– Je vois cependant une conduite à tenir.

– Aïe !...

– Dans votre intérêt. Demain, il y aura trop de monde au Salon pour que vous puissiez profiter de mes conseils ; vous vous rattraperez plus tard. Venez donc là, je vous prie, que je vous explique ; nous avons l’air de causer, comme l’on ne fait pas au cabaret, d’une table à l’autre.

– Vous vous trompez de tasse, monsieur !

– Je voulais lire vos pensées, madame ; cela vous contrarie ?

– On va me donner une autre tasse.

– Alors, j’aime autant continuer à boire dans la mienne, fit-il de méchante humeur.

– Vous êtes fâché ?

– Voyons, madame, vous m’avez assez torturé ; laissez-moi vous embrasser ?

– Sur le front, je veux bien !

Elle s’inclina, reçut le baiser, obligée de se défendre de ses mains pour mettre sa bouche et sa poitrine à l’abri des curiosités et des désirs du vieillard ; puis, après avoir allumé une nouvelle cigarette, elle demanda :

– Vous parliez, cher maître, d’une conduite à tenir ?

– J’y arrive. Olympia, baronne Keulsbergh, est l’ancienne actrice du Théâtre-Français ; vous la connaissez au moins de réputation ?

– Et même de vue ! Mon mari raffolait du théâtre, et nous venions souvent à Paris, M. Mirzal et moi ; il me souvient d’avoir applaudi M^{me}

Olympia.

– Vous la retrouverez un peu engraisée, mais, la meilleure des femmes ; la preuve, c’est qu’elle n’oublie pas son vieil ami Angelus, et qu’elle va dire des vers de lui au Trocadéro ; si vous avez une occasion, et j’essayerai de la faire naître, rappelez à la baronne ses triomphes d’artiste ; affirmez que si on lui a succédé, on ne la remplacera jamais.

– Chose d’autant plus facile que telle est mon pinion.

– Quant à M^{me} Champeaux.

– La belle Mme Champeaux ?

– Vous la connaissez aussi ?

– Non ; mais on parle d’elle ; on cite son nom dans les journaux.

– Grâce à bibi ! Excusez-moi, madame ; j’emploie des expressions triviales. L’âge fait pardonner. Oh ! je ne suis pas vieux !... Pour la belle M^{me} Champeaux, c’est encore très simple. N’ayez pas l’air d’être une beauté rivale de cette beauté ; accordez-lui tout ce qu’elle voudra, une distinction parfaite, des manières exquises, et avec la baronne et M^{me} Champeaux, vous aurez deux atouts de plus dans votre jeu !

– C’est en somme, cher maître, la fable du *Corbeau et du Renard* ?

– Toute la philosophie de la vie est là, en passant par Lafontaine et en remontant jusqu’à la création du monde.

M. Angelus acheva sa leçon, et, tout d’un coup, il sursauta, travaillé d’un désir :

– Jamais femme ne m’a produit l’impression que vous me causez ; je vous aime, Régina ; je vous aime de toute mon ardeur ! Avez-vous juré de me rendre fou ?

– Moi ?

– Vous êtes glaciale !

Ils restèrent un moment sans parler, elle, accoudée sur la cheminée, souriante et pensive, la cigarette aux lèvres ; lui, violentant sa barbe, les yeux rouges, et il venait à l’homme un furieux besoin de déclarer qu’il n’était pas habitué aux longues attentes, qu’il n’avait qu’à choisir parmi les plus jolies ; il n’était pas allé chercher la femme ; elle avait frappé à sa porte en solliciteuse, de son propre vouloir. A sa colère, et malgré sa vanité débordante, se mêlait un peu de l’humaine tristesse qu’éprouvent les vieux

à la pensée que leurs amours sont ridicules. Pourquoi la dame lui avait-elle permis, dès la seconde entrevue, d'agir envers elle, presque en toute liberté ? Pourquoi tolérait-elle, sur le divan fameux, ses attouchements ? Pourquoi s'était-elle vêtue aujourd'hui d'une tunique blanche qui rappelait à la fois le péplum, la robe prétexte et la chlamyde, – vêtement destiné moins à faciliter le travail des historiens du costume qu'à faire valoir l'harmonie des formes et la beauté des chairs ?

Régina l'observait, désireuse de continuer son rôle, ne voulant ni perdre le vieillard utile, ni se livrer tout de suite, dans la crainte que l'homme ne l'abandonnât, sans l'avoir servie ; elle n'avait encore que des promesses.

– Vous me trouvez donc bien vieux, bien usé, bien démoli ?

– Vous ai-je dit cela ?

– Vous vous tromperiez, chère madame ! Vous vous tromperiez !

Elle éclata de rire, tant il lui sembla comique en cette affirmation ; mais comme il fronçait les sourcils, très rouge, prêt à éclater, à se lever, à partir, elle marcha vers lui, en se dandinant, pour l'allumer encore.

– Maman ? fit une voix.

M^{me} Mirzal rebroussa chemin et ouvrit la porte.

– Mon fils, monsieur Vardoze !

– Le diable l'enlève et vous enlève aussi ! gronda sourdement M. Angelus.

Il embrassa Émile, un blondin à la tête frisée, et, – tandis que l'enfant jouait dans le couloir avec La Javotte, accourue pour saluer son petit maître, et que celui-ci ordonnait à la chienne de « faire la belle », – il murmura à l'oreille de la maman :

– Vous êtes jeune et je suis vieux, mais vous avez des ambitions et j'ai une grande puissance ; m'aimerez-vous, Régina ?

– Peut-être.

– Je voudrais une réponse plus affirmative : Madame, pour les vieillards, l'heure est toujours pressante ; il est généreux et quelquefois habile de ne pas l'oublier.

– Sur le cul !... Tout beau !... commanda l'enfant.

Régina tressaillit, car, en ce moment, elle aussi « faisait la belle », à la manière des femmes conquises.

Le lendemain, M. Angélus conduisait M^{me} Mirzal à travers le jardin et les salons du Palais de l'Industrie ; ils s'étaient donnés, avant le départ, des marques non équivoques de tendresse, et la jeune femme marchait triomphalement, appuyée au bras du maître, déjà enorgueillie des saluts récoltés, en ce jour de vernissage. Ils admiraient, critiquaient ; des groupes se formaient autour d'eux, et, de temps à autre, des hommes disaient : « Bonjour, maître ! » Au milieu d'une foule divertissante, bien connue, toujours la même, engouffrée là pour ne rien voir, tout entière à la parade, les présentations furent rapides : le baron et la baronne Feulsbergh se montrèrent aimables ; Mme Champeaux restait froide, mais un compliment bien tourné aurait vite raison de la belle Auvergnate.

Une promenade au Bois suivit la visite au Salon. Dans la calèche ouverte, Régina écoutait le vieillard, qui mêlait aux paroles d'amour des idées d'avenir ; elle répondait, et tous deux, leurs ambitions éveillées, ils s'enflammaient d'une ardeur commune. Quand, au retour, ils passèrent près de l'Arc-de-Triomphe, ils se sourirent, heureux de se comprendre : rien ne leur semblait assez beau, ni assez grand ; et, dès le soir de ce même jour, après un fin souper à l'hôtel Vardoz, Régina, grise de Champagne, toute pudeur en l'air, obligeait le vieil Angélus à déclarer que, de sa vie de libertin, il n'avait rencontré pareille amoureuse.

A quelques jours de là, M. Vardoz reçut une lettre où M. Hippolyte Lousquin l'informait, avec toutes sortes de ménagements, qu'il lui était impossible de publier *la Révoltée*.

– Ah ! brigand de journaliste ! Ah ! scélérat de député ! criait-il... C'est ce que nous allons voir !...

IV

M. Angélus avait caché à sa maîtresse la lettre de refus de M. Hippolyte Lousquin, directeur de *l'Éclair*, et cette défaite lui semblait d'autant plus intolérable qu'elle menaçait de renverser toutes les assises d'une vie nouvelle. Outre que *l'Éclair* était le seul journal sur lequel l'amant de M^{me} Mirzal se targuât d'avoir une influence prépondérante et directe, cette feuille politique et littéraire offrait à M. Vardoz les meilleures conditions de premier lancement pour la femme qu'il entrevoyait déjà en l'auteur de *la Révoltée*. Régina se trompait, lorsque, dans sa comédie luxurieuse au dénouement rapide, elle s'imaginait que le vieillard l'abandonnerait comme il avait fait de tant d'autres créatures, sa fringale passée : aux élans fiévreux succédèrent, en moins d'une semaine, une amitié calme, des raisonnements sagaces ; la jeune femme et son cornac se déclaraient deux forces appelées à s'aider.

– Régina, disait M. Angelus, dès l'heure où je me suis senti une véritable puissance, j'ai cherché la femme de mes rêves pour la conduire sur la via *triumphalis* des vivantes ! Je la voulais jolie, lettrée, aimable, gaie, intelligente, fine, ambitieuse ; aucune de mes trois dernières amitiés ne possède tous ces avantages : La Norette ? Une danseuse ! Je m'en débarrasse en la mariant ; la baronne Keulsbergh, qui ne manque pas d'esprit, aime son foyer au delà de toutes choses ; la belle M^{me} Champeaux est une bécasse que je promenais sans but et sans enthousiasme ; mais vous êtes venue, et s'il est trop tard pour planter, il est encore temps de bâtir ! Selon un moderne, l'opinion, en France surtout, a des compartiments où elle classe pour toujours, d'après l'étiquette de leur présentation initiale, ceux de nous qui se dégagent de l'obscurité ; je veux que l'on vous range de

suite parmi les femmes sérieuses, et c'est pourquoi je tiens à ce que votre première œuvre paraisse dans *l'Éclair*, un journal grave.

– Au fond, je ne suis pas grave, moi !

– Je le sais bien ! Qu'importe ! Pour une femme, être grave ne compte guère ; le paraître à ses débuts, au moment de l'apposition de l'étiquette parisienne, tout est là ! C'est comme une malle qui part, enregistrée. On voit, sur le parcours, un tas de gens intéressés à faciliter et à protéger son passage. Classons-nous d'abord ; amusons-nous ensuite. Oh ! ne vous méprenez pas sur le sens de ma leçon ; je n'entends point faire de vous une femme pédante, ni de votre boudoir une succursale attristée du *Monde où l'on s'ennuie*. On est las des hôtels à la façon dégénérée de Rambouillet, des dames ennuyeuses qui discutent sur des chas d'aiguilles, des poètes chevelus et vieillots qui, pendant toute une soirée, déclament un beau vers contre dix mille !...

Fini le monde « où l'on pose, où le pédantisme tient lieu de science, la sentimentalité de sentiment et la préciosité de délicatesse ; où l'on ne dit jamais ce que l'on pense, et où l'on ne pense jamais ce que l'on dit ; où l'assiduité est une politique, l'amitié un calcul, et la galanterie même un moyen ! » Fini le monde « où l'on avale sa canne dans l'antichambre et sa langue dans le salon ! » C'est le vieux jeu ! Aujourd'hui, Régina, les pontifes de la cravate blanche aiment le plaisir ; vous serez donc aimable, riieuse, et en même temps très bien posée avec l'estampille d'un journal sérieux. Mes amis se diront, tout le monde se dira, même les gens influents qui s'obstinaient à refuser les invitations d'un homme seul : Allons chez Mme Mirzal, puisque l'on s'y amuse, sans en avoir l'air, tout en gardant les apparences mondaines, sous un pavillon respecté !...

Ce soir-là, vers les six heures, le coupé de M. Vardoz, qui revenait des courses de Longchamps, stationnait en compagnie de voitures de maître et de fiacres, rue Mogador, devant l'hôtel du journal *l'Éclair*. M. Angélus gravissait l'escalier qui menait à la rédaction et au cabinet du directeur ; à son approche, deux garçons de bureau vêtus du frac et cravatés de blanc se levèrent, et le plus ancien le pria d'entrer dans le salon.

– Je suis pressé, fit-il ; annoncez-moi tout de suite : M. Angélus Vardoz !

– Je connais monsieur, répondit humblement l’huissier, mais j’ai des ordres. M. le directeur revient de la Chambre, de la commission du budget, et je crains.

– Vous craignez, vous ! Moi, je ne crains pas ! Pressé ! vous dis-je. Allez !

Tandis que le garçon de bureau se résignait à obéir, M. Angelus, en complet printanier, la canne à la main, coiffé de son chapeau gris à haute forme, la carte du pesage à moitié dissimulée dans le croisement du gilet, ouvrait la porte du grand salon d’attente et regardait, ne daignant pas entrer : il y avait là un sous-secrétaire d’État, un général de division en tenue de bourgeois, des sénateurs, des députés, des préfets, des conseillers à la cour d’appel, trois chefs de cabinet, des hommes d’affaires ; on parlait à voix basse, par groupes ; on se souriait, sans se connaître, dans un besoin de protection mutuelle ; on discutait la séance du jour au Sénat et à la Chambre ; quelques voix soupiraient : « Enfin, Lousquin va être ministre ! » M. Angelus haussa les épaules, referma ironiquement la porte au nez de tout ce monde, et se mit à arpenter le couloir à longues enjambées ; des visiteurs le saluaient au passage ; il répondit d’abord d’un geste familier, protecteur ou dédaigneux ; puis, les saluts se faisant trop fréquents, il ne salua plus ; Paris politique et financier était là, anxieux, devant l’aurore d’un nouveau ministre et l’autorité du journal ami de tous les ministères, du journal grave aux deux éditions parisiennes, l’une du matin et l’autre de quatre heures du soir, – et seul, M. Angelus, « l’homme aux cadavres, » troublait la solennité de la maison en fredonnant un air d’opérette. Après s’être amusé aux dépens des employés du fil spécial et du téléphone, il se planta sur le seuil d’une porte entr’ouverte pour regarder la salle de la rédaction, une vingtaine de journalistes assis autour d’une immense table, ceux-ci dépouillant l’*Agence Havas* et les feuilles étrangères, ceux-là morcelant à coups de ciseaux les confrères de Paris et de la province, les autres pondant de la copie ; une barbe blanche traduisait avec des phrases pénibles ses lourdes pensées, et un mépris soulevait M. Angelus contre ces travailleurs au mois, à la semaine ou à l’article ; il se jugeait plus fort qu’eux tous, lui qui ne faisait rien ; vieillard à barbe blonde, il allait céder à la fantaisie d’insulter la barbe blanche, d’égayer

l'assemblée d'un lazzi, d'un bonsoir tonitruant à la Ruy Blas, lorsque l'huissier vint le prévenir que M. le directeur lui accordait un tour de faveur.

– Alors, tu vas être ministre ? interrogea M. Vardoz en serrant la main que lui présentait M. Hippolyte Lousquin, député et directeur de *l'Éclair*, un être de taille moyenne à la chevelure blanche soyeuse, au petit nez rose, aux yeux ronds, vifs, striés de fibrilles rouges, au visage mangé par des moustaches grises, des poils très durs, au corps maigre étriqué dans une redingote noire, tout de soubresauts et d'une pièce, d'une agitation extrême, dégageant l'étincelle de la pile électrique, la chaleur communicative et les frissons de la peau de chat des pharmaciens, – un vieil angora qui, éperdu, au fond des limbes, trop pressé et peu expert en la matière des Incarnations-Desmoulinesques, aurait choisi, avec l'idée de s'y développer, une carcasse d'homme.

– Tu sais ?

– Lousquin ministre ? On ne parle que de cela sur le boulevard !

– Assieds-toi, Angelus ; vite, ta petite affaire ! Je suis très pris, et d'un moment à l'autre le Président de la République peut m'appeler à l'Élysée. Le ministère, nous l'avons soutenu, mais quel budget, mon ami, quel budget ! Pas d'assiette ! Il fallait carrément demander les cent millions sur l'alcool !... Il vivrait encore, ce triste ministère !... Le sous-secrétaire d'État aux finances est dans l'antichambre ; je t'ai reçu le premier de tous, qu'est-ce qui t'amène ? Je suis tout à toi ! A la commission du budget.

– Je me fous de la commission du budget, sempiternel phraseur !

– Et moi aussi, parbleu !

– Très bien !... Je te retrouve, vieux sceptique, adorable farceur !

– Voyons, que veux-tu ?

– Je viens pour *la Révoltée*.

– Le feuilleton de ta maîtresse ? Tu n'y penses plus, n'est-ce pas ?... On a dû remettre le manuscrit chez toi ce matin.

– Je sais ; mais tu le feras reprendre ou je te le renverrai.

– Nous sommes bondés pour plus de deux ans !

– Tu te débonderas !

– Quelle plaisanterie !

– Tu te dé-bon-de-ras !

– Vardoz !

– Lousquin !

– Angelus, est-ce que je te refuse quelque chose, quand cela est en mon pouvoir ? Est-ce que je n'insère pas toujours les comptes rendus de tes fêtes ? Est-ce que, l'autre semaine encore, nous n'avons pas donné, sur ta recommandation, aux nouvelles parisiennes, un écho relatif au mariage d'un général brésilien, et dans le courrier des théâtres, une note célébrant une Ernestine quelconque ? Toutes ces histoires détonnent dans un journal aussi sérieux que le mien, et pourtant je m'exécute de bonne grâce, et ces réclames, qui ailleurs se vendent fort cher, ne te coûtent pas un sou.

– Après ?

– Eh bien, tu es assez intelligent pour comprendre que *la Révoltée* est impossible à *l'Éclair*...

– Pourquoi ?

– Il y a des passages trop vifs, presque de la pornographie !

– Oh ! oh !

– De plus, je te le répète, nous avons des feuilletons reçus, entre autres une œuvre très remarquable, celle d'un ancien élève de l'École normale, M. Jules Fabréban ; le pauvre diable.

– Fabréban, le mendiant auquel j'ai fait remettre cent sous par mon valet de chambre ?

– M. Jules Fabréban m'a conté l'aventure, et il en résulte que ton domestique s'est mal conduit ; ce jeune homme ne venait point solliciter une charité ; il voulait te prier de le recommander, et justement auprès de *l'Éclair*.

– Je ne connais pas cet individu !

– Il allait vers toi, comme tant d'autres, au bruit de ta renommée et de ta bienveillance ; tu refuses de le recevoir, c'est ton droit, mais le domestique n'avait pas besoin de mentir, ni de souffleter le malheureux d'une aumône ; M. Fabréban a pris la pièce de cent sous, et il l'a jetée à la figure de ton valet.

– Et Anatole n'a pas flanqué par l'escalier le Fabréban ?

– C'eût été dommage ; il arrivera, ce garçon plein de talent et d'énergie ; il sait que son œuvre va passer de suite et que le journal l'annoncera demain

matin.

– C’est une « nouvelle » courte ?

– Non, un grand roman qui durera trois mois.

– Il prendra patience, le Fabréban, et *l’Éclair* publiera d’abord *la Révoltée* !

– Tu es fou !

– Le fou est celui qui se perd, parce qu’il ne se gare pas.

– Le comité de lecture a refusé *la Révoltée*.

– Le comité de lecture, c’est toi !

– Tu me désobligeras en insistant... A une autre fois, mon cher Vardo !...

M. Angélus n’était plus le vieux conseiller galant et jaseur du boudoir de M^{me} Mirzal : avec sa haute stature, sa barbe de fleuve, son torse nerveux, ses longues mains aux doigts fuselés et aux ongles durs, courbés et polis, pattes de velours, griffes mondaines au repos, et tout d’un coup menaçantes et crispées, il semblait un tigre royal prêt à bondir sur un félin de race domestique ; et, comédien fameux, il souriait en reprenant un rôle dont il restait le créateur et le maître ; il éprouvait une jouissance énorme. Ses yeux éclatants observaient la face du député-journaliste ; puis, ils s’en allaient aux quatre coins de la pièce vert sombre, fouillant les paperasses du bureau noir, les corps de bibliothèques, les casiers, les tiroirs secrets, les rayons supportant la collection reliée du journal, – et ayant éclairé, animé, confessé les choses, le regard s’apaisait, pour la faible créature démasquée, dans une ironie tranquille et féroce.

– C’est du propre ! dit-il en ricanant.

– Retirez-vous, monsieur ! ordonna Lousquin.

– Misérable !

– Sortez !

– Drôle !

– Sortez ou j’appelle !

– Ose-le donc ! J’assemble le monde enfermé dans le salon d’attente, je réveille tes collaborateurs, les barbes blanches de la rédaction, et te saisissant au collet, devant tous, je crie ton histoire !

– Du chantage !

– Oh ! que tu sais bien que non, Hippolyte ! Le chantage est l'industrie des filles, des avocats-marrons et des majors de table d'hôte ; il affecte des formes banales et grossières, donne ses rendez-vous en de mauvais lieux ; avec le chantage, on risque son honneur toujours, et la police correctionnelle souvent ; le jeu du « cadavre », lui, demande un doigté spécial ; on ne chante pas à tue-tête, on vocalise, on gazouille ; c'est l'art succédant au métier, la civilisation après la barbarie, le club et non pas le tripot. On voit venir M. le commandeur du *Festin de Pierre* : madame a rougi au bras de son cavalier ; monsieur oublie de marquer le roi, à la table d'écarté ; celui-ci frissonne, celle-la pousse un cri, – la chair est faible ; – mais lorsque M. le commandeur, un vieux talon rouge, ne s'adresse pas à une cuisinière arrivée ou à un croquant, il fait un signe, et *l'autre* écoute ! Alors, il parle sans bruit, au son d'une musique lointaine, aussi doucement qu'un amoureux à sa maîtresse :

Hippolyte Lousquin, il y a trente ans, tu es venu à Paris de ton Midi, fils de paysans pauvres.

– Je n'en rougis pas !

– Donc, pendant l'hiver de 1855, tu errais lamentable, attendant l'ouverture des églises et des gares pour y dormir. Un soir, tu rencontres l'un de tes compatriotes, le sieur Palerme, un croupier de tripot qui te loge, t'habille, te nourrit ; et, vêtu de noir, d'apparence plus grave qu'un pasteur ou un quaker, riant au fond de toi-même d'une métamorphose provisoire et peu compatible avec ta belle humeur de Gascon, tu frappes à la porte de *l'Éclair*. On ne signe pas dans le journal, et c'est là ta force ! Tu te poses comme l'inspirateur des articles anonymes retentissants ; grâce à une assimilation merveilleuse, tu prends l'esprit de la maison où l'on écrit en cinq cents lignes ce que d'autres journaux content en quarante, et ce que tout le monde a déjà dit en vingt mots ; le directeur, ce grand imbécile de Jovier, s'intéresse à ta fortune ; vous défendiez l'Empire, et l'Empire tombé vous flattez la République ; Jovier meurt, tu entortilles les actionnaires, et l'assemblée générale te décerne la direction. Alors, tu repars au bon soleil, décoré, sacré par les meilleurs articles du journal dont tu veux bien te laisser attribuer la paternité ; tu cours les réunions, tu bavardes, tu en

imposes, et l'on se dit : « Hippolyte, qui était si amusant, est devenu trop ennuyeux pour manquer encore de gravité ! »

– As-tu fini ?

– Pas encore. Depuis quatorze années que tu sièges à la Chambre et que tu diriges *l'Éclair*, tu lèches les bottes de tous les ministres, tu élèves le pot-de-vinat à la hauteur d'une institution patriotique ; tu n'es plus le monsieur boutonné de ta jeunesse douloureuse, mais un vieux débraillé, une façon de bohème qui se rattrape sur le tard de la vie. L'écluse méridionale déborde enfin : au café, on t'entend pérorer ; dans la salle des Pas-Perdus de la Chambre, tes collègues, les dindons de la province et même quelques parisiens, font cercle autour de toi ; chez les ministres, tu éclates en bons mots, tu te pâmes et te roules sur les divans de l'État, et chacun demeure ébaubi de rencontrer un homme aimable et familier dans la redingote flottante d'un journal si grave ! *L'Éclair* te rapporte de l'or ; tu es le dernier des chiens pour tes collaborateurs ; tu ne joues pas, tu ne fais pas la noce, tu te soûles de bocks, tu émarges aux fonds secrets, tu es toujours à l'affût des bonnes aubaines, et, avec le luxe désordonné, maladroit de ta femme, tu restes toujours besoigneux et pleutre ! Sans le portefeuille que tu convoites, il te sera impossible de marier tes filles, à moins qu'une nouvelle cagnotte.

– C'est tout ?

– Chut !... Le commandeur présente le « cadavre ». Entre temps, le croupier Palerme désire installer un cercle, et il s'adresse au député-journaliste puissant auquel un ministre n'a rien à refuser ; le ministre donne l'autorisation : combien as-tu touché ?

– Et toi ?

– Moi, cinquante mille francs ; toi, cent vingt mille ! Je possède le relevé exact de tes parts dans la cagnotte.

– Et des tiennes aussi ?

– Naturellement ! Il me serait impossible de tout prouver, car tu payais un homme de paille ; mais en l'absence de l'homme de paille, allumé par la fièvre de l'émargement, tu as eu quelquefois la sottise d'écrire et de signer des quittances au caissier du tripot ; j'ai réuni ces documents, je puis les publier, compère cagnottard ?

Et Hippolyte Lousquin, la sueur au front, la voix sourde et cassée :

– J’ai eu des commencements difficiles, et ce n’est pas à toi de me les reprocher, toi le plus vil des êtres, l’ignoble cornac dont la maison est un bateau-fleurs !

– Bateau-fleurs est joli ! tu n’oses pas prononcer le vrai mot ?

– A quoi bon, puisque tu comprends !

– Jésuite en redingote sale ! Crapaud que j’écraserai de ma botte !

Lousquin ouvrit violemment un tiroir et y prit un revolver ; M. Angelus l’avait deviné, et lui aussi tirait un pistolet de sa poche ; tous deux se levèrent, l’arme au poing ; ils restaient là, immobiles, en joue, sans oser faire feu.

On frappait à la porte.

D’un pareil mouvement, les yeux dans les yeux, ils abaissèrent leur arme et ils se rassirent ; Lousquin s’essuyait le visage, M. Angelus allumait une cigarette, et, souriant, gouailleur, très calme, sûr de la victoire :

– Dis donc, Hippolyte, voici une jolie scène, une admirable fin de feuilleton pour *le Petit Journal* ?

– Entrez ! fit le directeur.

Paul Raffün, le secrétaire de la rédaction, un grand jeune homme barbu, soumit à M. Lousquin un article en épreuves ; il voyait bien le trouble du directeur, mais il était trop de la maison pour paraître le remarquer.

Raffün disparu, M. Angélus reprit la parole :

– Que décidons-nous ?

– Vous êtes la cause, monsieur, que je ne serai pas ministre ! Des personnes importantes me réclament, et je perds mon temps dans une comédie que je n’ose pas qualifier !... J’ai failli vous tuer, malheureux !

– Monsieur l’Anglais aurait voulu tirer le premier, assassiner son bon Angélus ? Tu n’es pas Pierre Bonaparte, et je ne veux pas rejoindre encore le pauvre Victor Noir ; je surveillais tes menottes : tu ouvrais le tiroir, et j’avais la main vers le camarade qui ne m’abandonne jamais, là, à l’arrière du pantalon, la fausse poche boutonnée très à la mode ; c’est invisible et ça ne gêne pas.

Tel qu’un chien fouetté à la queue basse, Lousquin se remettait peu à peu, désireux d’en finir :

– Vous y tenez donc bien, à cette Régina Mirzal ?

– Énormément ! je l’aime, tu l’aimeras, vous l’aimerez tous, elle est adorable ! Elle te servira à l’occasion !

– En somme, je n’ai rien signé avec Fabrèban.

– Tu vois !

– Il a ma parole, mais il n’y a pas d’écrit.

– C’est comme s’il n’avait rien ?

– A la rigueur, oui ! Mais si je publie *la Révoltée*, j’exigerai des coupures !

– On coupera !

– Je ne saurais tolérer certaines descriptions d’alcôve !

– On supprimera !

– Le prix ?

– Madame Mirzal n’est point exigeante.

– Alors, rien ?

– Vieux pingre ! Quand un journal ne paye pas, la marchandise est dépréciée.

– Trois sous la ligne ?

– Bien ! J’écrirai une petite introduction, n’est-ce pas ?

– Je n’en vois pas du tout l’utilité.

– Ça me ferait plaisir ! Cinquante lignes de présentation ?

– Va pour cinquante lignes.

– Tu nous annonces dans le numéro de demain ?

– Entendu !

– *La Révoltée*, par Régina Mirzal ; préface de moi ; j’entre chez Raffün et nous rédigeons le boniment d’usage.

– Angelus, je sais ton autorité sur Olympia ; je ne serais pas fâché de voir le baron...

– C’est facile !

– Il s’agirait de fonder *le Petit Éclair* ; ministre ou non, j’attache une grande importance à ce nouvel organe.

– Je te ferai déjeuner avec le baron un de ces jours, et je te présenterai en même temps Régina Mirzal.

M. Angélus serra la main du directeur, et le plus ancien des huissiers introduisit gravement M. le sous-secrétaire d’État aux finances.

V

Il n'était pas encore cinq heures du matin, lorsque Jules Fabréban descendit les six étages du petit logement qu'il habitait rue Lepic avec sa famille, et vint guetter, boulevard de Clichy, l'ouverture des kiosques de journaux ; il souriait, tremblait de désir. Enfin, une marchande parut ; elle était accompagnée d'un homme à casquette, et tous deux ployaient sous le faix de grands papiers dont quelques-uns semblaient avoir été imprimés avec du cirage.

– *L'Éclair* ?

– Pas encore, monsieur ; le porteur va venir.

Fabréban se dit qu'il trouverait plus loin, et de kiosque en kiosque il reçut la même réponse : le journal ne faisait pas de services à l'abonnement, il ne voulait pas de comptes, il vendait ferme et ne reprenait jamais les bouillons ; l'acheteur pressé eut l'idée de se rendre rue Mogador, à l'administration de *l'Éclair* ; il n'avait point en poche, ni chez lui, le prix d'une voiture ; l'aller et le retour à pied exigeraient trop de temps.

– *L'Éclair* ?

– Voici, monsieur.

– Eh bien ! et les trois sous ?

– Pardon, j'oubliais.

Il paya, parcourut la première page, et brusquement il pâlit et trembla. Tout en pliant ses journaux, la marchande dévisageait le lecteur, et ce grand maigre en vieux chapeau à haute forme et en redingote râpée ne lui disait rien de bon ; elle songea tout de suite aux assassins de filles qui terrifiaient Paris et décuplaient la vente des petites feuilles ; une frayeur parut dominer sa gratitude. La vendeuse allait prévenir les deux agents de police en train

de bavarder sur le trottoir ; elle étouffa un cri, arrêta un geste ; elle voyait deux larmes rouler des yeux du jeune homme et elle sentait en son lard de pauvre un peu du grand froid qui traversait l'inconnu et le tenait la bouche ouverte, blanc comme un mort.

– Une mauvaise nouvelle, mon pauvre monsieur ?

– Oh ! oui !... fit-il avec un gros soupir d'enfant.

Et il s'éloigna, essuyant ses pleurs.

Le printemps avait été tardif, mais la nature prenait sa revanche, et les arbres du boulevard travaillaient, frémissaient et craquaient de tous leurs bourgeons verts. A ce ferment de vie, à cette odeur de sève, sous le ciel bleu vibrant d'oiseaux, Paris laborieux s'éveillait avec le courage de vivre ; au bruit de la chaussée retentissante, ébranlée par de lourds camions, les boutiques s'ouvraient une à une ; les concierges, les garçons de café donnaient du balai sur le devant des portes ; çà et là, dans l'encadrement des fenêtres, de grosses blondes en camisole étalaient leurs grâces ; d'autres femmes se lavaient, peignaient les petits, des hommes se faisaient la barbe, et tout ce monde humait avidement l'air frais pour chasser les émanations malsaines de la nuit. Des employés hâtaient le pas ; de toutes les rues voisines débouchaient des troupes d'ouvriers qui se dirigeaient vers les fabriques de la rue de Dunkerque et la grande fonderie de canons de l'avenue Trudaine ; puis, trottaient des ouvrières, celles-ci alanguies, la démarche incertaine, celles-là babillardes et enchantées de leurs amours, d'autres toutes gentilles, en robe unie, l'allure vive et capricieuse, la chair aiguillonnée par la puberté.

Après avoir failli se briser la tête contre une voiture, Fabréban marchait, sous la huée des cochers de la station ; il n'y voyait plus, se heurtait aux maisons, aux bancs, aux arbres, trébuchait au moindre obstacle ; vingt fois, il suivit le chemin de la rue Lepic, et toujours il rétrograda. Que dirait-il là-haut ? La veille de ce jour, il était revenu tout joyeux du journal *l'Éclair* ; il rapportait une promesse formelle. M. Lousquin lui avait dit : « Vous serez annoncé demain ! » Et au lieu de son nom et du titre de son œuvre il lisait :

« Nous commencerons dans huit jours la publication d'un nouveau roman :

LA RÉVOLTÉE

PAR M^{me} RÉGINA MIRZAL.

« Ce roman est le début d'un jeune écrivain appelé au plus grand avenir. Des considérations philosophiques et sociales de l'ordre le plus élevé ne font que mieux valoir la puissance et le charme du drame ; c'est une œuvre qui passionnera. Emprisons-nous d'ajouter que notre cher maître et ami M. Angélus Vardoz, toujours si dévoué aux jeunes, veut bien écrire une préface où il présentera à nos lecteurs l'écrivain de *la Révoltée*. »

La publication de l'œuvre de Jules Fabréban, ce n'était pas comme pour la maîtresse de M. Angelus, une velléité de gloriole, une envie 1 de panache, les assises d'un salon galant, un sexe mis en lumière ; il s'agissait de loyers arriérés, de la possibilité de manger en travaillant toujours, il s'agissait de l'existence de quatre : personnes. Avec la bonne nouvelle, la promesse du directeur de *l'Éclair*, les larmes s'étaient tariées, les lèvres d'une femme aimée refleurissaient d'un sourire, deux petites filles de quatre ans, deux sœurs jumelles, ne pleuraient plus ; oublieux des années terribles, un lettré se dressait, plein de courage et de foi en l'avenir, et on venait de jeter tout cela par terre.

– Les misérables ! gémissait Fabréban. Et Lousquin m'avait donné sa parole d'honneur ? Hier encore, il me comblait d'éloges ! Que s'est-il donc passé ? A-t-on le droit de se moquer de la sorte des malheureux ! Régina Mirzal ? Qui est-ce ? Angelus Vardoz ! Lui, toujours lui !...

Il frissonnait, la moustache hérissée, si abattu, si défait, si triste avec ses grands yeux mouillés, que des ouvriers du fer qui le virent ainsi le prenaient en pitié, devinant un immense malheur, l'une de ces effroyables injustices qui, au jour des revanches, arment les martyrs et appellent des flammes et du sang. Toute sa vie défilait devant lui, en un panorama rapide. Il se revoyait, fils de petits propriétaires de la Charente à peu près à leur aise et tout d'un coup terriblement gênés par les ravages du phylloxera ; il était venu à Paris pour préparer les examens de l'École normale ; au concours

d'agrégation d'histoire, il remporta la première place ; dans un intervalle de quelques mois, un double deuil l'avait frappé : son père et sa mère étaient morts. Le père Fabréban ne laissait pas un sou, ruiné en mille expériences destinées à combattre l'ennemi des vignes. Avant de se consacrer au professorat, Jules Fabréban avait tenu à accomplir son service militaire, il était officier de réserve ; nommé au lycée de Grenoble, il obéit à son cœur, et il épousa, lui, sans fortune, une institutrice du pays ; le jeune ménage vivait heureux. Indépendamment de ses cours, le professeur d'histoire faisait au théâtre de la ville des conférences remarquables sur la Révolution française ; on jugea ses théories dangereuses ; le proviseur, le recteur, les inspecteurs généraux, le ministre enfin, lui adressèrent des observations ; il avait conscience de ne pas outrepasser son droit, et il ignorait l'art de dire autre chose que ce qu'il pensait ; on en vint à s'attaquer à ses cours, à espionner ses classes ; les élèves indignés se révoltèrent : il essayait de les calmer, on l'accusa d'avoir suscité la révolte. Le Conseil supérieur de l'Instruction publique eut à délibérer sur les faux rapports exigés par le ministre aigri, et le grand maître de l'Université, un avocat ignare, un ex-phraser et buveur de chopes du quartier latin, incapable d'apprécier l'intelligence et les sacrifices de toutes sortes que nécessite l'enseignement, n'hésita pas à briser une carrière, et il déshonora encore une fois la République en révoquant le professeur libéral. Fabréban se rendit à Paris pour faire du journalisme ; il collaborait à un journal qui gagnait de l'argent, mais dont le directeur, engraisé avec les annonces et les réclames, payait mal et le plus rarement possible les rédacteurs nouveaux et timides ; il y eut une belle faillite à l'heure opportune, et le jeune homme perdit huit mois de collaboration. Les dernières économies s'épuisaient. Le normalien avait l'âme trop haute pour implorer un secours de ses anciens camarades ; il dut se résigner à donner des répétitions ; entre le rabâchage des versions latines et des discours latins du baccalauréat, la nuit surtout, il écrivit une œuvre qui s'appelait très simplement : *Un Bourgeois*. Une petite ville grouillait là, au milieu d'un décor pittoresque et vrai ; et le plus curieux de l'aventure, c'est que les types et leurs mœurs étaient expliqués, d'après la méthode d'une philosophie neuve, par l'analyse même des ancêtres et l'histoire locale des vieilles coutumes. Le héros – pour ne citer que celui-ci –

descendait d'une famille de marchands de bœufs ; mais avant de le former, l'essence qui le créa s'était manifestée à travers les âges : elle disait en lui les superstitions d'un pauvre diable de l'année de la Peur, la joie d'un serf devenu un homme, la religion de la terre, la volonté d'agrandir son bien d'un paysan, le coup d'œil d'un braconnier, les airs d'importance d'un bailli, l'humeur galante d'un coq de village, l'amour des cachettes, la religion des louis d'or de toutes les grand'mères économes, l'effroi des batailles d'un aïeul veuf de ses fils, les bontés et les roueries des commerçants de bestiaux, – dérivés multiples d'une essence première, confondus pour l'épanouissement d'un bourgeois de France. En somme, l'auteur d'*Un Bourgeois* démontrait que l'homme ne varie pas et qu'il retrouve les éléments de ses passions dans sa ligne ancestrale.

Ce roman dramatique et d'analyse patiente convenait admirablement à la clientèle du journal de M. Lousquin. Tous les éditeurs auxquels s'adressa Fabréban refusèrent ce livre, et Fabréban continua son infernal manège : le jour les répétitions ; la nuit, le labeur personnel, un roman nouveau, des études historiques ; il ne pouvait recevoir ses élèves dans le taudis de la rue Lepic, et il courait le cachet à la pluie, au vent, au froid ; il était robuste, très robuste, il tomba malade ; ses vêtements avaient vieilli avec sa figure, et le normalien n'osait se présenter chez personne. Henriette, sa courageuse femme, qui possédait encore une robe propre, chercha des leçons de français et de piano ; elle n'en trouva pas tout de suite et elle reprit des travaux de broderie, tandis que le professeur écrivait des abrégés d'histoire. Malgré tant de courage, l'homme et la femme mouraient de faim pour ne pas priver leurs petits ; c'est alors que, tout pareil en ceci à M^{me} Régina Mirzal, Fabréban s'était décidé à voir Monsieur Angelus, ce Monsieur Angelus dont les journaux chantaient les louanges, ce Monsieur Angelus dont le nom planait sur Paris dans une atmosphère de grandeur d'âme et d'espérance ; il sortait, le rouge au front, de l'hôtel Vardoz, lorsque, près de la gare Saint-Lazare, un jeune homme s'était écrié : « Fabréban ! » il avait répondu : « Galtier ! » et ils s'étaient embrassés. Florentin Galtier, un ancien camarade de l'École normale, reprochait doucement à son copain d'avoir douté des amis, le forçait à accepter un peu d'argent, et se chargeait de présenter lui-même le manuscrit d'*Un Bourgeois* à l'*Éclair*.

Quand, après la vision troublante de son existence de malheur, Jules Fabréban se dressa dans un suprême effort, ayant marché sans savoir où il dirigeait ses pas, il se trouva en face de l'hôtel Vardoz. Les assassins reviennent, dit-on, involontairement sur le théâtre de leur crime ; parfois aussi les victimes rejoignent les criminels que la lâcheté des hommes encense et protège ; le pauvre écrivain n'était pas un justicier. Une honte le laissa là ; n'avait-il pas sollicité l'appui de M. Angélus ? Sans doute, il comprenait bien à l'annonce de la préface de M. Angelus que celui-ci ne restait point étranger à la publication du roman de M^{me} Mirzal ; du reste, que dire ? Sa fureur aurait toutes les apparences d'une vexation, d'une jalousie ; il ne pouvait raisonnablement se plaindre de ce que M. Angelus accordât à une femme, à un confrère ami, ce qu'il refusait à un inconnu.

Certes, il se présenterait au journal, il demanderait impérieusement des explications ; mais il n'était que sept heures, et M. Lousquin ne recevait pas avant dix heures ; le normalien songeait à Florentin Galtier, qui avait fait certainement tout ce qu'il pouvait ; il devait de l'argent au camarade d'école, il n'osait plus l'ennuyer de sa misère. Une idée de suicide tonna dans son cerveau et il tressaillit encore d'un grand froid ; le souvenir de sa femme et de ses filles lui revint. Que feraient-elles, toutes trois, sans lui ? Il se dirigea vers la rue Lepic.

Assise devant la lucarne d'une petite chambre meublée d'un lit, d'une couche d'enfant, d'une armoire à peu près vide et de chaises boiteuses, Henriette travaillait aux robes de ses filles, Lucie et Marguerite, deux jumelles de quatre ans, qui dormaient dans le même berceau.

Un printemps mort, cette jeune et grande brune autrefois jolie et rieuse, aujourd'hui voûtée comme une vieille femme, avec des joues maigres et des cheveux presque blancs ; au souffle du malheur, les roses de ses lèvres se changeaient en pâles et sinistres violettes ; les mains fines s'étaient ridées et meurtries dans les lessives et les durs lavages du linge de la maison, et pourtant, depuis la veille, ce corps se redressait, un rayon d'espoir animait, égayait ce douloureux visage, et les yeux noirs brillaient de douces flammes. Henriette avait eu d'abord des inquiétudes au sujet du retard de son mari, puis elle s'était rassurée dans un beau rêve : Jules trouvait chez la concierge, dédaigneuse pour les locataires du sixième menacés d'expulsion,

une lettre urgente du journal, et il se rendait aussitôt à *l'Éclair*, sans avoir le temps de remonter les étages ; il lui réservait une surprise, il corrigeait ses épreuves : le numéro du soir contiendrait le premier feuilleton du roman ; elle sentait ça, elle l'entendait, une voix très douce le murmurait à son oreille. L'aiguille filait entre ses doigts de fée, et sous les yeux contents, les crevasses des mains s'évanouissaient ; la maman avait rajeuni les robes des fillettes avec des ingéniosités extraordinaires : ici, un plissé né des doublures ; là, des floques gracieuses ; tout autour, des garnitures coquettes, bouts de galon, passementeries et velours arrachés aux vieux costumes, aux anciens chapeaux, et voilà des robes de petites princesses ! L'aiguille venait de s'arrêter et le regard de la jeune femme s'assombrissait.

– Rien ! dit Fabréban.

– Demain !

– Oui, demain, c'est cela, demain ! Tu as deviné, Henriette !

– Comme tu es pâle !

Jules tira le journal de sa poche, le déplia, et le tendant à sa femme :

– Lis

– C'est mal, cela ! C'est très mal !

Il marchait, se cognait aux murs ; Henriette eut peur, l'arrêta au passage et le baisa au front. Il se dégageait de l'étreinte :

– Nous n'avons plus de pain, n'est-ce pas ?

– Non... mais...

– Lousquin me donnera une avance ; il est impossible qu'il refuse, et je vais à *l'Éclair* !

– Repose-toi un peu.

– Il faut que nos petites aient du pain !...

Le directeur de *l'Éclair* raconta que, par suite d'une combinaison indépendante de sa volonté, il avait dû céder un tour de faveur ; Un *Bourgeois* suivrait *la Révoltée* ; M. Lousquin levait l'audience.

– Monsieur le directeur, balbutia Fabréban, vous m'obligeriez. Le moindre acompte.

– Non, cher ami ; ce n'est pas dans les usages de la maison.

– Monsieur...

– Inutile !

– Nous sommes...

– Vous me désobligez en insistant ; on vous donnera quelque chose le jour où *l’Eclair* commencera votre feuilleton.

– Monsieur le directeur, je vous en supplie ?

– Assez, monsieur ! Et si vous croyez devoir m’ennuyer encore, il vaut mieux reprendre votre manuscrit tout de suite !

– Vous m’aviez donné votre parole !

– Je n’ai rien signé !

– Vous.

– Rien signé !

– C’est une infamie !

– Monsieur, je ne suis pas habitué à être traité de la sorte !

M. Lousquin sonna ; un huissier parut.

– Auguste, reconduisez monsieur ; vous lui rendrez à la porte, seulement à la porte, le manuscrit d’*Un Bourgeois*, que vous irez prendre au secrétariat de la rédaction.

Le romancier leva la main sur le directeur de *l’Éclair*, mais celui-ci évita la gifle en pliant le dos.

– Monsieur, considérez-vous comme souffleté ; j’attendrai vos témoins ! cria Fabréban.

– Vous pouvez les attendre, sous l’orme ! vous comprenez ? sous l’orme !...

Fabréban rentrait dans la chambre où sa femme achevait d’habiller leurs enfants, des brunettes frisées comme les anges des tableaux religieux.

– J’ai insulté Lousquin, et Lousquin m’a fait remettre mon manuscrit par un valet.

– Malheureux !

– Tu me blâmes ? demanda-t-il, après avoir conté la scène.

– Non ! répondit Henriette en se jetant au cou de son mari.

– Assez de misère, la mort !

– Tais-toi !

– La mort ! Oh ! je les étranglerai, ces drôles, M. Angelus le premier, car j’ai appris par un rédacteur du journal que M. Angelus s’était moqué de moi

dans la salle de rédaction. Et le directeur n'a rien signé ?... Nos petites meurent de faim !... Je vais descendre sur le boulevard et tuer quelqu'un !

– Jules ?...

– Nous n'avons pas faim, papa ! murmuraient les fillettes tremblantes.

– Vous mentez, mesdemoiselles !

– Mais elles vont manger, affirma Henriette, qui mettait son chapeau.

Jules empoigna sa femme à bras-le-corps :

– Où vas-tu ? Où allez-vous, madame ? Je vous défends de sortir !

Elle dressa la tête pour braver l'injurieux soupçon qu'elle lisait dans les yeux de l'homme.

– Pardon, mon Henriette, pardon, ma courageuse ! Pardon !... Quel esprit ténébreux m'envahit et commande ?

Henriette avait roulé et ficelé deux draps, les avant-derniers ; elle s'achemina vers le Mont-de-Piété, forte de la croyance que les enfants sont les meilleurs gardiens d'un père malheureux.

Fabréban jouait avec ses fillettes, et tour à tour Lucie et Caroline lui donnaient ces jolis « baisers à la pince » que tous les papas connaissent bien : les doigts mignons mordent les joues, on lâche prise, et dans un rire vainqueur le baiser s'incruste et pénètre.

Brusquement, le père se mit à marcher, en faisant des grâces.

– Attention ! dit-il : M. Angelus rencontre Régina !

Il présentait le bras à une femme imaginaire et il fredonnait :

Ne permettrez-vous pas,
Ma belle demoiselle,
Qu'on vous offre le bras
Pour faire le chemin ?

Jules battait la mesure, et les petites le suivaient rieuses, car il était très amusant ; il chantait à tue-tête :

Saluez ! saluez ! saluez !
C'est l'amour qui passe ;
Saluez ! saluez ! saluez !...

Lucie et Caroline commençaient à avoir peur, mais elles se rassurèrent ; le papa se dirigeait vers une flamme de soleil qui descendait de la lucarne ; Fabréban acclama cette visite de l'astre rayonnant dans toute sa gloire.

– Salut, monsieur Angélu ! Votre très humble serviteur !

Il eut un geste pour imposer silence, et, le chapeau à la main, il prit l'attitude recueillie du paysan de Millet ; puis il imita le tintement de *l'angelus* :

– Tin !... Tin !... Tin !... Tin !... Tin !... Tin !... Maintenant, en bras de chemise, Jules découpait au rasoir le manuscrit d'*Un Bourgeois* ; il jetait en l'air les mille débris, et cela s'éparpillait encore dans une romance :

Valsez, valsez, comme des folles,
Pauvres feuilles, valsez, valsez !...

Il criait, gueulait, imitait encore un son de cloche, non plus le doux *Angélu* matinal qui résonne à travers la campagne et mêle sa chanson aux piailllements joyeux des alouettes, 'mais un tocsin étourdissant, la clameur ronflante, plaintive et lugubre qui réveille un peuple et le met en marche contre l'incendie.

Il tenait toujours le rasoir et, devant une glace ébréchée, il se faisait la barbe à sec ; tout d'un coup, il se balaфра horriblement le visage ; à la vue du sang, Caroline et Lucie versèrent des larmes et poussèrent des cris ; il se donna une grande entaille à la gorge et tomba. Les fillettes affolées essayaient d'ouvrir la porte ; elles ne le pouvaient pas. Alors, toutes deux, à genoux auprès du corps, avec leurs petits mouchoirs et des linges mouillés, elles épongèrent le sang, apportèrent le coussin du lit et parvinrent à y dresser la tête défaillante ; elles ne pleuraient presque plus, elles étaient très graves :

– Papa ?... Papa ?...

Il les entendait, leur souriait des yeux ; mais il restait incapable de répondre, vivant déjà d'une partie de lui-même dans les régions aux atmosphères inconnues.

M^{me} Fabrèban entrait : elle n'était pas seule ; le normalien Florentin Galtier, avait lu *l'Éclair*, et il accourait, indigné.

– Ah ! les brigands !... criait Florentin, la face livide.

– Jules ?... implorait Henriette.

Fabrèban était mort.

On l'enterra, le surlendemain, à midi, à l'heure même où un excellent déjeuner réunissait à l'hôtel Vardoze les premiers admirateurs de M^{me} Régina Mirzal.

VI

Toute la femellerie de M. Angelus était aux abois : le maquignon de femmes désertait le marché ; les coulisses des théâtres, les loges d'actrices et de danseuses, les promenoirs des Folies-Bergère et de l'Éden, le hall des cirques, les cabarets galants, retentissaient de plaintes, et un vent de tristesse gémissait et pleurait sur la haute mousse parisienne. Le vieux libertin qui, depuis tant de saisons, recrutait chaque nuit une fille à lancer, - demoiselle en forme ou mignonne en sa verte nouveauté, comme disait Ronsard, - avait fini par trouver son chemin de Damas ; il s'absorbait dans l'éducation de M^{me} Mirzal. Corps de ballet, comédiennes, divas, divettes, horizontales grandes et petites, s'indignaient à la queue leu leu de voir leur Angelus conduisant toujours et partout la même femme, sans donner aux anciennes les saluts paternels et aimables, la poignée de main, le baiser furtif et le clignement d'œil qui encourageaient, au milieu de la lutte pour aimer et briller ; quelques-unes se taisaient, les autres, plus hardies, interrogeaient M. Maxime Boucailles :

– Angelus a-t-il perdu la tête ? Bouc, rends-, nous notre Angélu !

Le grand Bouc n'avait pas le temps de s'associer à toutes ces douleurs, et, le pied léger, il rôdait, observait, découvrait des astres, dénouant une aventure, en cherchant une nouvelle, semant l'or, les yeux éblouis par le mirage des constellations. Ce minotaure en habit noir et à la barbe rousse était le plus généreux des amants de passage et le meilleur des hommes ; après la mort d'une femme adorée, seul au monde, il voulut se tuer, et puis le dédain absolu des êtres et des choses l'emporta dans une fringale vengeresse pour lui seul, une fringale où le talonnait, sous le masque de rire, une névrose effrayante. Et ce qui, mieux que des larmes et un deuil

hypocrites, prouvait les regrets du vieillard, son affliction profonde, la plaie cachée, le mépris de la vie, c'est que jamais M. Boucailles n'interrompait sa marche, d'errant du plaisir : nouveau Tantale, et Tantale millionnaire, il récoltait des femmes, ainsi qu'un amoureux cueille des fleurs ; mais, à l'encontre du jardinier d'amour, il ne formait pas de bouquet ; il s'étourdissait avec les jupes, les payait, les renvoyait aussitôt, et reprenait son voyage éternel ; il s'ennuyait dans ses riches appartements du boulevard Saint-Germain, il s'ennuyait partout, et partout sa gaieté malade débordait. Il aimait les arts, il protégeait les artistes, au lieu de les voler à la façon de M. Vardoz, du bon Angelus marchand de tableaux, qui ; s'imaginait tromper Boucailles et traitait le connaisseur comme s'il se fût agi d'un ignorant, d'un Brésilien, d'un simple da Queiroz-Leão ; Bouc avait des manières exquises d'obliger les dames ; il trouvait un moyen discret de rendre service à un ami dont il ignorait – on le sait – les mystères ; il achetait les croûtes, sauf à les reléguer ensuite vers des endroits peu compromettants pour sa collection. La nuit, lorsque déjà l'étoile pâissait, que la fille remettait ses bas, l'amateur fumait des cigares en parcourant sa magnifique galerie, aux clartés lunaires des lampes électriques, et c'étaient là ses seules et véritables ivresses.

Un matin, il reparut à l'hôtel Vardoz.

– Eh bien, Angelus ?

– Ah ! si tu savais ! Régina est une femme supérieure ! As-tu suivi *la Révoltée* ?

Pas encore.

– Voici la collection de *l'Éclair* ; tu refuses ?

– Je préfère attendre le volume.

– Jette au moins un coup d'œil sur le premier feuilleton de *la Révoltée* ; je t'en supplie, ne pars pas sans lire...

– Père La Réclame, va !

– Et ma préface, hein ?

– Très jolie !

L'allusion au naturalisme ?

– Ravissante !

– Lousquin a été épaté !

- Alors, elle te tient pour tout de bon, Mme Mirzal ?
- Elle me tient ?... C'est-à-dire. Enfin, nous nous aimons beaucoup ; elle a été un peu timide, l'autre jour, au déjeuner ; mais quand tu la connaîtras mieux, tu verras ! C'est une femme.
- Supérieure ?
- Oui !
- Tu as l'air diablement « vanné », Angelus ?
- Vois-tu, Bouc, je rêvais d'une Régina ; mon rêve est exaucé, et pour Régina on oublie toutes les autres femmes !
- Ces dames s'en plaignent.
- Qu'elles aillent se faire. Ah ! Régina !... De l'esprit, du bagout, du brio, et puis.
- Et puis ?
- Un tempérament !
- Euh !...
- Un tempérament ! La Norette ne lui monte pas aux mollets, parole d'honneur ! S'il y avait une maison d'hommes, Régina Mirzal n'en sortirait pas !
- Fichtre ! Elle va te tuer, malheureux !
- Je me réserve et je la ménage.
- Heureux scélérat !
- Bouc ?
- Mon vieux ?
- Je voudrais te montrer un tableau que le Brésilien a lorgné ; passons dans la galerie.
- Je déjeune à la campagne, et je crains d'être en retard.
- Angelus est toujours franc ; il a besoin de quelques fafiots de mille, une dizaine, et si tu peux lui faire cette avance aujourd'hui... sur le tableau, bien entendu !
- Je t'enverrai la somme.
- Excellent Boucailles ! Tu sais, *l'Éclair* est toujours à la disposition d'aousté !

La gouvernante et Anatole commentaient le changement d'allures de leur maître ; ils servaient là, tous deux, depuis quinze ans, et la place était

bonne ; M. Vardoz payait irrégulièrement les gages, mais on se rattrapait sur les achats de provisions, de concert avec le chef de cuisine.

– Monsieur se range ! Moi, je dis que monsieur se range ! déclarait le valet de chambre, celui-là même qui avait si bien éconduit le pauvre Fabréban.

– Imbécile ! ripostait Mme Eulalie ; triple sot, vous appelez cela se ranger ?

– Monsieur rentre à minuit, monsieur couche seul, monsieur ne reçoit, le matin ou dans la journée, qu’une seule femme ; à part le déjeuner de l’autre jour, monsieur n’invite à sa table que M^{me} Mirzal, monsieur ne dîne que chez M^{me} Mirzal.

– Mais, c’est notre perdition ! Vous ne comprenez donc pas, grand agneau, que cette M^{me} Mirzal prend toute autorité sur monsieur, et que, si telle est sa fantaisie, elle peut nous flanquer à la porte ?

– Zut, alors !

– Oui, Anatole, c’est ce qui vous pend aux favoris ! Mon Dieu, si M. Angelus devait faire la bêtise, autant épouser la danseuse !

– Mme Mirzal a de la monnaie.

– Vingt mille francs de rentes, et qui appartiennent à son fils, une belle foutaise pour monsieur !

– Monsieur passera son caprice.

– Il se mariera !

– Il ne se mariera pas !

– Si !

– Non !

– C’est vous qui l’en empêcherez, peut-être, monsieur Anatole ?

– Il ne me fait pas toucher son biceps, madame Eulalie !

– Taisez-vous, serin !

– Celle qui palpe le biceps aura plus d’influence.

– Assez, animal !

Le valet de chambre allongeait les deux panaches de sa barbe :

– Si monsieur épouse, on sera gracieux pour madame, voilà tout !

– Est-ce qu’elle voudrait d’un coureur de maisons, d’un saligaud tel que vous ?

– Madame Eulalie !

– C’était bon pour la grosse Emmeline des Variétés, une grue, une pouffiasse que vous bombardiez au saut du lit.

– A l’époque où vous-même, madame la gouvernante, éreintiez monsieur.

– Allez faire les salons, Anatole !

Souvent, ils se querellaient ainsi pour la frime, et quelquefois le turc Jozim écoutait ses collègues, sans les comprendre, car il restait encore dans l’ignorance du moindre langage ou jargon français ; Anatole se vengeait sur Jozim des épithètes de la gouvernante, et il plaisantait agréablement l’eunuque-masseur.

– Avec toi, un marié peut dormir tranquille, n’est-ce pas, Jozim ?

– Peki Effendi.

– Tu es toujours aussi bête, Jozim ? Toujours aussi cheval, Jozim ?

– Peki Effendi.

– Quelle cruche !

– Au grand salon, monsieur Anatole !

– On y va, madame Eulalie !

– Au cabinet de toilette, Jozim ! Astiquez l’appareil à douches et la baignoire, Jozim ! Que tout cela rayonne !

– Peki Effendi.

M^{me} Mirzal avait son jour le mardi, et, d’après la leçon et sous le commandement de M. Angelus, l’écrivain de *la Révoltée* se livrait à ses premières escarmouches. La réunion comprenait le baron et la baronne Keulsbergh, M. et M^{me} Champeaux, M. et M^{me} Lousquin et leurs deux filles, M. Boucailles, M. Paul Raffiin, secrétaire de la rédaction de *l’Éclair*, et le général comte da Queiroz-Leão, dont le mariage était imminent. Un tout petit cénacle, la répétition d’une comédienne entre intimes : il fallait bien jeter les semences des moissons futures.

M. Hippolyte Lousquin, écarté à la dernière heure de la combinaison ministérielle, se préparait à une opposition violente et à des chantages multiples ; mais, en attendant le portefeuille, il se déclarait émerveillé de sa nouvelle collaboratrice, assez aimable pour faire subir à son œuvre les amputations nécessitées par la clientèle du journal ; le député-journaliste témoignait aussi une grande amitié à M. Vardoz, qui venait de le mettre en

rapport avec le baron, sur le terrain du *Petit Éclair* à fonder ; sa femme, M^{me} Adélaïde, saisisait toutes les occasions de se produire, elle et ses filles, Eléonore et Nathalie ; Olympia, cœur ardent et généreux, s'était prise d'une vive sympathie pour M^{me} Mirzal. Quant à M^{me} Champeaux, elle hésita d'abord à rendre la visite de l'auteur de *la Révoltée* ; M. Angelus lui fit comprendre que la situation de la veuve riche était absolument correcte, et bientôt une harmonie s'établit entre les deux femmes : loin de lui disputer le prix de la beauté, Régina se mit à glorifier le visage de la dame en termes si poétiques et si doux, que l'Auvergnate n'en avait jamais entendu de pareils ; aux éloges du malin bas-bleu, comme sur un pivot, tournait la belle tête de Sidonie de coiffeur.

On venait là, on faisait des ragots.

M. Angélus ne désirait pas que le cercle s'élargît, en cette fin de saison ; il ménageait ses forces et celles de sa créature pour l'entrée de l'hiver, lorsque, à l'apparition du volume, toutes les bouches de la Renommée clameraient ce joli nom : Régina Mirzal. Avec une patience de vieil instituteur, il éduquait la bourgeoise, lui dévoilait tous les rouages et les dessous du monde parisien, il meublait ce cerveau des phrases spirituelles qu'il avait apprises dans les livres ; il riait de la naïveté de la Normande, au sujet des vices fameux de Sodome et de Gomorrhe, des Lesbos modernes, c'est-à-dire de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Vienne, de Madrid et de Paris, en un mot de toutes les capitales de l'Europe ; il en riait doucement, de crainte de la blesser ; il parlait cette fois moins pour instruire la femme que pour la pénétrer et la connaître toute, s'identifier avec ses appétits, ses dispositions naturelles, et bien savoir de quel côté, vers quel horizon il devait guider les premiers pas de la charmante veuve.

Régina sortait au bras de son cornac ; au théâtre, au cirque, on la lorgnait, et des voix d'habits noirs murmuraient au passage :

– Voici Mme Mirzal !

Quelqu'un ajoutait toujours :

– Avec préface d'Angelus !

Elle savait danser, mais à la provinciale ; il lui donna un excellent professeur ; il se remettait à danser lui-même, et le jeune Émile était de la petite fête ; elle prenait aussi des leçons d'équitation ; M. Vardoz lui fit

acheter un cheval de selle qu'il logea dans ses écuries, et, le matin, tous deux galopèrent au Bois : M. Angelus « avait de la culotte », et Régina était gracieuse en son amazone noire, ses cheveux ramenés en torsades dorées, sous un chapeau à haute forme, la lèvre amoureuse et le rire au vent.

M^{me} Mirzal éprouvait d'autant plus de gratitude que M. Vardoz ne la fatiguait pas de ses amours séniles ; il se contentait de quelques câlineries, craignant moins les excès pour lui que pour la jeune femme, et il la ménageait, la dorlotait, la pomponnait, plein des tendresses d'un éleveur qui rêve de grandes foires ; vraiment Régina ignorait ce qu'il pouvait bien attendre d'elle,

M. Angelus avait remarqué l'émotion que sa maîtresse produisait sur le baron Frédéric Keulsbergh ; il observa les allures du financier ; il le vit distrait, se cachant de sa femme, essayant de lutter contre lui-même, et en présence de cette révélation, il changea son plan de campagne. Il n'était pas de ces stratégestes encroûtés dans la routine, qui perdent une bataille, parce que, disent-ils ensuite, les cartes d'état-major ou les éclaireurs les ont trompés – en réalité, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de décision, la force de renverser leurs échafaudages et d'opposer à tout incident un système immédiat. M. Angelus désirait former le salon de M^{me} Mirzal, un salon politique et aimable, littéraire et joyeux, un salon mixte ; il pensait que bien des personnes, à la fois craintives pour les bals masqués d'un homme seul et pour les solennités ennuyeuses des hôtels de Rambouillet, n'hésiteraient point à se rendre aux invitations d'une femme jolie et amusante, marquée au sceau d'un journal grave ; dans ce milieu nouveau, le cornac verrait grandir son influence et son crédit, il ne songea pas à autre chose jusqu'au jour où l'idée d'une passion chez le baron Keulsbergh vint jeter par-dessus bord cette noble entreprise.

Le marieur d'Olympia connaissait le baron et la rage de luxure de l'Alsacien ; il avait vu à l'œuvre la tête rouge carrée dans sa lutte contre un grand seigneur amoureux de la comédienne, et il s'était créé des ressources en favorisant la tête rouge.

– Que va-t-il arriver ? se dit-il. Tôt ou tard, le baron me soufflera Mme Mirzal, et moi, que deviendrai-je ? Si je la lui vendais ? Hum !... Non !

A dater de ce moment, il activa sa surveillance ; il se mit entre les regards de Keulsbergh et les yeux ignorants de la dame, sans éveiller toutefois l'attention de la baronne ; il fit en sorte que le baron ne put jamais parler en cachette à Régina ; celle-ci ne soupçonna rien de la comédie qui se jouait autour d'elle, et le banquier, se croyant méprisé, essaya d'étouffer ses désirs. M. Angelus était un philosophe de l'alcôve ; il estimait que chez les vieillards sensuels la mort seule est capable d'anéantir un germe amoureux bien enfoncé ; il voyait dans l'amour du mari d'Olympia un amoncellement de poudre : on éloigne la mèche pour se garer et placer en même temps sur la trouée quelques énormes pierres ; on met le feu à son heure, et l'explosion, plus lente, devient plus terrible et plus féconde.

Enfin, M. Angelus écoutait l'orage grondant : il se sentait inquiet pour la vie fastueuse que soutenaient encore les ventes de tableaux et les aumônes déguisées d'Olympia et de Boucailles ; et si la baronne et le grand Bouc venaient à disparaître ? Sans doute, l'étoile de la danse, la future comtesse brésilienne volerait, en faisant des pointes, au secours de son entremetteur ; déjà, le général da Queiroz-Leao avait gratifié le cornac d'un superbe diamant, et le cornac espérait tirer autre chose du brésilien ; mais, en admettant que l'ex-danseuse de l'Opéra se montrât aussi reconnaissante que l'ex-comédienne du Théâtre-Français, leurs efforts réunis seraient impuissants à combler le gouffre de deux millions de dettes ; avec le choix des comparaisons, il n'y aurait jamais, sur le terrain desséché et avide, que des arrosages, au lieu de la pluie torrentielle nécessaire. L'hôtel du boulevard Malesherbes était couvert d'hypothèques, et le Crédit Foncier, las des attermolements et des mensonges de M. Angelus, oublieux des annuités, menaçait d'exécuter le débiteur ; parmi la foule des créanciers, on rencontrait quelques individus plus furieux que les autres et bien drôles : l'hiver passé, quatre ou cinq bonshommes groupés en syndicat avaient secrètement payé les frais des soirées mondaines de l'hôtel Vardoz, afin de permettre à M. Angelus de vendre des tableaux entre une valse et un cotillon, et de solder ainsi tout au moins les intérêts de leurs lourdes créances ; le cornac maquignonna ses toiles, sans donner un sou aux payeurs de violons ; le syndicat familial criait à l'abus de confiance, et il voulait saisir le Parquet des éléments d'une cause étrangement grasse ; la

neuvième chambre serait étourdissante. Au souffle des calamités prochaines, une angoisse envahissait M. Vardoz ; et l'homme à la belle barbe se voyait délaissé par ses femmes, méprisé des amis, obligé de s'en aller, lui vieux, de dégringolade en dégringolade, tenir un métier infâme chez une matrone, car on ne l'accepterait pas, même au dernier tripot, comme major de table, profession qu'il raillait si agréablement, dans son rôle de commandeur jouant du cadavre.

Sur les prières de sa femme, le baron abandonnait au vieil ami d'Olympia quelques épis dorés de ses luxuriantes récoltes de la Bourse, récoltes plus favorisées que celles des blés, car on les moissonne en toutes saisons, de par la hausse et la baisse ; il ne raflait pas le champ, il pensait à la glaneuse, à la pauvrete de la tombée du soir – ainsi que Dieu l'ordonne aux cultivateurs ; et loin d'éprouver la moindre gratitude pour les bienfaits de M^{me} Keulsbergh, le cornac se disait qu'il serait autrement fort, si une créature à lui harponnait le financier d'une main robuste et savante ; alors, il n'aurait plus besoin des débris des miséricordieux, et il viendrait peut-être, en frère aîné, au partage de la moisson.

La gouvernante avait vu juste du premier coup, malgré les réflexions de cet imbécile d'Anatole : M. Angelus voulait épouser M^{me} Mirzal ; il rendit ses visites plus fréquentes au salon et au boudoir du boulevard Haussmann, il combla de jouets le petit Émile, s'en fit un ami, il se montra généreux pour les servantes, il caressa la chienne, La Javotte ; et tout ce monde, depuis la maîtresse, l'enfant, la domesticité, jusqu'à la bête, se mit à chérir le cornac. De son côté, Régina, qui semblait avoir deviné les intentions matrimoniales du vieux monsieur, dont elle aimait le luxe et dont elle appréciait l'influence, agit de même avec le personnel de l'hôtel Vardoz ; M^{me} Eulalie revint de ses défiances, Anatole s'enthousiasma de plus belle et Jozim exprima par des gestes sa satisfaction d'avoir un jour une maîtresse, une dame si jolie et si aimable ; il aurait voulu, peki effendi ! – la masser pour l'art. En dehors du baron Keulsbergh, M. Angelus trouvait un motif impérieux de hâter ses fiançailles, car le tempérament de la jeune veuve l'effrayait ; il redoutait une sélection amoureuse, la soudaine arrivée d'un mâle, et moins évidemment à cause de la honte qui, pour le commun des

maris et des amants, s'attache à ces sortes d'aventures, qu'en raison de l'autorité possible d'un gêneur.

Le 1^{er} juillet, le soir même des noces du général brésilien et de la danseuse, tandis que les époux bienheureux partaient en voyage, M. Angélus passait la soirée, en tête à tête, chez M^{me} Mirzal ; ils travaillaient ensemble à la correction des épreuves de *la Révoltée*, l'éditeur faisant composer le livre au fur et à mesure de la publication des rez-de-chaussée de *l'Éclair* ; la veille de ce jour, ils s'étaient rendus au palais du Trocadéro, à la fête des Inondés du Midi, et la maîtresse avait acclamé la baronne Keulsbergh dans un sonnet du platonique amant ; l'heure de la déclaration ne pouvait être plus favorable.

– Régina, je vous aime tant que j'ai peur de vous avoir créé une situation fausse ; mes ambitions personnelles sont mortes ; je les croyais mortes, du moins : elles n'étaient qu'endormies, et elles se réveillent pour vous, et n'était la crainte d'un refus pénible, je vous demanderais à genoux d'être ma femme ?

Elle se leva, fit venir son fils :

– Émile, veux-tu que M. Vardoz soit ton papa ?

– Mais oui ! mais oui ! J'aime bien tonton Angélus ; il me donne des joujoux, et puis il a une belle barbe !

– Il a prononcé ! dit-elle, en se drapant majestueusement dans son péplum.

Et le vieillard et la jeune femme parlèrent de l'avenir.

Après leur mariage, célébré en grande pompe, et dont les témoins furent, pour madame : le baron Keulsbergh et M. Lousquin, et pour monsieur : MM. Boucailles et Champeaux, le vieil Angelus et sa jeune femme, unis et bénis par l'évêque *in partibus* de Zanzibar, se rendirent à Brighton, en compagnie du petit Émile.

VII

Novembre touchait à sa fin, et M. et M^{me} Vardoz, de retour d'un long voyage sur les côtes anglaises, trônaient en leur hôtel du boulevard Malesherbes. *La Révoltée* avait paru au commencement d'octobre, *La Révoltée*, dont *l'Éclair* disait que vingt mille exemplaires vendus n'épuisaient pas le succès. Dans le cours des deux semaines qui précédèrent l'apparition du volume, on vit le cornac descendre de coupé ou de calèche, gravir les étages des rédactions de journaux, visiter les directeurs, implorant ceux-ci, faisant peur à ceux-là, payant les autres, un peu tout le monde, selon l'importance des publicités ; des critiques s'extasièrent sur le talent du nouvel écrivain et sur la consécration du préfacier, le mari de l'auteur. Il y eut un beau tapage ; une seule plume se permit de troubler le concert des félicitations et des enthousiasmes, celle de M. Florentin Gabier, chroniqueur de la vieille et puissante *Revue des Lettres françaises* ; l'ancien élève de l'École normale avait vengé le pauvre Fabréban, et malgré les réticences obligatoires à la revue, la morsure était telle pour la dame et son compagnon, que tout autre que M. Angélus se fut levé ; M. Angélus ne se leva pas : il trouva même de belles phrases sur les jalousies des confrères.

M^{me} Vardoz avait encore sa femme de chambre ; bientôt, elle reconnut la supériorité de la gouvernante, le dévouement et la discrétion de M^{ME} Eulalie ; on ne renvoya pas Fanchette, mais on la relégua aux travaux de l'office, avec la mission de conduire et de ramener le petit Émile, qui entrait en septième au lycée Condorcet. M^{me} Eulalie s'entendait à laver, à doucher, à frictionner sa dame, car elle assistait aux manipulations de l'eunuque Jozim, du masseur distingué auquel Madame, par une incroyable pudeur et contrairement aux désirs de Monsieur, refusait encore de se livrer toute nue.

Fière des acclamations de la presse, M^{me} Vardoze voulait écrire un nouveau roman, la suite, la conclusion naturelle et sociale de *la Révoltée*, l'exposé et l'analyse des droits de la femme ; M. Lousquin l'y encourageait, tout en la priant de se montrer moins galante, moins dix-huitième siècle ; des abonnés de la province avaient crié. Le mari crut devoir retarder les élans du bas-bleu :

– Ne te fatigue pas, chérie ; la gloire viendra toute seule ; si elle ne vient pas, je sais où elle est, j'irai la chercher. Imite les écrivains arrivés : un livre tous les ans, jamais plus, de crainte de se vider.

– Je songeais à réunir en volume des nouvelles de jeunesse ?

– Les nouvelles se vendent mal ; repose-toi !

A l'insu de Régina, les papiers timbrés pleuvaient à la maison. M. Angelus souffrait de la physionomie rageuse du baron Frédéric Keulsbergh ; aussi, le baron était trop bête, il n'avancait pas, bien qu'on lui laissât le champ libre ; il riait jaune, ignorant sans doute l'art de parler amoureux le langage des yeux, des genoux et des poignées de main ; M. Angelus ne pouvait cependant pas le porter dans le lit de sa femme.

Ce mardi-là, – Régina gardait son jour de five o'clock tea du veuvage, – une assemblée mondaine se pressait dans l'un des salons de l'hôtel Vardoze, où, d'après la mode, on formait des apartés : devant la haute cheminée brillante de tisons, Olympia, M^{me} Lousquin et ses filles, MM. Champeaux, Boucailles et Raffün ; à droite, sous le regard d'une Diane de marbre blanc, Mme Louise Champeaux et la comtesse Bianca da Queiroz-Leão ; à gauche, entre des verdurettes et entourée de M. Lousquin, de deux sénateurs et de quatre députés, la maîtresse de maison, chaussée du cothurne, vêtue d'une robe athénienne, de la coupe habituelle qu'elle inventa, mais non plus blanche, d'un bleu tendre, en harmonie avec la couleur de l'appartement.

– Messieurs, je voudrais bien rendre la politique aimable ! déclarait M^{me} Vardoze.

– Ce sera facile, madame ; vous êtes si aimable, si intelligente ! répondait le directeur de *l'Éclair*.

Et les autres de s'incliner.

Dans l'embrasement d'une fenêtre, M. Angelus et le général causaient.

– Mossié Angélouss', jé vous souis parfaitementt' récounaissantt', ainsi qu'à madamé Vardoz, d'avoir accepté chez vo ma fâme, la dansouse qu'on méprise aillours.

– Général, nous avons beaucoup de sympathie pour la comtesse.

– Vo, ouais !... J'adoré Pariss', j'aimé follementt'cet' vil', et vouldontiers, j'ai rétarde moun rétour à la prouvinc' de la Espiritou-Santo.

– Vous avez raison, mon cher comte, vous nous manqueriez !

: – On faisait biène sans moâ avant.

– Moins bien ; les artistes ne l'ignorent pas.

– Cé qui n'empèché point quéqué journauxx' de mé baptiser rastaquouerr, à causé dé moun train, dé mes bagues, dé mes attélages, dou louxe dé ma petite fâme ; les journaux né soun pas espritouels coumo les mourales doun nous avoun parlé, oun soir à l'Oupéra ; ils sount envioux, méchantt' !...

– On fera taire les journaux !

– Rastaquouerr ? Ouais ! Boun rastaquouerr, jé vous assure, céloui qui donné à manger aux pintres, aux escoulptours, aux répourters, à tout cé moundé qui a les dents loungues, très loungues, des ross' qui me dévoureraient, si elles pouvaient !

– Vous exagérez !

– Anefin, moun cher Angélouss', Bianca et moâ soumes des tourtériaux, et des amis tels que vo counsoulent dé tout lé restant !

Anatole vint annoncer :

– Monsieur Le Tulipier !

Au même moment, le baron Keulsbergh s'approcha de M. Angelus. Déjà, M. Oscar Le Tulipier avait salué M^{me} Vardoz, il avalait une sandwich et prenait place, en face de la cheminée, au milieu du groupe des dames. C'était un petit vieux maigriot en redingote noire, cravaté de blanc, chaussé de souliers plats, tête chauve, nez pincé, menton glabre, yeux clignotants, bouche graisseuse d'une luxure malade ; il portait une décoration rouge violet, la Légion d'honneur et les palmes académiques ; il bavardait, les jambes croisées, et tout le temps ses mains velues agitaient et brossaient, dans un tic nerveux, les côtelettes grises de son visage jaune : on eût dit de la tambourinade silencieuse des pattes de lapins qu'on voit manœuvrer sur

les tambours crevés des enfants ; mais le verbiage du maniaque rachetait amplement sa pantomime grotesque.

Le baron toucha du coude M. Angelus :

– Est-ce que ce bavard de Le Tulipier va encore ennuyer nos femmes ?

– Le Tulipier, ancien conseiller à la cour d’appel, mais, baron, il est très décoratif !

– Décoratif, je le veux bien ! Vous avouerez aussi qu’il est assommant ?

– Je ne dis pas le contraire !

– Ni moâ non plous ! fit le Brésilien. Lé Tou lipier ennouyeux, fortémentt !

– Pas dangereux, baron, pas dangereux pour un sou ! conclut Vardo.

Régina offrait des tasses et des sandwiches, et les demoiselles Lousquin, Éléonore et Nathalie, des brunettes au visage frais et aux yeux noirs très profonds, aidaient madame à faire les honneurs ; Paul Raffün, secrétaire de la rédaction de *l’Éclair*, ne perdait pas de vue Éléonore, et un jeune homme blond à monocle qui venait d’entrer, Me Maurice Heurteaux, avocat à la cour d’appel, souriait à Nathalie.

– Double mariage en perspective ! souffla M. Angélus à sa femme, en passant rapidement. La maîtresse de maison allait et venait, attentive aux présentations de son mari, ayant une parole courtoise pour les étrangers, mettant tout de suite à leur aise les nouveaux venus, se querellant d’une manière gentille avec les sénateurs, les députés et les journalistes, ornant la politique et la littérature de phrases mondaines ; elle vantait au Brésilien l’esprit, la tenue et les bijoux de l’ex-danseuse, elle s’intéressait au costume et la fillette de M^{me} Chanpeaux, ainsi qu’au répertoire glorieux et aux deux garçons d’Olympia, es amis de son fils ; elle se lançait dans un grand éloge des demoiselles Lousquin, tout près de le Heurteaux et de Raffün ; elle était là, des hommes enviée, devant son directeur :

– Croyez-vous que je devienne une force ?

– J’en suis sûr, madame.

– Alors, mon cher monsieur Lousquin, vous le regrettez pas d’avoir accepté ma collaboration politique ?

– Très heureux !

– Vrai ?

- Parole d’honneur !
 - Je vous enverrai un nouvel article ; pas un mot à mon mari !
 - Pourquoi ?
 - M. Angelus m’ordonne le repos.
 - Momentanément ?
 - Je l’ignore ; je ne comprends plus M. Vardoz ; j’aurais tant de plaisir à vider tous ces gens-là, vos collègues et les autres.
 - Et moi ?
 - Vous aussi ! Combien a donné le baron pour la fondation du *Petit Éclair* ?
 - Cent mille francs ; mais j’ai demandé un nouvel apport à Keulsbergh.
 - Il a refusé ?
 - Oui.
 - Que voulez-vous que j’y fasse ?
- Puis c’était le tour de M^{me} Lousquin, une brune à la gorge abondante, chamarrée d’un riche costume en faille vert d’eau :
- Vous ne serez pas jalouse, madame : nous causions politique, mon directeur et moi.
 - Politique amusante ! fit le directeur.
 - Amusante ? Les beaux farceurs ! murmura Boucailles.
- M^{me} Lousquin allongea le cou, étala ses grâces et d’un ton pénétré :
- Madame Régina, vous êtes une délicieuse femme !
 - Ne le criez pas si haut, madame Adélaïde ; e suis la collaboratrice littéraire, oh ! seulement littéraire, de votre journal, et l’on croirait que nous nous entendons.
- ï – Pour nous « raser » quelquefois, ça c’est vrai ! soupira encore le grand Bouc.
- Le directeur de *l’Éclair* et M. Angelus se promenaient bras dessus bras dessous :
- Si le baron arrose *le Petit Éclair* de cent mille, c’est toujours vingt mille pour toi.
 - En actions, comme au premier versement d’août ? Je n’y tiens pas !
 - On s’arrangerait.
 - Nous verrons cela.

- Et Champeaux ? Et le Brésilien ? Et Boucailles ?
- Nous verrons !
- Il faudrait fonder une nouvelle société en commandite.
- Tout est dévoré ?
- A peu près !
- En quatre mois ! Tu roules bien, Hippolyte !
- Nous nommerions Keulsbergh président du conseil d'administration ; je resterais directeur bien entendu ; quant à toi, je te ferais admettre comme administrateur.
- J'aimerais mieux de l'argent ferme ; j'aimerais mieux te voir ministre.
- De l'intérieur ?
- Des finances ! Avec le gâchis, c'est une fortune !
- Angélus ? cher Angélus ?
- Je te connais, va !
- Arrosons le journal d'abord...

M. Le Tulipier était assis auprès de M^{me} Vardoz il rapprochait son fauteuil de celui de la dam frôlait ses jambes contre la robe, cherchant les cuisses ; la chaleur de Régina lui paraissait très douce, elle entraînait en lui ; son regard clignotait de ravissement et ses doigts battaient les touffes grisâtres de ses joues, lorsque la main du baron Keulsbergh se posa sur son épaule, et si brusquement qu'il tressaillit.

- Bonsoir Le Tulipier !
 - Pardon, baron ; je ne vous avais pas aperçu. Vous allez bien ?
- Les deux hommes, qui s'étaient serré la main, se regardèrent, et une flamme de haine brilla dans leurs yeux.
- Et vous ?
 - A merveille !
 - Vous ne souffrez plus de votre tic ? Ah ! vous battez encore du tambour ?
 - Frédéric ?... intervint charitablement Olympia.
 - Le Tulipier sait bien que je m'amuse !
 - Il est des plaisanteries, monsieur...
- En présence de l'attitude bienveillante des dames, Le Tulipier continuait à déverser sur l'auditoire un déluge de calembredaines, il adorait les

calembours, citait les nouvelles à la main les journaux, des farces d'ateliers, d'almanachs et le cirques, des réponses grotesques de prévenus à la Correctionnelle, et parfois la phrase s'arrêtait net, au milieu de la période, la mâchoire restait entr'ouverte, la lèvre inférieure détendue, mais un effort des poumons, un jeu de la langue arc boutée et un coup du menton en galoche rétablissaient le mouvement, huilait un peu le ressort, et la source coulait de plus belle : c'était là le bon homme que M. Vardoz, ami d'une douce gaieté jugeait insignifiant pour sa femme et très décoratif au five o'clock.

Le baron se retira furieux, et l'ancien magis trat, déjà familier de la maison, accepta l'invitation à dîner de M^{me} Vardoz, à la grande colère de M. Angelus.

– Il n'y a pas de ma faute, disait la dame son mari ; je l'ai invité : il a répondu oui, tous de suite ; nous ne pouvons pas le renvoyer !

Le lendemain, à trois heures, le baron Frédéric Keulsbergh ordonna au valet de chambre de l'annoncer à M^{me} Vardoz, qui se trouvait seule à l'hôtel ; M. Angelus, en effet, était sorti pour affaires, et même il avait eu la précaution délite de prévenir sa femme qu'il ne rentrerait pas avant six heures.

Keulsbergh attendait auprès de la cheminée du salon, et comme la jeune femme tardait à paraître, il se mit à feuilleter des albums, des livres, es journaux, des revues ; il y avait à la fois un grand embarras et une vivante angoisse dans cette tête aux cheveux rouges ; le visage rond et glabre se crispait douloureusement, surtout aux commissures des lèvres, et les yeux, sous le cristal du lorgnon d'or, jetaient des lueurs fauves. Le banquier était entré là, sans prendre le temps 'enlever sa pelisse ; il refermait les albums, s'éloignait du foyer, lorsque M^{me} Eulalie ouvrit une porte communiquant aux appartements de sa maîtresse :

– Madame prie monsieur le baron de ne pas s'impatienter, elle va venir ; monsieur doit avoir bien chaud ; veut-il me permettre de le débarrasser de sa fourrure ?

– Volontiers !

La gouvernante s'empressait : Keulsbergh lui lissa entre les mains une poignée de louis :

– Vos petites étrennes, Eulalie, et bientôt le grandes !

– Monsieur le baron est mille fois trop aimable.

M^{me} Vardoz donna un shake-hands au ma d'Olympia et ils prirent place, en face l'un de l'autre, le vieillard en pleine clarté et la jeune femme tournée contre la lumière, telle qu'un médecin à sa consultation. Un écran de plumes colibris à l'a main, Régina s'éventait, gracieuse fière en son péplum couleur d'un beau ciel.

– Madame, dit le baron, je vous remercie d'abord de me faire l'honneur de me recevoir bien que ce ne soit pas votre jour ; vous doutez vous de l'objet de ma visite ?

– Ma foi, non !

– Soyez franche. Vous devinez ?

– Non !

– Vous m'auriez épargné, madame, les préliminaires terribles où tous les hommes pataugent

– N'êtes-vous pas toujours le bienvenu, mo cher baron ?

– Alors, une question indiscrete, voulez-vous ?

– Si je puis la satisfaire, je ne demande pas mieux !

– Comment une femme de votre beauté et de votre esprit peut-elle se laisser courtoiser par ce cuistre de Le Tulipier ?

– M. Oscar Le Tulipier ? Moi ? Oh ! baron ! fit-elle en haussant les épaules.

– Vous me rassurez.

– J'en suis fort aise, monsieur !

– Ne vous moquez pas, madame.

– M. Le Tulipier ? Pourquoi celui-ci et pas les autres ? Pourquoi pas M. Boucailles, ou M. Lousquin, ou le général da Queiroz ?

– Lousquin est tout à la politique et à son journal ; Boucailles, à ses tableaux et à ses danseuses ; le brésilien adore sa femme.

– Vous aimez la vôtre, baron ?

? – Je l'ai aimée beaucoup, madame, et depuis.

– Tant pis ! car Olympia est digne de votre amour !

– Laissons, je vous en prie, ma femme de côté.

– Et M. Le Tulipier ; si nous revenions à M. Le Tulipier ?

– Madame Le Tulipier est vieille ; Oscar cherche, et à tort, j’imaginais.

– C’est-à-dire qu’un galant homme outrageait une honnête femme d’un vilain soupçon ?

– Je ne recommencerai plus, et si vous le voulez bien, nous oublierons les absents, pour ne parler que de nous : de vous qui êtes belle, et de moi qui vous aime. Vous m’écoutez ?

– Oui.

– Vous êtes distraite ?

– Votre langage est extraordinaire, mon sieur !

– Il faut donc que je brûle mes vaisseaux ?

– Si telle est votre fantaisie...

– Madame, ce n’est pas aujourd’hui que je commence ma campagne amoureuse ; au moment de votre mariage, un désir m’entraînait vers vous ; j’ai lutté ; votre mari.

– Il a été décidé, monsieur, et par vous-même, que les absents ne reviendraient pas de quelques minutes.

– Je ne voulais point médire de Vardoz ; attaquer un mari en courtisant sa femme est un rôle indigne ; je désirais seulement. Allons, il est préférable que je me taise à l’endroit d’Angelus, n’est-ce pas ?

– Certainement !

– Avant de vous connaître, madame, j’étais heureux avec ma femme et mes enfants ; et jamais, entendez-moi bien, jamais, je n’ai trompé Olympia.

– Elle ne vous a pas trompé non plus, j’en jurerais !

– Moi aussi ! Pendant votre voyage de noces, je sentis revivre la flamme que vous avez allumée ; vous étiez en Angleterre ; Olympia et moi avions projeté une excursion sur les bords du Danube, et je changeais l’itinéraire pour vous rejoindre et vous suivre partout, sans oser avouer mon amour ; il est vrai que ma femme nous gênait considérablement.

– Baron, vous remercirez Olympia de ma part.

– Ne raillez pas, madame ! Si vous aviez devant vous un libertin, au lieu d’un homme empoigné pour la seconde fois, et plus violemment que la première, par une passion irrésistible, ce libertin aurait trouvé l’occasion de parler ; j’ai essayé de me vaincre, j’ai souffert, j’ai pleuré ; il y a huit mois que je souffre et que je pleure ; je ne sais, plus me mettre à genoux et je

pense que les vieillards sont ridicules quand ils singent les jeunes amoureux. Madame, c'est l'hiver qui salue et implore le printemps : il vous demande l'aumône d'un sourire ?... Vous me rendrez au moins cette justice que, sous les dehors d'une brutalité où vous devez seulement voir l'explosion d'une grande douleur, je délaisse les misérables moyens ; 4 vous reconnaîtrez que, tout le premier, je me suis interdit la moindre allusion à celui dont vous portez le nom. Dois-je espérer ?

– Monsieur, Olympia est mon amie, vos enfants sont les amis de mon fils, et cette double raison suffirait à me mettre à l'abri de votre amour, si je n'entendais rester contre tous une honnête femme. Mais, baron, je vous garde une reconnaissance infinie de ne pas m'avoir terrorisée avec les révélations inutiles sur le compte de M. Vardoze ; je vous remercie encore d'avoir eu la délicatesse d'essayer de m'obtenir, sans m'écraser d'un sermon de boutiquier retraits et millionnaire. Eh bien, vous m'oublierez ; nous rendrons, l'un et l'autre, nos visites plus rares, et un jour nous nous retrouverons, comme par le passé, bons camarades ; voyons, cela ne vaut-il pas mieux ?

– Tout me charme en vous et je vous aime, Régina !

– Baron, vous me blessez en insistant ; vous me blessez plus que vous ne sauriez le croire.

– Vous me haïssez donc bien, madame ?

– Ah ! que les hommes sont bien tous les mêmes ! Dès qu'une femme refuse de se déshonorer en répondant à leurs vœux, ils ne voient plus rien chez cette femme, ni amitié, ni estime : tout est mort !

– Vous réfléchirez, madame.

– A quoi ?

– A ceci : madame Vardoze deviendra bientôt la maîtresse aimée et respectée du baron Keulsbergh.

– Quelle présomption, mon cher monsieur ! Et combien la première attitude du bon Alsacien m'inspirait plus de sympathie ! Achetez-moi ; offrez la somme, tant que vous y êtes ; vite, baron, la cote en Bourse de M^{me} Régina Vardoze ?

– Madame Vardoze réfléchira ! Je me retire ; au revoir, madame. 1

– Adieu, monsieur.

– Non, au revoir !

– Non, adieu !

La déclaration du baron Keulsbergh tombait l'autant plus mal à propos que M^{me} Vardoze avait, depuis quelques jours, un amant qu'elle adorait ; ce même soir, elle écrivit :

Personnelle.

A MONSIEUR FLORENTIN GALTIER,
rédacteur à la *Revue des Lettres françaises*,
rue de Naples.

Demain, trois heures, chez toi. Il me tarde !...

*Mille petits becs de ta R***.*

VIII

Après avoir rendu les derniers devoirs à Jules Fabrèban et obligé la malheureuse veuve à accepter quelques secours, Florentin Galtier voulut aussitôt chercher querelle à M. Lousquin et à M. Vardoz ; mais des camarades auxquels il conta l'aventure, le mensonge du directeur de *l'Éclair* et l'intervention déshonnête de M. Angelus, l'empêchèrent de donner suite à son projet ; on lui démontra les inconvénients qui résulteraient de l'offense d'un jeune à des vieux ; on lui fit surtout entendre qu'il serait maladroit et très en dehors des habitudes parisiennes de se poser en matamore avec un prétexte dont la raison évidente ne tarderait pas à éclater. Florentin partit pour l'Allemagne, et à son retour à Paris, à l'heure même où M. Vardoz lançait le livre de sa femme, il écrivit dans la *Revue des Lettres françaises* un article qui souffleta le cornac et son client ; il comptait sur un duel, et il pria même deux amis de se tenir à sa disposition ; M. Angélus et M. Lousquin ne se battaient jamais.

Florentin Galtier était entré à l'École normale, simplement pour s'instruire. A la mort de son père, le jeune homme, riche de cinquante mille livres de rentes, possesseur d'actions de la *Revue des Lettres françaises*, obtint en ce journal une situation que son talent imposait ; sa mère et sa sœur habitaient un grand appartement, place de la Madeleine ; il vivait auprès d'elles, et pas aussi fréquemment que les dames l'eussent désiré, car, peu tourné vers le mariage, et respectueux du logis, il possédait une ravissant garçonnière dans la rue de Naples. Ce Florentin à la chevelure noire crêpue, ce méridional parisianisé, un peu froid à l'abord, avec un soupçon du « Kant » anglais, souvenir lointain d'une a cêtre femme qui fut Anglaise, – Florentin, ce beau mâle au torse d'athlète, aux moustaches

brunes et cavalières, au regard tour à tour énergique et luisant à faire trembler les hommes, amoureux et doux à ravir les femmes, ce millionnaire savant comme un bénédictin, plus galant qu'un mignon, pétillant et mousseux comme un Rivarol et un Chamfort, cet heureux de la vie que se disputait le dessus du panier de tous les mondes, gardait le souvenir des compagnons d'études : les maîtres dispersés aux quatre coins du pays s'en allaient pétrir les cerveaux des générations futures, semer la lumière, et au prix de quels efforts et parfois de quelles ingratitudes ! Le littérateur à la verve gauloise filtrée au tamis parisien savait ces choses, et pour les professeurs obscurs des lycées et des collèges, son amitié, grandie par le respect, devenait presque une religion ; des colères le soulevaient contre les injustices ; il avait défendu Fabrèban révoqué ; il secourait les confrères misérables ; il était très fort à l'épée et au pistolet, de taille à assommer un malotru d'un coup de poing ; nullement querelleur, nullement envieux, il n'abusait pas de ses biceps, et il les utilisait quelquefois pour rétablir le droit des faibles ; il assistait en duel ses anciens camarades, des journalistes, sans le moindre souci des opinions politiques ; un tel avait passé par l'École, et cela lui suffisait, et il accourait plein d'un orgueil et d'un besoin de solidarité fraternelle. Les procès des journaux et des livres l'indignaient, la condamnation d'un lettré le frappait dans sa personne : il s'étonnait qu'on en fut encore là, sous la troisième République ; il n'établissait pas de distinction entre les Jésus d'aujourd'hui et les Barrabas, Jésus de demain, entre les vieux auteurs et les jeunes littérateurs ; il n'abandonnait aucune victime à Pilate ; même à l'égard des écrivains dont les théories lui semblaient hasardeuses, il estimait que le public demeure le souverain juge, il invitait les magistrats à se tenir en dehors des agitations littéraires, et ayant émis son opinion désintéressée et hautaine, il restait comme cette bonne femme qui apportait de l'eau pour éteindre l'enfer, afin, disait-elle, qu'on aimât Dieu pour lui seul.

La presse parisienne valait mieux que sa renommée : on y rencontrait beaucoup de gens d'esprit ou de bon sens, de travail et de probité, mais il n'y avait pas deux journalistes de la trempe de Florentin Galtier, de son équilibre et de sa verdeur, il n'y en avait pas deux, en même temps, à la vieille Revue, ni dans les autres journaux ; il consolait Paris et les lettres des

Angelus et des Lousquin. Au souffle de la vie parisienne tourbillonnante, avec les variétés que toutes les heures engendrent autour de nous, les rancunes de Florentin s'étaient apaisées, puis endormies ; et – chose étrange – l'ami du suicidé Fabrèban venait de renvoyer une maîtresse gentille, en l'honneur de la meurtrière de son camarade, M^{me} Régina Vardo.

Galtier fumait des cigarettes dans le boudoir qu'il avait fait meubler à l'entresol d'une maison de la rue de Naples ; le boudoir au canapé vaste et solide était tendu de draperies bleues parsemées de marguerites et de liserons d'or, les couleurs de la dame qui entra.

– Bonjour, Florentin !... O mon Floflo !...

Régina lui donna un grand baiser sur la bouche, et tout en se débarrassant à la hâte de son manteau et de son chapeau, elle prit une cigarette dans un drageoir de Saxe :

– Du tabac turc ! Bébé, tu es gentil d'avoir pensé à moi !

Il présentait une bougie allumée.

– Non ! non !... Laisse-moi allumer à ta cigarette, à ton feu ?... C'est meilleur !

Elle s'était assise sur les genoux du jeune homme, et bientôt, dans un coup de désir, elle jeta la cigarette pour mordre à pleine bouche les lèvres aimées ; Florentin la repoussa :

– Je ne puis pas ! Je ne veux plus !

– Florentin ?

– Non !

– Floflo ?...

Il s'était éloigné à grands pas, il revint à elle :

– Il vaut mieux que je vous dise tout et que nous brisions là !

– Parlez !...

– Madame, celui qui m'eût annoncé, il y a quinze jours, que je deviendrais votre amant, cet homme-là, je l'aurais étranglé ; je venais d'écrire contre vous le plus fielleux de mes articles, et je m'étais torturé pour inventer un fiel qui n'est pas en moi.

– Je sais ; vous n'êtes point méchant.

– Écoutez donc !... Un de mes anciens camarades avait eu, avant vous, son feuilleton reçu à *l'Éclair* ; votre mari, qui n'était alors que votre amant, s'est présenté au journal, et M. Angelus a fait ceci, qu'un ouvrage de femme a primé l'œuvre d'un homme.

– Vous êtes dur !

– Pas assez, madame, car vous êtes la cause que cet homme s'est suicidé !

– Moi ?

– Vous !

– Je ne comprends pas, monsieur !

– Vous allez comprendre : ce n'était pas sans motif grave, ni pour le seul plaisir d'égayer là galerie, que j'ai publié mon article ; il m'a fallu ; insister à la Revue, où ce ton violent ne plaît guère, et le directeur a dû choisir entre ma démission immédiate et l'insertion complète de la chronique ; je voulais me battre, mais M. Vardoz ne se bat pas !...

– Vous n'aviez pas grand mérite, mon cher ; M. Vardoz est un vieillard !

– Il y a le pistolet, madame, et toutes les mains peuvent s'en servir ; si l'on a affaire à un mauvais tireur, on rapproche les distances, et la partie devient égale, voilà tout !

– Ou bien, on ne charge qu'une arme et l'on tire au sort ?

– En présence de l'insensibilité de M. Vardoz, j'oubliais ma haine, je la couvrais d'un mépris, quand, l'autre soir, au bal de l'Ambassade russe, j'aperçois le vieillard sinistre, je marche contre lui, et, tout d'un coup, au moment où j'allais le heurter, une femme se dresse entre nous, l'éventail à la main, et soupire, câline et ensorceleuse : « Offrez-moi donc le bras, monsieur ?... J'ai peur !... »

– La baronne Keulsbergh et M^{me} Champeaux venaient de vous désigner à moi : M. Florentin Galtier, de la *Revue des Lettres françaises*, mon ennemi, le seul ; je vous regardais et je devinais votre intention ; vous me faisiez peur. mais tu étais si beau !

– Votre mari s'esquive sans nous voir, et nous nous perdons au milieu de la foule ; pour M. Vardoz, vous êtes censée à la même place.

– Et mes amies me croient avec M. Vardoz ; au retour, j'ai expliqué tout cela !

– Vous êtes jolie, et à la chaleur de votre caresse j’oublie encore ma vengeance et je vous demande un rendez-vous

– Que j’accepte ! Je l’aurais imploré la première, car des frissons couraient sur ma peau et je jouissais d’espérance, mon Florentin.

– Pendant quinze jours, nous nous aimons ; cela me faisait plaisir de tromper ton mari.

– Et à moi aussi, va !

– Hier, toute ma haine s’est réveillée : je me trouvais au banquet annuel des anciens élèves de l’École normale ; notre président s’est levé, et il a porté le salut d’un mort, de l’homme que vous avez tué, votre mari et vous ; il a dit : « Fabrèban ! » et plusieurs camarades ont nommé : « Régina ! »

– Des confrères jaloux !

– Non, madame, non ! Des professeurs, des écrivains distingués ; alors devant tout ce monde debout et grave, saluant la mémoire d’un suicidé du travail, j’ai revu la scène de la chambre de la rue Lepic, Fabrèban couché sur le parquet, la tête sanglante et baignée d’un rayon de soleil moqueur, la bouche tordue dans un blasphème ; j’ai revu la mère et les fillettes en larmes, des ouvriers menaçants, montés là, en blouse, en bourgeron, demandant le pourquoi, et personne n’osant rien dire ; j’ai revu ce deuil, j’ai revu cette famille qui, la veille, rayonnait d’espoir ; j’ai revu ce travailleur que vous avez couché par terre d’un froufrou de jupe ; j’avais honte de vous et j’ai quitté la salle.

– Mais où est-elle donc la femme de votre malheureux ami ? Je lui enverrai des secours !... Où est-elle ?...

– Elle est partie, elle s’en est allée au loin, emmenant ses enfants, telle qu’une bête blessée qui fuit l’endroit où l’on fait du mal ! J’ai eu beau chercher, écrire.

– Je vois, je devine, je saisis ; vous l’aimiez, cette Fabrèban : elle était votre maîtresse !

Florentin, si réservé d’ordinaire, si respectueux des femmes, éclata, souffleté par l’injure :

– Non, cochonne, non, salope, elle n’a jamais été ma maîtresse, et je n’abusais pas de son malheur ! C’est une sainte, M^{me} Fabrèban, et je la

respecte autant que ma mère ! Vous mériteriez d'être fouettée sur la place publique !

– Tu me traites bien ! Ah ! mon Florentin, voilà que tu pleures !

Il éclata en sanglots :

– Va-t-en !

– Non.

– Va-t'en !

– Non !... Non !... Est-ce que je savais, moi ? Est-ce que je suis autre chose, dans cet affreux malheur, qu'une cause inconsciente ? Je ne songeais pas du tout à publier en feuilleton *la Révoltée* ; M. Angelus vint me dire : je puis imposer votre roman à *l'Éclair*, et j'acceptai. Est-ce que, moi, fille d'un universitaire, j'aurais consenti à voler la place et la vie d'un ancien professeur, le pain de deux enfants et d'une femme ? Elle se pressait contre le jeune homme et lui faisait un collier à la Dona Sol, un collier vivant, le plus doux et le plus beau collier, celui que Don Carlos envoyait à Hernani, – les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime ; – elle mêlait ses larmes aux larmes de Florentin, et sa tête se penchait, toute d'amour et de douleur :

– Un baiser ?

– Laissez-moi, je vous en supplie !

– Un baiser, par pitié ?

– Je suis faible et lâche, comme tous les hommes !

– Tu es grand, et à ton souffle je me sens grandir ; tu me diras le cimetière où repose Fabrèban ; j'irai demander pardon au mort, j'emmènerai mon fils, et tous deux nous couvrirons de fleurs le tombeau !

M^{me} Vardoz était sincère et touchante, et Florentin le comprit :

– Ah ! cria-t-il, viens, ma Régina, et faisons-le bien cocu, ton brigand de mari !

– Oh ! oui, répondit-elle, en essuyant ses pleurs, faisons-le bien cocu !

Ils se sourirent et répétèrent ensemble :

– Bien cocu, Angelus !

Et il l'emporta sur le canapé.

Le soir, à table, dès que le petit Émile, qui s'endormait, eut été confié aux soins de la gouvernante et de Fanchette, M. Angelus versa un troisième petit verre de sherry-brandy à sa femme ; puis, de sa voix perfide et douceuse de Méphistophélès, où, comme dans la parole de l'illustre Gaudissart, se rencontraient à la fois du vitriol et de la glu – de la glu, pour appréhender, entortiller sa victime et se la rendre adhérente ; du vitriol pour en dissoudre les calculs les plus durs :

– Buvez, ma chère, buvez ! Cette liqueur vous remettra. Sapristi !... vous avez les yeux joliment cernés ?

– Un peu de migraine...

– La migraine ? Parfaitement !

– Monsieur !

– Oui ! oui ! la migraine ! C'est la migraine qui vous empêche d'être non seulement aimable, mais même polie avec le baron, c'est la migraine, n'est-ce pas ?

– M. Keulsbergh a eu l'audace...

– Le baron est incapable de se plaindre d'une triste réception chez des amis, et pourtant, il m'a paru vexé, très froid.

– Qu'est-ce que cela peut me faire ?

– Nous ne raisonnons pas de la même manière, et je verrais d'un mauvais œil une rupture dont vous ne soupçonnez pas les conséquences.

– Monsieur, je ne suis pas une Marneffe ! s'écria-t-elle, en jetant sa serviette, et si violemment que la chienne, La Javotte, couchée aux pieds de la dame, se mit à japper.

Régina se levait de table ; M. Angélus lui saisit la main et força la dame à se rasseoir :

– Vous n'êtes pas, dites-vous, madame, une Marneffe ? Mais la femme qui se console d'un mari âgé avec un jeune homme, cette femme-là ne ressemble guère non plus à M^{me} Hulot ?

– Que voulez-vous insinuer ?

– Beau masque, vous sortez des bras de votre amant !

– C'est faux !

– Votre amant.

– Vous mentez, monsieur !

– Ne commettons pas d’erreur sur la personne : M^{me} Régina Vardoze, veuve Mirzal, née Lavaud, c’est vous tout cela ? Eh bien, la susnommée possède un amant ; le chéri s’appelle Florentin Galtier, il est rédacteur de la *Revue des Lettres françaises*, et il a loué et meublé un entresol, rue de Naples, où il reçoit, depuis quinze jours, M^{me} Vardoze ; n’oublions pas que ce Florentin a insulté, dans un article absurde, le mari de M^{me} Vardoze et M^{me} Vardoze elle-même ! Si vous voulez, madame, des documents pour une intrigue prochaine, en voici, en voilà !

Le visage empourpré, M^{me} Vardoze essayait encore de fuir :

– Lâchez-moi, vous me faites mal ! Lâchez-moi !

– A une condition : vous m’écoutez ?

– Oui !

– Régina, vous m’avez trompé, et j’ai toutes les preuves de vos adultères ; une agence vous surveillait, une agence qui me fournira des témoins ; je vous enverrai en police correctionnelle, vous serez condamnée à la prison, et sur la paille humide vous aurez des loisirs pour écrire la suite de *la Révoltée*.

– Oh ! vous êtes complet, monsieur Angelus ! A merveille ! J’irai en prison, et après ??

– Après, vous roulerez comme un tonton dans la tourbe des déclassées, des filles ; vous ferez connaissance avec le panier de Saint-Lazare, et votre enfant, devenu homme, gifflera, s’il a du cœur, tous ceux qui lui diront que Régina Mirzal est sa mère.

– Quoi qu’il advienne, misérable, mon fils ne mourra pas de faim, car je vous ai empêché de dévorer sa fortune !

– Vous êtes stupide, Régina ! Est-ce que vous vous imaginez par hasard qu’une bagatelle de quatre cent mille francs m’eût sauvé ? Mes dettes, madame, sont celles d’un grand seigneur et non pas d’un flibustier de pacotille ; je dois plus de deux millions, et je m’en vante ! Je pouvais agir comme tant d’autres, demander la séparation de biens, m’entendre avec vous, établir quelques épaves à votre profit, voler mes créanciers, et, selon l’expression usuelle, renifler sous les jupes de ma femme. Cette façon de tripoteur vulgaire ne convient pas à mon tempérament, et j’ai songé à notre ami le baron.

– Quel cynisme !

– Mon Dieu, madame, je suis, en effet, cynique et brutal ; vous reconnaîtrez cependant que depuis notre retour j’ai essayé de vous faire comprendre ce que vous m’obligez maladroitement à vous imposer.

– Mais, c’est à cause de cela, du dégoût et de l’horreur que vous m’inspirez, que j’ai cherché un amant !

– Et vous m’avez armé, madame !

– Pas encore !

– Si ! vous êtes jolie, intelligente et ambitieuse, il vous souvient que je rêvais d’une telle femme ?

– Pour la vendre ?

– Laissons les gros mots : l’orage est passé ! Régina, le baron est un vieillard, il ne se montrera pas plus exigeant et peut-être moins que je ne le fus moi-même ; si vous devenez la maîtresse de Keulsbergh, vous trouverez en votre mari un serviteur ; je fermerai les yeux sur Florentin.

– C’est une affaire, alors ?

– Vous commencez à vous en apercevoir, madame ?

– Et dire que vous avez soixante et un ans, la barbe teinte, et que pas une de vos victimes ne vous a brisé le crâne ! Ah ! que j’ai été sotte, le soir du bal de l’Ambassade russe ! Florentin vous nait !...

– Un document nouveau. C’est au bal de l’ambassade que vous avez rencontré Florentin ?

– Tant pis ! je l’ai dit ! C’est vrai ! Florentin vous cherchait, et sans moi.

– Merci, chère protectrice, merci. Vous l’aimez donc, ce Florentin ?

– Beaucoup !

– Je le connais, il est gentil garçon et amoureux en diable ; voyons, Régina, avec le jeune amant, vous oublierez le vieux. Régina, j’aurais pu vous faire pincer aujourd’hui par le commissaire de police ; j’ai évité un scandale, mais je puis vous perdre tout de même ; Régina, bientôt vous renverrez le baron, je vous en débarrasserai, moi ! Et je vous laisserai toujours Florentin ; Régina, vous serez la première de Paris !... Madame, c’est le déshonneur ou la gloire !

– Je ne puis plus vous entendre !

– Allez vous reposer, ma chérie, et rêvez en paix de Florentin !

M^{me} Vardoz chancelait ; elle monta péniblement le grand escalier de marbre et donna aussitôt à Fanchette l'ordre de faire les malles ; puis, elle passa toute sa nuit à pleurer, à se lamenter, à prier, elle qui ne priait jamais ; elle voulut s'empoisonner, se poignarder, se jeter par la fenêtre, – mais déjà, au matin, elle semblait un peu moins exaltée.

IX

Jamais homme ne se montra plus aimable que M. Vardoz, le jour où sa femme, domptée par la crainte d'un procès scandaleux et aussi par les ambitions qui germaient en elle, devint la maîtresse du baron Keulsbergh. L'aventure s'était passée gentiment. Pour faciliter la cérémonie galante, M. Angelus accomplit un véritable chef-d'œuvre de délicatesse conjugale : il s'éloigna de aris pendant quarante-huit heures, sous le prétexte d'une chasse à Fontainebleau, et lorsqu'il reparut, vivifié et sacré au grand air des bois, il se réjouit de la consommation du sacrifice ; mais il se garda bien d'imiter les allures d'un marlou e barrières qui ramène ses accroche-cœurs et tire la langue aux recettes à venir de sa belle clouée au poteau ; il triomphait discrètement, il n'écrasait pas la soumise d'un interrogatoire inutile et maladroit, il ne la souffletait pas d'un bravo et d'un encouragement injurieux ; il savait tout il avait tout deviné, ayant tout préparé ; il ne questionna la dame ni de la voix, ni même de l'œil, – et tous deux, ils prirent l'attitude correcte de l'un de ces ménages mondains sur lesquels la foudre est tombée, sans tuer autre chose que l'honneur.

Entre M. et M^{me} Vardoz, il demeurait entend que la porte de communication de leurs appartements serait toujours fermée, et que monsieur se dispenserait à l'avenir de saluer madame, au petit coucher et au petit lever ; ils ne s'adressaient plus la parole, en dehors des repas ; là, seulement, à cause du petit Émile et des serviteurs, ils échangeaient quelques mots de politesse banale, et cette situation leur eût semblé très dure, étant l'un et l'autre expansifs et bavards, s'ils ne se fussent rattrapés avec les étrangers. Ils donnaient à dîner aux intimes, le mardi ; ils dînaient n ville quatre fois la semaine, le lundi, le mercredi, chez la baronne Keulsbergh et

M^{me} Lousquin ; de vendredi, le samedi, chez les da Queiroz-Leão et des Champeaux ; restaient les repas du dimanche et du jeudi ; mais ces journées, Émile les passait auprès d'eux, et M. Angélus était si bon pour enfant, que la mère n'osait pas priver le vieillard des caresses de son beau-fils ; en somme, le ménage se méprisait et se supportait au milieu des tentatives de réconciliation et des amabilités du cornac victorieux.

A l'aurore des conventions matrimoniales, M^{me} Vardoz se sentit mal à l'aise devant la domesticité ; bientôt, elle s'arma de courage ; M^{me} Eulalie, Fanchette, Anatole et Jozim feignaient de tout ignorer ; naturellement, elle comprit que le baron payait les serviteurs, au moins la gouvernante et le valet de chambre ; et comme les rendez-vous du banquier l'ennuyaient, qu'elle était basse des histoires de voitures aux stores baissés, des promenades lointaines et des cabinets galants, que, de son côté, M. Angélus s'enfermait ou s'absentait volontiers, elle commença à recevoir le vieux monsieur à la maison. Elle avait redouté en Keulsbergh un personnage inventif, original et difficile, et elle rencontrait dans l'homme à tête rouge une belle brute qui s'en venait vers – femme, tel qu'un taureau à moitié vidé, ignorant des moindres friandises de la luxure ; il demandait simplement l'acte bestial qu'elle lui accordait sans lui rendre raison, se gardant toute pour son bien-aimé.

Fidèle observateur du contrat synallagmatique M. Angélus laissait à sa femme une liberté absolue, et bien que le baron se fût contenté, depuis trois semaines que durait ce manège, d'offrir de fleurs et des bijoux, il ne semblait pas trop pressé ; Keulsbergh était un honnête homme.

– Régina, dit un jour le baron, en essuyant les verres de son binocle, je songe à l'homme que nous avons trompé et que nous tromperons longtemps encore, si vous me faites cette grâce. situation d'Angelus est fort embarrassée, le savez vous ?

– Baron, ne parlons pas affaires, je vous en rie.

– Permettez-moi de vous en parler, pour n'y plus revenir ; ce n'est pas à M. Vardoz que je m'intéresse, mais à vous, chère belle.

– Je possède vingt mille livres de rentes...

– Une misère ! S'il survenait un cataclysme dans votre ménage, vous seriez obligée de vous réduire, et j'entends, moi, que vous gardiez votre

luxé.

– Si M. Vardoze accepte vos secours, je divorcerai !

– Régina ?

– Frédéric, savez-vous pourquoi je me suis donnée à vous, après réflexion et en dehors de ma sympathie naturelle à l'égard d'un homme bien élevé et très intelligent ? Eh bien, c'est par vengeance ! Votre femme a été la maîtresse de mon mari, et j'aime la loi du talion, moi !

Ce mensonge lui brûlait la gorge, et elle était ravie de le placer enfin, car il la relevait à ses yeux de vendue.

Le baron eut une grimace et rougit :

– Avant notre mariage, peut-être bien ; après non !

– Il ne s'agit pas de la baronne Keulsbergh mais de la comédienne Olympia.

– A quoi bon réveiller ces souvenirs pénibles Vous n'avez pas besoin d'excuse, madame.

– Oh ! ce que j'en disais !

– Je cherche donc le moyen de tirer votre mari d'embarras, sans l'outrager.

– En effet, si M. Vardoze supposait.

Cette fois, tous deux mentaient ; ils savaient les impatiences cachées de l'entremetteur ; la perfidie leur donnait du ton.

Keulsbergh exposa son plan. Malgré sa grosse fortune, il ne pouvait d'un coup satisfaire les lourdes échéances de M. Vardoze ; il s'était arrangé pour établir un crédit, sous un prête-nom, à ce cher Angelus ; il l'intéressait, en outre, à de entreprises, à des opérations de Bourse, et tout cela permettrait à Vardoze de nettoyer rapidement le passif ; la maîtresse n'entendit pas d'abord que l'amant la sauvait elle-même, en la mettant à l'abri d'un soupçon.

– Vous avez peur de votre femme ?

– Olympia ne fourre jamais le nez dans les livres.

– Et qui se chargera d'informer M. Angélus Be vos excellentes intentions ?

– Moi !

– C'est très crâne !

– Autre chose, Régina.

1 – De l'argent encore, monsieur ?

– De l'amitié, madame, de l'admiration ! Je tiens à vous dire que nul plus que votre serviteur n'est heureux de vos succès littéraires.

– Et de mes succès de femme ? Et votre rival, monsieur Le Tulipier ?

– Je sais à quoi m'en tenir.

– A la bonne heure !

– Ne faut-il pas, du reste, que nos amis et qu'Olympia surtout se figurent que Le Tulipier est seul à vous courtiser ? Le Tulipier ? Un chaperon !

– Soyez indulgent pour ce vieillard.

– Mais je ne lui en veux plus ! Quand il pleure niche et qu'il bat du tambour avec ses pattes, il est si drôle ! Gardez-le, tant qu'il vous amusera !.. Moi, je n'ai qu'un désir, vous savoir heureuse.

– Frédéric, vous êtes un homme charmant, < je vous respecte et je vous aime.

– Chère adorée !

– Je vous aime de m'avoir épargné des propos blessants sur le compte de mon mari, je vous aime de m'avoir obtenue sans le vain étalage de votre fortune, je vous aime à cause de votre délicatesse et de votre grandeur d'âme.

– Et moi, je t'adore !...

M. Angelus facilita singulièrement la corvée de l'amant de sa femme ; il sourit aux premières paroles de Keulsbergh :

– Angelus, vous savez que depuis longtemps je vous ai intéressé à de grosses entreprises Nous avons réussi à merveille, au-delà de nos espérances !

– Brave ami, va !

– Vous m'avez donné le bonheur avec ma femme, et ce n'est pas trop de reconnaître.

– Cœur divin !

Les deux hommes comprenaient qu'ils ne pouvaient marcher longtemps ensemble sur ce terrain, et la causerie se termina par ces mots du banquier :

– Afin de vous éviter les tracasseries des oppositions et pour vous permettre de régler selon votre fantaisie, prenez un homme de paille ; il signera, vous

toucherez !...

M^{me} Vardoz se soulageait de Keulsbergh en rendant ses visites plus fréquentes à la garçonnière de la rue de Naples ; le baron ne venait jamais à l'hôtel sans être attendu, et M. Angelus accordait à sa femme, comme à un iroupier dont on est content, la permission de minuit et quelquefois de la nuit. Florentin la menait au théâtre ; ils s'enfermaient dans une baignoire grillée, puis soupaient en cabinet particulier ; il la reconduisait au matin, et, lasse, elle montait dormir, par 'escalier de service. Elle eut la fantaisie de s'habiller en homme ; Florentin lui acheta un stick et un monocle ; il lui commanda un habit noir, un pantalon de cérémonie, un gilet de satin blanc, un pardessus de gommeux et un chapeau gibus ; le déguisement ne la favorisait pas, avec la masse ferme de ses beaux seins aux boutons de roses, son chignon d'or touffu et son gros derrière de normande, mais il l'amusait follement, et le jeune amoureux ne savait plus la contrarier ; elle trouvait le temps d'écrire des articles politiques et de travailler à son nouveau roman : *la Revanche des Femmes*. Peu à peu, devant l'insistance de M. Angelus et ses serments de respecter le pacte de famille, les rapports des époux se détendirent : M. et Mme Vardoz reprenaient leurs causeries intimes là où ils les avaient laissées, comme si rien ne se plantait entre eux ; la jeune femme avouait au mari qu'elle envoyait, à son insu, des chroniques à *l'Éclair*, elle le mettait au courant de son œuvre nouvelle, et, loin de reprocher les cachotteries M. Angelus s'offrait pour corriger les épreuves Le matin, ils galopaient au Bois de Boulogne ; après le déjeuner, et souvent en présence de Keulsbergh, le cornac donnait une leçon de billard à leur femme ; il était d'une jolie force, et la dame affirmait son goût pour la science du carambolage ; quelquefois, on jouait la poule avec le baron ; M. Angélus s'éclipsait toujours à l'heure opportune, il ne réclamait pas la clef de l'alcôve, il avait une petite maîtresse en ville, il s'éloignait à l'anglaise, sous un prétexte de bon aloi qui ne forçait personne à rougir, – et ce ménage à trois, sans compter l'autre, semblait si charmant, que le diable lui eût présenté les armes.

Olympia, cette comédienne illustre que M. Angelus avait lancée et arrêtée en plein triomphe, pour la marier au baron Keulsbergh, dont elle

était déjà la maîtresse, vivait comme la plus honnête des femmes et la plus tendre des mamans ; elle n'affectait pas les allures hypocrites des vieilles gardes qui, après avoir rôti le balai et s'être agenouillées pour des causes profanes, s'en vont prier à côté du banc-d'œuvre d'une église lointaine où elles édifient le curé et les villageoises, – tandis qu'au seuil du temple le dernier amant, un valet de pied imberbe et pâlot, attend le paroissien de Madame, de la vieille gueuse confite dans la dévotion.

Artiste, Olympia variait ses amours et piochait son art ; elle s'élevait à force de courage, de travail et d'intelligence : on ne l'oubliait point sur les scènes diverses qu'elle traversa ; les anciens des théâtres la discutaient peut-être, mais tous, même les femmes, aimaient à parler de l'absente, de son esprit, de sa belle humeur ; on la revoyait serviable, gaie, fantaisiste, la bourse ouverte aux collègues malheureux ; on l'entendait ironique, étincelante, superbe, plus hautaine qu'une princesse, avec des mots à l'emporte-pièce qui relevaient tout le cabotinage. Femme légitime, elle infligeait un démenti éclatant aux légendes un peu rebattues de la nostalgie fatale de la boue. Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas, disait Pascal, et la baronne Keulsbergh, encore jolie et enviée, consacrait une fois de plus la vérité du mot de Pascal, en respectant la vieille tête rouge d'un mari volage.

Deux hommes riches s'étaient disputé la main d'Olympia, un grand seigneur, le comte Daniel de Lyannes, et le baron Frédéric Keulsbergh, un banquier alsacien de récente noblesse ; M. Angelus tintait en faveur du banquier ; la comédienne écoutait l'Angelus qui tinta plus fort ; elle hésitait toujours, lorsque le baron vint sonner à la porte du cœur :

– Olympia, vous avez un enfant, et il n'est pas de moi ; le petit Raymond sera mon fils tout de même, car je le reconnâtrai par l'acte de mariage ; s'il en vient d'autres, ça fera d'autres Keulsbergh, voilà tout !

Oh ! alors, tressaillant d'une allégresse, elle chassa de sa mémoire le visage charmant du comte Daniel, et la tête rouge désormais sacrée s'embellit pour elle d'une beauté durable et radieuse ; l'ancienne actrice possédait trois cent mille francs qui se confondirent, sous le régime de la communauté, avec les millions du financier. Marcel naquit ; les deux frères vécurent, côte à côte, entourés d'une double et pareille tendresse. Le père de

Raymond ? Un amoureux de passage, un galant capitaine, la toquade d'un soir, un baiser marqué, puis envolé ; jamais Frédéric n'y fit la moindre allusion.

Les Keulsbergh avaient une existence heureuse en leur hôtel de la rue Halévy, immeuble princier contigu aux bureaux de la Banque, mais très indépendant du va-et-vient des affaires ; le baron trouvait naturel que sa femme témoignât quelque gratitude au marieur Angelus, et, pas plus que Boucailles, il ne savait l'Angelus tout entier ; lui, il était venu de l'Alsace à Paris, où il transporta sa banque, au moment de l'annexion ; il prospérait, grâce à une connaissance profonde du métier et aussi à des coups de Bourse ; il ne s'aventurait point, guettait les coups, les devinait souvent, marchait ferme, et la charité proverbiale et très réelle de sa maison suffisait à excuser des gains extraordinaires qui auraient pu dormir entre des mains rapaces.

M^{me} Keulshergh fut surprise et contente de voir M. Angélus épouser M^{me} Mirzal ; elle félicita le vieux monsieur de ne pas demeurer tout seul, au déclin de la vie ; un grand souffle de miséricorde l'animait, car devant l'ex-danseuse elle-même, la nouvelle comtesse brésilienne, la prostituée de la veille des noces, elle sentait son cœur s'ouvrir au pardon.

Olympia aimait son foyer, suppliait les journalistes de la laisser tranquille, et lorsqu'elle daignait débiter sur les planches une orientale de Victor Hugo et un sonnet de M. Angelus, c'était toujours pour les pauvres et le cornac. M. Vardoze et Olympia se tutoyaient, sans cause ; la familiarité cessa le jour où M^{me} Vardoze parut donner un peu d'équilibre et d'honneur à l'hôtel du boulevard Malesherbes. Comment la baronne aurait-elle soupçonné l'adultère ? Frédéric et Régina gardaient, en face du monde, une attitude réservée, presque froide ; le baron déclarait souvent que le bas-bleu l'agaçait ; de plus, la fille du professeur de grec, la veuve d'avoué, la bourgeoise lettrée en imposait à l'ex-comédienne, qui, bien que baronne et millionnaire, ne pouvait oublier sa condition initiale de fille de concierges de la rue Basse-du-Rempart, ni se défendre de ce respect étrange et naïf dont les nouvelles couches parisiennes ignorantes de la vie de province entourent parfois les provinciales.

Les fils d'Olympia étaient les camarades du jeune Mirzal au lycée Condorcet ; la baronne donnait des bals d'enfants où Raymond, Marcel, la petite Germaine Champeaux, Émile, d'autres invités du même âge, tous en costume espagnol, dansaient la pavane à l'hôtel Keulsbergh, sous la direction d'un maître à danser, parfois avec les conseils précieux de La Noretti ; le petit monde se trémoussait ; Régina et Olympia échangeaient de maternelles paroles, et cette seule communion des mères eût suffi à maintenir la baronne en dehors des craintes injurieuses. Dans le cercle volontairement restreint de ses relations, la femme du banquier estimait surtout M. Champeaux, elle souriait aux coquetteries de la belle Madame et jugeait Louise incapable de se mal conduire ; Boucailles, ce grand coureur toujours respectueux des femmes de ses amis, toujours en découverte, l'amusait ; le Brésilien renversait toutes ses idées sur les rastaquouères ; la comtesse était gentille et rieuse ; les Lousquin et le Tulipier lui-même ne l'ennuyaient pas.

M^{me} Vardoz avait l'intention de tirer une comédie de *la Révoltée* ; elle fit part de son désir à l'ancienne actrice, et Olympia répondit :

– Tout ce que vous voudrez, Régina ! Pour vous être agréable, je renouerai de vieilles relations un peu négligées ; écrivez un scénario, et nous irons ensemble chez un directeur !

L'audacieuse maîtresse du baron écoutait cela, sans une inquiétude, sans un remords ; déjà, consolée par Florentin, elle s'habituaient au second amoureux ; le bon alsacien, lui, apprenait à mentir, et il fallait l'entendre s'écrier devant sa femme :

– Le Tulipier se fourre toujours sous les jupes M^{me} Vardoz ; est-ce que vous ne croyez pas ?...

– Frédéric, Régina est une honnête et excel lente nature ; avec elle, Angelus a beaucoup, beaucoup gagné ! Un grand enfant, Vardoz. Il vou aime bien, allez !

– Elle était femme, elle était mère, elle supplia Dieu de ne pas faire grandir trop vite l'aînés des Keulsbergh, dans la crainte que quelque misérable ne vînt révéler à l'enfant le mystère d sa naissance.

M. Angelus touchait de grosses sommes à caisse du baron, et pour éviter les soupçons d la baronne, il empruntait encore de l'argent à 1 dame ;

Olympia, toute de miséricorde, affirmait

– Angelus, vous ne voulez pas être à charge de votre femme, et je vous approuve !

Certes, Keulsbergh méprisait Vardo, mais aimait, il adorait M^{me} Vardo, et le mépris se couvrait des flaraions d'un amour nouveau singulièrement vivace.

X

Un mardi, le jour des Vardoze. – A sept heures, on passa dans la salle à manger : à la droite et à la gauche de la maîtresse et du maître de maison, le général comte da Queiroz-Leão et le baron Keulsbergh, M^{me} Lousquin et la baronne Olympia, et tout autour de la table, M. Lousquin, M^{me} Champeaux, M. Le Tulipier, la comtesse da Queiroz ; M. Champeaux et M. Boucailles entre les filles du directeur de *l'Éclair*, puis le petit Émile : une réception ordinaire devait suivre le dîner.

Régina, en grande toilette rose décolletée, portait sur l'échafaudage gracieux de sa chevelure un croissant de pierreries, le cadeau de nocces du Brésilien ; à ses oreilles étincelaient des diamants non sertis et d'une eau très pure ; Jozim venait de se signaler, et la longue barbe de M. Angélus rayonnait comme une coulée d'or. Au milieu de ces robes claires, de ces épaules nues, de ces têtes brillantes de femmes, parmi ces hommes en habit noir, tous aimables et souriants, un seul être souffrait d'une incompréhensible angoisse, M. Oscar Le Tulipier ; il était méconnaissable, tant il avait vieilli, tant ses yeux fous, sa bouche crispée, les frissons vengeurs de sa musculature défaillante, disaient les débauches où il se jetait pour oublier Régina. Une grande humiliation lui était venue de ce qu'on ne le conviait pas à l'une des places d'honneur, lui plus Il âgé que les hommes assis auprès de Mme Vardoze ; il voulait se retirer, il ne l'osa pas et il resta là, si lamentable qu'il glaçait les rires et éveillait la pitié de ses voisines, M^{me} Champeaux et l'ancienne danseuse ; il souriait d'un sourire de bébé malade, et toute sa pensée s'en allait, encore éperdue, vers la dame blonde, objet éternel de ses rêves : elle s'en allait douloureusement, d'un dernier battement d'ailes.

Dans la journée, da Queiroz avait envoyé à la maîtresse de sa maison un superbe cerisier en terrine avec ses feuilles vertes et ses rouges fruits mûrs, un bouquet de cuisine de cinquante louis ; il voulait honorer ce repas de décembre et il payait ainsi royalement son écot ; avant de faire placer le petit arbre sur la table, M^{me} Vardoze stupéfaite consulta son mari, et M. Angélus en dit un mot à Keulsbergh, pour prévenir la jalousie de l'amant ; le baron s'égayait beaucoup de l'excentricité du Brésilien, qu'il signala à Boucailles et à M. Champeaux ; l'industriel parut indulgent, le grand Bouc se tordit de rire, et, par ces temps de neige, le cerisier fit plaisir à tout le monde. Au second service, les langues se délièrent ; les plus grands crûs arrosaient un dîner exquis, raffiné, car M. Angelus, un gueulard, ajoutait toujours, aux menus confortables que la gouvernante soumettait à Madame, un plat spécial, quelquefois une nouveauté de son invention : l'autre mardi, on s'était régalé avec une royale de lièvre, recette que le maître de maison tenait de M^{me} Félicie, une ancienne cuisinière, la très jolie femme de Victor, un grand coiffeur du boulevard ; en ce moment, il s'agissait de brochettes composées de foies de volailles et de rognons séparés par des truffes à gros et larges quartiers et des bandes légères de lard ; une sauce au Champagne agrémentée d'épices, de truffes en poudre et de raisins de Corinthe relevait ce plat anonyme que le baronne baptisa gaiement : *Brochettes à l'Angelus*.

Le Tulipier avait résolu de se griser, et il buvait comme un trou, sous les regards insolents d'Anatole, préposé aux fonctions de sommelier :

– Château-Margaux ?... Clos-Vougeot ?...

– Les deux, mon ami !

Anatole remplissait les deux verres de mousseline, et le vieux monsieur les vidait, sans les goûter ; une tache de vin marbrait son plastron de chemise, et il buvait, buvait, la langue pâteuse, l'œil hagard, tout le corps secoué d'un frisson que ne parvenait pas à vaincre les fumées de l'alcool.

– Vous vous rendrez malade, monsieur ? observa, pleine de douceur, la comtesse da Queiroz.

– Vous avez l'air d'un brave cœur, madame, et vous êtes jolie !

– Pourquoi vous grisez-vous ?

– Si l'on vous demande, étoile de la danse.

– Je répondrai que je n'en sais rien, n'est-ce pas ?

– Mais oui !

– Décidément, s'écria Boucailles, Paris devient un repaire de voleurs et d'assassins ! Il faisait allusion aux nombreux assassinats qui terrorisaient la ville, et notamment à un crime commis, la nuit dernière, dans une maison de la rue Rodier, à proximité de la fonderie de canons dirigée par M. Némorin Champeaux : on avait trouvé là, ensanglantées et mortes, une femme galante, sa bonne et la fillette de celle-ci ; les dames écoutaient le récit palpitant de l'aventure que le grand Bouc, railleur à froid, se plaisait à grossir ; le conteur riait du chef de la sûreté incapable de découvrir et d'arrêter le coupable, il embellissait l'histoire de paradoxes ingénieux sur l'assassinat, il donnait des détails ignorés du Parquet, de la Préfecture de police et même des journaux, et l'on tressaillait d'horreur et d'épouvante.

– Tane mioux ! dit le Brésilien, les dames n'osérout plous sourtir, touté sioules, lé soir !...

– Je connais l'assassin, reprit Boucailles, très calme ; c'est un gentleman qui se déguise en cocher et ne travaille que par amour de l'art ; je sais toute sa manière de vivre, le club où il déjeune, où il taille à banque ouverte, la société qu'il fréquente, son marchand de chevaux et cætera, mesdames ; je connais ses nom et prénoms, sa rue, son hôtel, et, dois-je l'avouer, je lui ai offert l'hospitalité.

L'ancien magistrat se leva, et d'un geste solennel :

– Nommez-le !

– Jamais de la vie, Oscar !

– C'est votre devoir, monsieur, d'éclairer la justice !

– Allons, Le Tulipier, asseyez-vous, pria M. Vardo.

Le Tulipier exaspéré se rassit et bafouilla en fixant Boucailles :

– Vous avez, déclarez-vous, prêté asile à l'assassin de la rue Rodier, et cela fort souvent, sans doute ?

– Je l'avoue.

– Article 61 du Code pénal : Ceux qui, connaissant la conduite criminelle des malfaiteurs exerçant des brigandages ou des violences contre la sûreté de l'État, la paix publique, les personnes ou les propriétés, leur fournissent habituellement logement, lieu de retraite ou de réunion, seront punis comme leurs complices. Il y a d'autres articles encore : Ainsi, lorsque.

Le baron interrompit Le Tulipier ; le grand Bouc, toujours grave, s'adressait à la compagnie :

– Voulez-vous l'histoire ?

– Oui ! oui !

Il se tourna vers le petit Émile :

– Tu n'auras pas peur, milou ?

– Non, monsieur Boucailles !

– L'an passé, au mois de novembre, à quatre heures du matin, je débarquais à la gare d'Orléans ; je revenais du Midi, et j'étais harassé de fatigue ; tout d'un coup, en donnant le ticket à l'employé de service, je m'aperçus que j'avais oublié dans la poche de mon pantalon le télégramme qui appelait mon coupé. Sur la place Walhùbert, des cochers stationnaient, tous des rôdeurs aux guimbardes ferrailleuses ; les uns ronflaient en haut de leur siège, d'autres enlevaient les sacs d'avoine du naseau des bêtes ou terminaient le raccommodage des harnais défailants et sordides ; un flot de voyageurs s'empressait ; la matinée était pluvieuse et les réverbères eux-mêmes avaient froid ; il ne me restait ni le droit d'hésiter, ni guère celui de choisir ; je fis un signe à un grand diable moustachu et à longue barbiche qui, chaussé de socques et enveloppé d'un mac-ferlane brun à rouges carreaux, fumait une courte pipe et remettait de la mèche à son fouet. Les malles chargées, il m'invita à monter, assez poliment, et les yeux gros de sommeil, je m'enfonçais dans le fiacre attelé de deux rossards très maigres. « – Boulevard Saint-Germain, 355. – Bien, patron ; si monsieur n'est pas assez couvert, je puis lui prêter une limousine que j'ai là, en réserve. –

Merci, ma pelisse et ma couverture sont bien suffisantes ; filez ! » Et je pensais : Voici un brave homme ; il aura cent sous, dix francs ! » Nous partîmes au petit trot ; je m'étais assoupi, je dormais quand l'arrêt brusque des chevaux me réveilla ; je balayai la brume collée aux glaces de la voiture et je regardai à droite, à gauche, étonné : j'étais en pays inconnu, sous la nuit affreusement noire. Je tapai contre la vitre du fond ; déjà, le cocher avait ouvert une portière ; il brandissait un couteau, mais j'eus le temps de prendre mon revolver et de tenir l'individu en joue. Comment n'ai-je pas tiré ? Je l'explique par cette raison de charité humaine que l'homme jeta son arme et qu'il regarda la terre, sans défense, comme s'il allait y retourner, in

pulverem reverteris. « – Pardon, monsieur, pardon ! – Où sommes-nous, misérable ? – Dans les terrains vagues, monsieur, au delà de la rue Ordener. – Et tu veux m’assassiner ? – C’est fini ! – Quoi ? – La bêtise, la mauvaise idée. – Ce n’est pas malheureux que ce soit fini ! – Je ne recommencerai point. – J’y compte ! » Il sanglotait, en se tâtant le front. « – Je vais conduire monsieur, boulevard Saint-Germain, 355. – Donc, tu te souviens de l’adresse ? – Oui. – Alors, pourquoi ?... – Puisque je vous dis que c’est fini ! – Ça peut revenir ? – Non... jamais deux fois dans la même nuit. » Je n’étais pas rassuré, il s’en faut ! je ne pouvais cependant m’éterniser en ces terrains vagues et je m’installais à la gauche du cocher sur le siège, le revolver braqué contre sa poitrine ; il se débarrassa de sa barbiche et l’envoya au vent qui hurlait ; sa voix s’était adoucie en même temps que sa figure et il évoquait ses souvenirs : « – Je me nomme Ernest, comte de*** ; je suis orphelin et millionnaire ; ma fortune repose en actions au porteur. A l’époque où je deviens intéressant, j’étudiais par goût la médecine à Paris et je fréquentais les cours, la morgue, les hôpitaux, les salles de dissection surtout, lorsqu’une nuit, en plein effort de travail, une idée m’envahit, obsédante, inexorable : ma maîtresse, que j’adorais, s’était endormie ; je lui glissai sous le nez un flacon de chloroforme, après avoir recouvert sa tête d’une serviette solidement fixée ; le scalpel à la main, j’agrandis d’abord les yeux et la bouche de la femme morte ; étudiant imbécile, j’écoutais, croyant entendre le cœur qui ne battait plus jamais ! Ayant réuni à la hâte valeurs, bijoux, papiers, je déposai sur la cheminée le prix approximatif de belles funérailles et j’allai à travers la ville ; un perruquier me tondit, me rasa et, naturellement, je restai à Paris, car c’est là, vous ne l’ignorez pas, monsieur, où les meurtriers sont le mieux en sûreté. Justement, je venais d’hériter d’un cousin de province, les papiers du mort servirent à me créer un nouvel état civil : on cherchait l’assassin à Perpignan, à Lyon, à Dunkerque, à New-York, à Bougival, en Chine ; on arrêta vingt individus ; mais, à dater de la nuit infâme, je vis du sang, du sang, du sang ; il y en avait au bout de mes doigts, sur mes habits, aux aiguilles de ma montre, partout, jusque dans la nourriture que j’absorbais, chez les plus célèbres restaurateurs de la rive droite. J’étais un vampire, scientifiquement un monomane ; je voulais tuer encore, tuer toujours !

Comme je gardais la crainte du bagne et de l'échafaud, il me parut qu'une vie double faciliterait mes projets, et avec l'extrait de naissance et la carte d'électeur d'un jeune homme que j'égorgeai aux Buttes-Chaumont j'obtins l'inscription réglementaire et un numéro d'ordre pour ce fiacre de rencontre que je vous prie de me pardonner, cet ignoble fiacre à galerie que traînent mes deux canassons ; tout de suite, la station de la place Walhubert me tenta. Le troisième crime de votre serviteur fut le meurtre d'un boucher. C'était un gaillard joufflu, une très vivante nature de Bordeaux ; il ignorait Paris et se rendait à la Villette ; il le croyait, du moins, car je le menai là d'où vous venez : « – Ous qu'est le quai de la Marne ? – Nous y touchons ! – Té ! Et les abattoirs ? – Les voici ! » Je lui enlevai gentiment un couteau de Nontron qu'il m'avait montré, un couteau à virole de cuivre, un vigoureux outil que j'affilai pour rire au fer à aiguiser qu'il portait à la ceinture : « – Si je te saignais, gros porc ? – Ce ne serait pas à faire, monsieur le cocher ! répondit-il en riant. Je l'empoignai et le saignai à la gorge, ainsi qu'il faisait aux bêtes ; en quelques années, j'ai tué une sœur de charité, un sergent-major et bien d'autres ; de toutes mes victimes, je possède un souvenir ; j'ai enlevé à la religieuse son rosaire, au sous-officier son épinglette de tir, à celui-ci des bretelles, à celle-là une fleur, à d'autres femmes des bouts de ruban, des collerettes, des jarretières, des mèches de cheveux, des riens ; j'aurais pu augmenter mes rentes, le jour où j'ai occis un marchand de bœufs du Poitou ; sa sacoche contenait quatre-vingt mille francs ; je me suis contenté de son bâton. » Il n'en finissait pas ; nous arrivions en face d'un poste de police : – « Ah ! monsieur, me voici dans mon quartier ! – C'est ce que nous verrons, gredin ! Allons, descendez, ou je vous brûle la cervelle ! » Les agents entouraient la voiture, le cocher descendit et leur serra les mains : « – Le bourgeois est un peu bu ! ricana-t-il. En v'la-t-il pas d'une autre ! Monsieur monte à la gare d'Orléans et m'indique la rue du Poteau ; Monsieur est bien mis, et ça me paraît drôle qu'un particulier à malles et de cette tenue loge à l'extérieur ; il répète son adresse, et je fis : après tout, il a peut-être bien une connaissance là-bas, et je fouaillai mes canassons. » Je m'élançai : « – Monsieur le brigadier, cet individu est un assassin ; il a failli me tuer ! – Quand je vous disais, il est bu ! – Voyons, monsieur, intervint le brigadier, plein de mansuétude, votre

cocher, Justin Zaugard, est connu de nous, très estimé dans le quartier. – Il m’a menacé, il a enlevé sa barbiche, il tenait un couteau !... – Quand je vous disais : il est très bu, le bourgeois ! – Monsieur le brigadier. – Monsieur, nous connaissons Justin Zaugard, et j’ignore qui vous êtes ! » Je donnai ma carte. « – Vous n’avez pas de papiers ? – Si ! » Et je présentai des enveloppes de lettres, des reçus de loyers, des traites acquittées, une quittance d’hôtel ; quoi encore ? ma médaille de membre de la Société protectrice des animaux ; le brigadier examina la médaille, puis, à la grande gaieté du corps de garde, il observa spirituellement : « – Et vous êtes si méchant que ça, monsieur ? » – Pas méchant !... Bu ! intervint avec charité Justin Zaugard. » Je réglai le cocher, et Zaugard, bon comme du pain, arrêta au passage un autre fiacre à galerie dont le cocher défiant hésitait à charger mes malles. Dès le lendemain, je déposai une plainte, avec les indications les plus précises sur le lieu et la nature de l’attentat ; on retrouverait le couteau, tout près d’une palissade. Je désignai naturellement le numéro du fiacre. Eh ! mais, Vardoz, il t’en souvient, c’est ce jour-là qu’on me fit passer pour fou ?

– Parfaitement ! répondit M. Angelus, et sans moi.

– J’avais oublié l’aventure ; un soir, au club, j’étais en banque ; un jeune monsieur très élégant, le monocle dans l’œil, la boutonnière de l’habit noir fleurie d’un gardénia, vint déclarer : Il Cent louis sur chaque tableau ! » Lui, le cocher Zaugard !.... Oui, mesdames, oui, messieurs, oui, monsieur Le Tulipier, c’était Justin Zaugard !... Je donnai les cartes, et, par extraordinaire, je gagnai le coup ; Zaugard tira de son portefeuille une liasse de billets et paya.

– Je m’y trouvaît’, mossié Bouc ! intervint le Brésilien : jé récouaîtrais Zaugard ; oun lé noummé lé doue dé La Virlainé ; il a bocou raflé ensuite, présqué touté la taille ; on né la plous révou !...

– Moi, je l’ai rencontré sous bien des costumes différents ; il est très spirituel ; il m’a expliqué son numérotage de voiture ; il change les verres des lanternes et se numérote comme il veut, à coups de pinceau ; le numéro indiqué par ma plainte avait stationné toute la nuit devant le café Riche. L’année dernière, le comte Ernest de *** – son vrai nom, celui-là, je ne le dis pas ! – le comte Ernest de *** a daigné accepter l’hospitalité à ma villa

de la côte normande ; ce matin, j'ai reçu de lui un billet ainsi conçu : « Votre ancien cocher est l'auteur du triple assassinat de la rue Rodier, et il n'a pris, selon son habitude, que des objets sans valeur à ses trois victimes. Bouc, si vous êtes un malin, faites-moi pincer ! Signé : Ernest, comte de *** . » Il me reste, mesdames, à vous prier d'excuser la longueur du récit, mais M. Le Tulipier ne m'aurait pas cru sans preuves, sans documents.

On s'esclaffait ; les dames avaient secoué la chair de poule des premiers moments et riaient aux larmes de la satire de Boucailles, de la farce que le petit Émile lui-même comprenait et applaudissait.

– Il n'est pas permis de railler de la sorte la magistrature ! déclara sévèrement Le Tulipier.,

Anatole se pencha, un flacon en main.

– Veuve Clicquot ?

– Les deux !

Le Tulipier dit cela ironiquement pour se venger du domestique gouaillieur, il avait l'air de faire une charge et il perdait la tête. Lorsqu'on eut dépouillé de ses fruits le cerisier du Brésilien, Émile embrassa les convives, avant de monter se coucher, pendant que sa mère, M. Lousquin et le baron Keulsbergh discutaient les chances de l'Exposition Universelle de 1889, les clous de l'Exposition, la Tour Eiffel, le grand Panorama de Castellani où l'on verrait le tout-Paris, sur la place de l'Opéra.

– Vous y figurerez toutes, mesdames ! affirmait M. Angelus.

Puis, on parla du canon que M. Champeaux construisait en son usine de l'avenue Trudaine, un canon monstre à enfoncer les Krupp de l'Allemagne, un canon qui se chargerait avec de la mélinite et de la roburite à parties égales ; on se passionnait, et il fallut que l'inventeur, modeste et peu bavard, donnât quelques explications ; sa femme l'encourageait :

– Allons, Némorin, allons !

– Je ne sais pas causer, moi, disait Champeaux. Effectivement, notre canon.

Il ne s'étendit point en périphrases ; il ne chercha pas les fleurs de rhétorique ; il fut clair, logique, net, brutal ; ses paroles tombaient lourdes et puissantes comme des géants – marteaux, et ce n'étaient pas les petits feux

de l'esprit parisien qui les éclairaient, mais les rouges lueurs d'une fournaise qui tord le métal, en des crépitements effroyables d'étincelles.

Alors, Régina enfiévrée s'écria :

– La revanche intéresse toutes les femmes !

– Très biène, madam', très biène ! répondit le général ; vous êtes ouné dame véritablementt' soupérioure et jé bois à vôtré santé !

Il leva sa coupe et l'on trinqua seulement d'un sourire, – comme dans le vrai monde.

Le nez allongé sur sa coupe vide, Le Tulipier restait sombre, et quand Jozim lui présenta l'aiguière pour les ablutions des mains, il sembla s'éveiller d'un rêve tourmenteur ; en se mouillant les doigts, il laissait tomber à l'adresse de l'eunuque des paroles que le turc ne comprenait pas et qui faisaient rougir jusqu'aux oreilles M^{me} Champeaux et la Noretti, des femmes peu bégueules. Bras dessus, bras dessous, on se dirigea vers les salons resplendissants de lumières et de fleurs.

– Tu vois ! disait M. Angélus à Boucailles, pas de tragédie, ni rien de solennel et d'ennuyeux !... A la bonne franquette ! on boit, on fume ; l'odeur du tabac n'incommode pas ces dames ; nous aurons un peu de musique, de la musique aimable à la portée de ma bourse et de toutes les oreilles, de la musique facile à digérer ; j'ai recruté douze Espagnols : une harpiste, des mandolinistes ; on n'est pas forcé de les écouter, puisque je les paye ! Oh ! très peu ! Je leur colle une réclame au courrier des théâtres de *l'Éclair*, et ils sont contents !... Les voici !... Tâche de découvrir, de lever quelque chose !...

Olympia, M^{me} Lousquin et ses filles, la comtesse, M^{me} Champeaux, se groupèrent autour de Régina ; des artistes accordaient leurs instruments ; le baron, M. Champeaux, M. Lousquin et le général fumaient des cigares et prenaient le café dans un petit salon mauresque ; M. le Tulipier resta auprès des dames et M. Angelus se planta à l'arrivée, distribuant des sourires et des poignées de main aux robes décolletées et aux habits noirs qui entraient : ce furent d'abord les dames Tavot, les deux sœurs mariées aux deux frères, des incestes ambulants, une nichée de lapins incapable de se mal conduire, en dehors de la boîte à quatre ; puis, les familiers du five o'clock, Paul Raffün, de *l'Éclair*, et M^e Heurteaux, les fiancés des demoiselles Lousquin, et à la

file : des sénateurs, des députés, des artistes, des journalistes, presque tous accompagnés de leurs femmes ; on saluait la maîtresse de maison, et, les dames assises, les hommes se dispersaient, formaient des groupes ; quelques-uns s'en venaient fumer au salon mauresque, boire du Champagne, du punch, de la bière, car il n'y avait pas de buffet pour cette simple réception du mardi. M. Angélus présentait à sa femme, déjà très entourée, un élégant jeune homme brun et nerveux, célèbre par ses chroniques mordantes et ses duels :

– Monsieur Karl Rostan, du *Socrate*.

– Oh ! monsieur, fit Régina, en serrant la main du nouveau venu, je suis bien contente de vous voir et de vous remercier ; vous avez été si indulgent pour moi ; je lis le *Socrate*, et vos chroniques surtout.

– Madame, je serai toujours heureux de vous être agréable.

M. Vardoz mommait rapidement les personnages de médiocre importance, femmes et hommes, et le bas-bleu récitait :

– Enchantée, madame.

– Croyez, monsieur.

– Mesdames, donnez-vous donc la peine.

– Vous me comblez, cher confrère.

C'était le tour de quelques journalistes qui revenaient d'un diner de corps :

– Monsieur Dumonteil, du *Rabelaisien*.

– Monsieur Bedounet, du *Mouvement*.

– Monsieur Feyfant, du *Fil spécial*.

– Monsieur Cavantou, des *Immortels Principes*.

– Monsieur de Vanves, du *Rire*.

– Monsieur Lenoir, du *Gâchis*.

– Monsieur Châteaulin, du *Fer rouge*.

Le Rabelaisien, *le Mouvement*, *le Fil spécial*, *les Immortels Principes*, *le Rire*, *le Gâchis* et *le Fer rouge* se perdirent au milieu de la foule ; on entra par bandes, et les présentations devenaient difficiles ; mais M. Angélus s'acharnait à son rôle :

– Régina ?

– Mon ami ?

- Monsieur Gaston Lavignotte, artiste-peintre.
- Je connais monsieur de réputation.
- Monsieur Louis Corvaisier, statuaire.
- J’ai admiré, monsieur, votre Vénus au dernier Salon.
- Le comte de Mauval, sénateur.
- Monsieur le sénateur.
- Le marquis César de Sombreuse.
- Marquis, vous me voyez très honorée.
- Le docteur Bourgogne-Paladeuf.
- Cher docteur.

Le cornac menait vers sa femme un petit monsieur blanc à figure de mouton qui s’escrimait avec des grâces :

- Monsieur Isidore des Ablettes.
- Cher et illustre maître.

On chuchota :

- Des Ablettes, vous savez, des Ablettes, de l’Académie française !

Le marquis de Sombreuse, le comte de Mauval et Boucailles se promenaient et rigolaient ; derrière les dames en rose et blanc, une foule d’habits noirs se pressaient pour entendre la musique, et tout au fond, sous la lumière d’un lustre de Bohême, une jeune et grande Espagnole à la taille fine dans une robe blanche à traîne, aux yeux éclatants, à la chevelure brune et au visage altier, se tenait seule debout, à la droite des onze mandolinistes, le haut de la gorge et les bras nus, s doigts sur les cordes de sa harpe dorée : le chef battit la mesure, et l’orchestre attaqua un boléro brillant. Après le morceau, et au milieu es applaudissements, Le Tulipier s’approcha de M^{me} Vardoze, et le claqua près de sa figure, afin de bien diriger sa voix :

- Madame, je vous en supplie ?
- Monsieur, vous me compromettez !
- Régina ?
- Assez, monsieur !

M^{me} Eulalie et Fanchette gardaient le vestiaire ; Anatole, Jozim et leurs aides faisaient circuler des lateaux chargés de verres de sirops et de coupes de Champagne ; la baronne Keulsbergh narrait ses voisines l’histoire du cocher de Boucailles, et un vent de gaieté soufflait par là ; Mme

Champeaux et la Norette avaient disparu. Au salon mauresque, où ouvrit un vitrail, il était temps, car l'on étouffait. M. Lousquin, adossé à un panneau, le cigare à la main, expliquait au baron Keulsbergh, M. Champeaux et à da Queiroz la combinaison nouvelle du *Petit Éclair* :

– Messieurs, l'heure est venue d'agir, et si le baron Keulsbergh daigne accepter la présidence du conseil d'administration.

– Non, mon cher député ; mais Vardoze et sa femme viennent de me mettre au courant, et je ne demande pas mieux que de vous aider.

Le Brésilien se tourna vers M. Champeaux :

– Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur ?

– Moi, je prendrai des actions.

– Moi aussi !

L'Espagnole et les mandolinistes chantaient une sérénade.

Dans les ombres de la serre, la comtesse et M^{me} Champeaux se donnaient un long baiser d'amour ; M. Angelus les avait réunies, débauchées il soupirait, fier de son œuvre :

– N'ayez pas peur !

Puis, il toussa et dit :

– Attention !!! Quelqu'un !

C'était le Brésilien.

– J'ai cherché ma femme, monsieur Angélos ?

– La comtesse était un peu souffrante ; elle cause avec M^{me} Champeaux.

– J'ai souffert bien tranquillement, alors !... Bianca ?

– Mon ami ?

– Vous êtes indisposée ?

– Je vais mieux !

La comtesse entraîna M^{me} Champeaux :

– Venez, Louise, rentrons !...

M. Vardoze et Boucaillès se dirigeaient vers le salon mauresque :

– Et alors ?

– Sombreuse et Mauval sont partis avec deux petites femmes ; depuis qu'il est sorti de Bicêtre, le marquis s'en paye !

– Et tu as découvert ?

– D'abord, l'Espagnole, ensuite, une chevelure rousse.

Ils croisèrent Le Tulipier, et Boucailles terrible :

, – Oscar, le cocher de la gare d’Orléans ! Le comte Ernest !...

– Vous mériteriez.

– Tu pleures, Oscar ?... Vous avez du chagrin ?... Ah ! ma pauvre vieille, pardon !...

Après le départ des invités, M. et M^{me} Vardoz regagnèrent leurs appartements respectifs ; M^{me} Eulalie frappait à la porte de sa maîtresse :

– Madame, voici monsieur Florentin.

– Quel bonheur, mon Florentin ! mon Floflo ! Pourquoi n’es-tu pas venu à la soirée ?... M. Vardoz aurait été si heureux.

Ils s’enfermèrent, pendant que M. Angélus rêvait de la gloire de sa femme.

XI

Au petit jour, Florentin salua d'un dernier baiser Régina sommeillante, puis, guidé par M^{me} Eulalie, il descendit l'escalier de service et héla sur le boulevard un fiacre qui passait. Chaudement enveloppé d'une pelisse noire couvrant l'habit de soirée, le jeune homme éprouvait les sensations pénibles d'un lever hivernal augmentées des regrets amoureux ; ses yeux cernés, ses moustaches mordues affirmaient une nuit terrible et charmante, et, en cette matinée où il gelait à fendre les pierres, les bras du gracieux athlète s'étendaient vers les glaces fardées de la voiture, se croisaient comme s'ils tenaient là et ramenaient toujours un corps jouisseur de femme ravie.

– S'il te déplaît de paraître à ma réception, fais-moi la grâce de venir coucher ? avait imploré M^{me} Vardoz.

– Non, Régina.

– Floflo, mon Floflo, je veux te recevoir chez moi !

– Nous étions si tranquilles, tous deux, rue de Naples.

– Floflo, pour une nuit ?

– Tu y tiens ?

– Oui, Floflo, beaucoup ! Les femmes sont bizarres, et il me semble que, dans ma chambre, je serai encore plus amoureuse, plus. Tu devines ?... Que pouvons-nous craindre ? M. Vardoz s'enferme, bébé dort au loin, la gouvernante veille. Floflo ?...

Il ne voulut pas lui déplaire, et puisque, à l'heure matinale de la séparation, l'un des deux amants était obligé de partir, de traverser la ville, sous la froidure, Galtier se dit qu'il serait de mauvais goût d'exposer encore la dame aux ennuis et aux dangers du chemin ; il accepta l'hospitalité de sa maîtresse, mais il ne figura pas à la fête.

– Nom d’un ministre ! Régina est une rude lapine, murmura-t-il, en pénétrant dans la maison de sa mère, tandis que M^{me} Galtier et la sœur de Florentin s’en allaient entendre la première messe à la Madeleine.

La dame et la demoiselle croisèrent le jeune homme au milieu de l’escalier ; il leur leva son chapeau, sans rien dire, et il dormit jusqu’à l’arrivée de son maître d’armes, qui retrouva le remarquable élève dispos et vigoureux ; à table, Florentin expliqua sa rentrée tardive, tout en se promettant bien de ne plus se faire pincer.

Après une poule au billard qui lui rapporta une dizaine de francs, M. Angelus prit congé à l’anglaise de sa femme et de Keulsbergh ; il sortit à pied et s’arrêta rue du Havre.

– Mademoiselle Ghislaine est chez elle ?

– Oui, monsieur, affirma la concierge, très polie pour le visiteur dont elle appréciait la générosité.

Devant l’armoire à glace d’une chambre rose, Ghislaine, une gentille roussotte, se peignait ; elle était en chemise, les pieds lavés et nus, chaussés de mules blanches. Au coup de sonnette, Agathe, une vieille bonne qui réveillait le feu d’un margotin, s’empressa de terminer son travail et d’ouvrir.

– Excusez-moi, chien chéri, dit Ghislaine en recevant le baiser de M. Vardoz ; vous vous annonciez pour trois heures et il en est deux seulement ; voyez la pendule !

– J’avais hâte de te revoir.

– Voulez-vous entrer au salon ?

– Je te gêne ?

– Non, oh ! non !

– J’ai plaisir à t’admirer en tenue légère ; tu es faite au tour !

– Vous êtes toujours si aimable, monsieur !

– Pourquoi « monsieur » ? Pourquoi « vous » ?

– Je n’ose pas encore te tutoyer.

– Je crois pourtant que ça y est ! fit-il en riant. Agathe vidait les eaux, et M. Angelus, la cigarette aux lèvres, s’approchait de Ghislaine :

– Les frisettes ébouriffées sur les tempes ! Dégage le front, le milieu du front !

– Je me coiffais à la chien.

– Mais, ce n'est plus la mode ! Un de ces jours, tu iras, de ma part, chez Victor, le grand coiffeur pour dames, et la belle Félicie te donnera une leçon.

– Aujourd'hui, je vais finir à la chien, car je ne saurais point autrement ; est-ce que ça vous contrarie ?

– Pas du tout !

– Si vous passiez au salon, monsieur Angelus ?

– Encore « vous » ? Encore « monsieur » ?

– Je m'habituerai.

– Pourquoi veux-tu m'éloigner ?

– C'est que.

– Va !

– C'est.

– Ah ! tu n'oses pas enlever ta chemise ?

– J'aimerais mieux.

– Bébête !

– Vrai !... Une minute seulement ?

– Tu rougis ?... Mademoiselle, lorsqu'une femme est bien tournée, elle peut se montrer toute nue à ses amis !

– Comme vous y allez !... Tu permets ?

– Je ferme les yeux pour les rouvrir plus grands !

La chemise tomba aux pieds de la fillette, qui apparut dans sa nudité d'enfant à peine nubile.

– Quand je le disais ! on t'a fabriquée au tour !

Il l'aida à s'habiller, agrafa et laça le corset ; il s'y entendait à merveille, et Ghislaine, qu'il chatouillait, se défendait avec des heurts et des soubresauts de gamine perverse.

– On a couché seule ?

– Pour qui me prends-tu ?

– Pas de marlou à la clef ?

– J'ai horreur de ces gens-là !

– Tu as déjeuné ?

– Oui, dans mon lit, et hier soir, avant de m’endormir, j’ai lu vingt pages de tes vers. Ravissant, le chœur des mésanges, et j’aime bien les petits courlis de la rivière qui chantent en volant sur les pelles des moulins : Turlui ! Turlui !... Iiiiiii ! Ça, c’est l’autre qui répond, n’est-ce pas ?

– Parfaitement ! c’est de l’harmonie imitative.

– Imitative ?... De quoi ?

– De la nature, des oiseaux.

– Turlui ! Iiiiiiii !... Et l’écluse qui ronfle : vroom ! vroom !... Et les peupliers qui soupirent !... On ne dirait pas que tu es si canaille, mon grand chien !... Il y a longtemps que c’est imprimé cela ?

– Quelque temps déjà.

– Moi, en ouvrant le bouquin, je m’attendais à des cochonneries.

– On en fait, mademoiselle, et on n’en parle pas !... Quel âge as-tu ?

– Seize ans.

– Juste ?

– Bientôt !... Je vais mettre la belle robe de velours que tu m’as donnée, et tu verras comme je serai mignonne !

– Prends ton peignoir ; nous serons plus à notre aise.

– Je porte si bien la toilette ?

– Une autre fois ?

– Turlui ! Turlui ! Iiiiiiii !... Vroommm ! les peupliers dans l’orage : Fraï ! Frrrrrrraï ! Et les éclairs : Xzzzzzzzz !... Et le tonnerre Boum !... Boumm !... Patapatataboumm !... les cloches !... J’adore l’harmonie. Comme disais-tu ?

– Imitative.

Ils se connaissaient depuis huit jours, ils s’étaient rencontrés, un soir, à la gare de l’Ouest la fillette, traînée par une entremetteuse, allait venir, rôdait, sous le vent glacial. M. Angelu qui achetait des journaux à la librairie des Acadés, observait le manège ; la matrone et lui se comprirent, et l’on fila brusquement vers hôtel meublé. Le cornac se débarrassa en payant de l’entremetteuse ; puis, ennuyé des absences conjugales, très las des coureuses mûres il revit Ghislaine, cette verdure, et l’installa dans le petit appartement disponible de la rue de Havre.

Ghislaine se savonnait les mains ; M. Vardoz demanda :

- Tu viens du pays du soleil ?
- D'un village près d'Agen.
- On mange des prunes là-bas ?
- C'est la contrée.
- Et tu es à Paris depuis ?...

– Trois mois.

– Tu faisais la noce chez la mère Taureau, ta procureuse ?

– Elle me forçait ! Mais il y avait des messieurs qui me trouvaient trop jeune.

– Elle ne sait pas où tu loges, la mère Machin ?

– La Taureau ? Non, et tant mieux ! Elle me tapait, la rosse ! Du reste, j'ai toujours été battue ; au village, mon père, un métayer, s'est remarié, et ma belle-mère, qui se soûle, nous cognait pour des riens, mes frères et moi. Alors, je suis partie.

– Seule ?

– Avec un commis voyageur, un camelot qui vendait des robes et tous les attifaux ; il m'a habillée dans sa grande voiture, la nuit. On est resté ensemble à Agen quelques jours ; Stanislas m'a lâchée, et j'ai bricolé un peu pour venir à Paris ; là, Mme Taureau m'a posé le grappin dessus : « Donne-moi le bras, petite ; voici des agents ; regarde par terre, et l'on va s'en fourrer de la chouette nourriture ! » Elle tombait à pic, la Taureau, je crevais de faim !... Nous avons bu et mangé au bouillon Duval ; après ça n'a pas été bien drôle, et voilà !... J'ai été malheureuse, très malheureuse, obligée à des choses, oh ! non ! laissons ça !... Je suis tranquille ici enfin, et si vous me gardez, je serai bien sage et je vous aimerai, je t'aimerai, monsieur, de tout mon petit cœur !

Le visage de la roussotte s'emperlait de larmes et sa jeune poitrine bondissait, travaillait d'espérance sous le lainage léger d'un rouge peignoir.

– Ghislaine, je m'occupe de ton avenir et je te ferai entrer au théâtre, peut-être.

– Au théâtre ? Je le voudrais bien !

– Tu joueras les Vénus.

– Vénus ? Est-ce que c'est difficile ?

– Nullement ! On se met en maillot couleur chair, et à l'apothéose on montre au public si l'on est bien faite, oui ou non !

Ghislaine prit place sur les genoux de M. Angelus :

– Veux-tu prendre un grog, quelque chose de chaud ?

Le vieillard allait rééditer en présence de la gamine le mot obscène, la farce historique de M^{lle} Georges à Talma, le matin où les deux grands artistes s'en revenaient du théâtre, dans la même voiture :

– Mais c'est très chaud, ce que je.

La fillette l'interrompit en lui fermant la bouche d'un baiser, et commanda ensuite à la vieille Agathe de préparer des grogs à l'américaine. M. Angélus resta là jusqu'à l'heure du Bois, et le soir il revint chercher sa femme en calèche couverte pour la conduire chez M^{me} Champeaux, qui attendait les Vardoz à dîner.

Les Champeaux habitaient l'avenue du Bois-de-Boulogne, et l'hôtel de granit et de fer, la maison solide et princière du grand fondeur de canons avait, pour ainsi parler, la gueule du maître, de l'hercule au collier de barbe grise, aux grosses lèvres douces, au visage ouvert, à la démarche pesante assurée, telle que celle d'un fauve en liberté. Tout y était colossal et superbe, depuis le hall où cent géants de marbre semblaient supporter l'édifice, jusqu'aux rampes de l'escalier, aux balcons, aux vestiaires, des merveilles de fer forgé ; – depuis les arceaux des sous-sols jusqu'à la toiture de cuivre, une terrasse merveilleuse qui dominait les alentours et s'égayait, les soirs d'été, de verdure et de floraisons. Comment M. Némorin Champeaux fréquentait-il Vardoz, lui qui, avec Olympia et Boucailles, complétait un trio d'honneur, dans la boutique de l'orgie ? On sait les raisons de la baronne, le besoin d'oublier, de promener et d'user sa douleur ; de messire Bouc ; mais Champeaux, Champeaux, l'homme du travail ! Sa femme l'exigeait ainsi et il s'inclinait.

Ancien élève de l'École des arts et métiers, Champeaux avait débuté à l'usine de l'avenue Trudaine ; bientôt, il se signalait par des inventions, remportait des récompenses, et le directeur des ateliers, qui se retirait, crut devoir désigner son premier contremaître à l'attention de la Société. Directeur de l'usine, décoré, l'Auvergnat s'en vint faire un tour au pays, où il tomba amoureux de la fille d'un receveur des postes : il avait quarante

ans, il était riche ; elle entrait dans sa vingtième année, elle était pauvre ; il l'épousa, l'emmena à Paris, affirmant que la différence d'âge et l'amour surtout replaçaient les choses en équilibre. Dix années s'écoulèrent, et dans ce laps de temps, après la naissance de Germaine, madame eut le désir de montrer un peu mieux son joli visage et sa séduisante tournure, que la maternité avait respectés ; justement, Champeaux était l'un des clients intimes de la banque Frédéric Keulsbergh : à l'hôtel de la rue Halévy, Louise fit la connaissance de M. Vardoz, et le vieillard se chargea de produire en tout bien tout honneur, à la façon d'un grand-papa, la belle madame. Angelus essayait quelque galanterie, Louise les accueillit mal ; orgueilleux imbécile, il pensa que la dame vivait dans une incapacité des sens ou avec une maladie de femme et il n'insista pas, très occupé ailleurs. Mais afin de récupérer les déboursés tout intellectuels de sa peine, le cornac essaya de coller à l'usinier quelques-unes de ses toiles à si grands bénéfices ; Némorin refusa la brocante, la pacotille ; alors M. Angelus lui demanda de l'argent, et Némorin aima mieux prêter, donner, – sans peinture.

M. Némorin Champeaux avait une grande fortune, et il aurait pu s'enrichir bien davantage, s'il eût consenti à fabriquer au compte de l'étranger, de l'Angleterre surtout ; il fondait des canons pour la France, et il n'en fondait que pour la France. Le mari de la belle madame jouissait du bonheur de sa femme, célèbre par sa beauté ; il jouissait du bonheur de leur fille Germaine, déjà jolie à huit ans, un diminutif de son amour de mère, il excusait les frivolités de la maman, il jouait avec Germaine, et ses doigts d'ouvrier craignaient toujours de faire du bobo ; pourtant, Némorin se gendarmait devant les visites du Brésilien et de l'ancienne danseuse : Louise exprimait le désir de recevoir les da Queiroz à ses soirées, à sa table ; les Champeaux seraient-ils plus exigeants que les Keulsbergh, les Lousquin, des barons, des députés ? Le fondeur, accepta le général et sa comtesse, et il sentit bien vite disparaître son antipathie contre le noiraud exotique, millionnaire et si prodigieusement naïf.

Champeaux montait à l'avenue Trudaine : il ne venait pas en chef d'esclaves, dans l'usine où trois mille ouvriers maniaient l'outil, et lorsque tout marchait à l'ordre, sous la direction des contre-mâîtres, il prenait plaisir

à distraire un moment des rudes travaux les vieux ouvriers qu'il avait connus, au temps de sa jeunesse ; il en soulevait un par la culotte : « – Hein ? toi, le père Guillaume, ça roule toujours ? – Monsieur le directeur. – Dis à ton ancienne qu'elle ne s'inquiète pas ; les vieux auront du pain, toujours, qu'ils le sachent tous ! m'entendez, vous autres ? »

Au milieu des ateliers, il se promenait en redingote, chapeau bas, et dans un coup de presse il ne dédaignait point de mettre les bras à l'ouvrage ; parfois, aux bruits de guerre prochaine avec l'Allemagne, le patriotisme l'égarait, il empoignait un marteau, le plus lourd, en donnait un atout à une enclume, puis de sa voix tonnante : – En avant les forges !... En avant les marteaux ! Forgez et battez !... On ne travaille pas ici pour le roi de Prusse ! Ah ! sacré nom de Dieu, non !...

Il s'attardait quelquefois pour encourager les vaillantes équipes de nuit, – et du temps où la famille de Florentin Galtier vivait en province, le jeune écrivain qui occupait un appartement sur l'avenue Trudaine, juste en face de l'usine Champeaux, se demandait, rêveur, si le vrai travail de cette fin de siècle ne s'accomplissait pas dans cette longue et profonde maison ébranlée par le vacarme assourdissant d'un peuple d'ouvriers. D'abord, le rédacteur de la *Revue des Lettres françaises* voulut fuir cet endroit terrible, puis il s'y accoutuma ; il était lieutenant d'artillerie de réserve et la fonderie de canons l'intéressait ; il obtint des renseignements, des documents de M. Champeaux lui-même, au sujet des sept opérations principales de la fabrication des bouches à feu : le moulage, la fusion, le coulage, le forage, le tournage, le percement de la lumière et l'épreuve, – les sept péchés capitaux, disait Némorin, dont un Rédempteur ou un Satan, le bon Dieu ou le Diable : l'épreuve.

L'hiver, la nuit, après de grandes heures de pensée, Florentin regardait l'usine immense et retentissante, sous un ciel sans astre ; tout dormait, excepté là : entre les ombres, la façade s'évanouissait, la masse des charpentes du bâtiment se perdait, les cheminées fumaient vers les nuages, on ne les voyait plus ; la cheminée géante elle-même, le haut fourneau de briques rouges qui, au matin, prenait des airs d'obélisque moderne, le haut fourneau tanguait, se confondait avec le noir, et seules, à travers les fenêtres, luisaient les lampes, comme autant d'yeux de bêtes immobiles

dans les ténèbres, Florentin se couchait, et de son lit, désireux de dormir, il entendait, distinguait le sifflet des machines à vapeur et des chaudières, les rivures de boulons pour les affûts, les grincements des limes et des cisailles, le croassement des engrenages, la voix plus calme des ébarbeuses et des taraudeuses, le hou-hou du soufflet des forges, le ron-ron des tours et des arbres de couche au jeu des ventilateurs et au va-et-vient monotone des courroies, les batteries formidables des marteaux-pilons, des sonneries d'acier, les chocs des cylindres, un tapage de train roulant sur des plaques tournantes, la clameur des cuves de métal en fusion, de petits océans tumultueux de bronze et de cuivre, des fricassées de fers chauffés à blanc et jetés des fournaies au profond des eaux, les cri-cris de la frette, des spires d'acier qu'on appliquait à la partie postérieure des pièces, afin d'en augmenter la résistance transversale, – mais avec le sommeil qui venait, le sommeil gagné au labeur et dans la tendresse des amours, quelque chose les berçait, lui et elle, et c'étaient alors des harmonies lointaines, la manœuvre des alésoirs horizontaux pour rendre l'âme des canons parfaitement cylindrique, des frôlements cajoleurs, des vibrations très douces, un concert des métaux, des milliers de violes d'amour chantantes – pour la Patrie !

Il n'y avait pas de grande réception à l'hôtel Champeaux. A un excellent dîner succéda un poker de famille entre les maîtres de la maison, les Vardoze, les Keulsbergh, les Lousquin, les da Queiroz, Boucailles, Le Tulipier et quelques autres invités ; Régina et son cornac rentrèrent en voiture à l'hôtel du boulevard Malesherbes, et pour ce soir-là rien d'extraordinaire ne vint heurter leur vie.

XII

La valetaille de l'hôtel Vardoz jubilait : M^{me} Eulalie, Anatole, Fanchette, Jozim, les cochers, les concierges, les cuisiniers, les jardiniers eux-mêmes recevaient de l'argent du baron, sous mille prétextes, la garde d'un cheval au retour du Bois, un coup d'étrille ou de brosse, des courses, un plat raffiné, un mensonge, une disparition opportune, une fleur offerte, un salut respectueux ; la gouvernante et le valet de chambre acceptaient aussi des pourboires de M. Florentin, et en dehors des gages régulièrement payés par madame il tombait là une pluie de pièces de dix et de vingt francs qui mettait en liesse tout ce brave monde. Anatole couchait avec Fanchette, une gaillarde à gros mollets, à belle charpente, et par bonté d'âme il s'amusaient encore à la bagatelle pour satisfaire la vieille Eulalie ; on festoyait, on se soûlait à l'office, on blaguait l'eunuque, on avait les derrières assurés contre l'avenir et personne n'était jaloux du voisin. Le valet de chambre aimait à citer aux collègues un mot de son maître, que celui-ci volait à Alexandre Dumas père :

« – Je venais d'acheter un cardinal, un mâle ; M. Angelus vit l'oiseau tout seul, attristé sur un bâton de la cage, et il s'écria : – Cours vite chercher une femelle, Anatole ; je ne veux pas de malheureux ici !... Ah ! la bonne pâte notre Monsieur ! – Et Madame donc ? intervenait la gouvernante. »

Eulalie et Anatole se regardaient, et jamais les noms des amants de Madame, le souvenir du vieux Keulsbergh et du jeune Galtier, ne troublaient la sainte harmonie d'une domesticité brillante, heureuse, engraisée, remplumée, fidèle à ses maîtres.

Les jours s'effeuillaient du calendrier artistique pendu dans le cabinet de travail de M. Angelus, ils s'effeuillaient toujours marqués des incidents

parisiens, et en ces premiers jours de la mi-carême Régina sentait encore sa puissance grandir. *Le Petit Éclair*, journal à cinq centimes, était reconstitué sur des bases solides ; il marchait, soutenu par la publicité de *l'Éclair* à trois sous et par des réclames étourdissantes : le baron Frédéric, le général, MM. Champeaux et Boucailles avaient pris des actions, et l'on réunissait les sociétés des *Éclairs*, du grand et du petit. A l'assemblée générale, M. Vardoz fut nommé administrateur ; M. Lousquin resta président du conseil d'administration des deux journaux ; le député venait de marier ses filles Éléonore et Nathalie à Paul Raffün et à M^e Heurteaux, et il espérait bien que ses gendres le retrouveraient ministre, au retour du voyage de noces.

Le cornac se déclarait à son affaire ; la rouge continuait sa série : Keulsbergh avait exécuté la moitié de ses promesses ; les clients grincheux n'affluaient plus à l'hôtel Vardoz, le Crédit Foncier accordait la radiation des hypothèques, le syndicat familial lui-même, le syndicat payeur de violons, se taisait ; Régina, elle, en était au trente-septième feuilleton de *la Revanche des Femmes*, dans le grand *Éclair*, sous le pseudonyme bien transparent de « M^{me} Mirzal », car la dame entendait garder pour la littérature son nom de veuve et de premières batailles ; de plus, Olympia faisait recevoir à un théâtre, imposait à l'un de ses anciens directeurs, et pour la saison prochaine : *la Révoltée*, comédie en trois actes.

La Revanche des Femmes, on la glorifiait déjà dans le public des mardis de l'hôtel Vardoz : les chroniqueurs du *Rire*, des *Immortels Principes*, du *Mouvement*, du *Rabelaisien*, du *Fil spécial*, du *Gâchis* et même du *Fer rouge*, tous les chroniqueurs de la maison donnaient des extraits des feuilletons, publiaient des tartines extraordinairement louangeuses ; Karl Rostan, du *Socrate*, s'emballa ; il concluait : « ... Je n'ai pas cru devoir attendre le dernier feuilleton de *l'Éclair*, l'apparition du volume en librairie, pour dire tout le bien que je pense du roman de M^{me} Mirzal, une œuvre virile et profondément humaine. Qu'advient-il des théories de l'auteur ? Assisterons-nous, Madame, à *la Revanche des Femmes*, à l'émancipation que vous demandez ? L'heure est-elle venue de bouleverser le Code et d'y inscrire les articles nouveaux qui feront de la femme une citoyenne au vrai sens du mot, une égale de l'homme ? Je l'ignore ; mais, dans tous les cas, vous êtes quelqu'un et je vous salue. »

A trois heures du matin, M^{me} Vardoze en domino bleu, la tête enveloppée d'une mantille blanche, les yeux brillants sous un loup de velours noir, s'appuyait amoureusement au bras de Florentin, et tous deux descendaient le grand escalier de l'Opéra, laissant le bal masqué en pleine animation. Ils montèrent dans un landau et se firent conduire à la Maison-Dorée.

– Ouf ! dit Régina en s'asseyant sur un canapé, pendant qu'un maître d'hôtel s'empressait, attentif aux ordres du jeune homme.

La dame enleva sa sortie de bal, son loup, resta gantée et se mit à rire devant la glace gravée de noms de filles, de dates mémorables et de petites barres, des unités amoureuses.

– Avez-vous faim ? demanda Galtier.

– Faim et soif.

– Tant mieux !

– Et vous ?

– Moi aussi !

Ils examinaient la carte, ils se décidèrent pour ce menu que le grand Adolphe inscrivit sur son carnet :

Huîtres de Marennes.

Truffes sous la serviette.

Langouste.

Perdreau froid.

Rocher-Plombières.

Raisins et pêches.

M^{me} Vardoze souriait à une pensée :

– Vous avez des cerises, maître d'hôtel ?

– Oui, madame.

– Des cerises en arbre ?

– En arbre ? Non.

– Alors, je ne veux pas de cerises !

Florentin ne comprenait rien à ce désir et à ce refus, et le garçon croyait à une envie de femme.

– Floflo, je t'expliquerai. Le général brésilien. D'un comique !...

– Et comme vins ?

– Røederer frappé, tout le temps, n'est-ce pas, chérie ? fit Galtier, qui connaissait les goûts de la dame.

– Très bien ! Mais apportez-nous aussi des roses, pas de bouquets, une botte de roses fraîches et bien fleuries !

Adolphe s'éloigna, revint, et bientôt ils attaquèrent le menu. Régina contait l'étrange cadeau du général brésilien ; elle disait sa stupéfaction devant le cerisier, l'esprit et la gaieté des invités, la folle histoire de Boucailles ; le jeune homme devenait soucieux.

– Tu n'es pas jaloux, je suppose, Floflo ? Tu serais trop bête ! En dehors de nos amours, Floflo, je suis comme la chaste Suzanne, avec quelques vieillards en supplément, et ce n'est pas bien drôle, va !

– Ce blanc de perdreau ?

– Merci... *Le Socrate* a été gracieux ; tu as lu ?

– Pas encore.

– Un article de Karl Rostan, et d'un tapé ! Est-ce que tu me consacreras quelques lignes dans ton antique et solennelle Revue ?

– J'essayerai... Le directeur...

– Je sais, vous me gardez rancune de la mort de Fabrèban !... Comme si j'y étais pour la moindre des choses ! J'aimerais mieux encore un éreintement que rien du tout... Ne t'embarrasse pas pour moi ; du reste, si je voulais créer une Revue, ce serait facile ; M. Vardoz m'encourage à vous faire la concurrence, et même le Brésilien a trouvé un titre aussi extraordinaire que son cerisier. Devine ?

– Je donne ma langue...

– A ta Régina ? J'accepte ! Le titre : *la Révoue dé la quatré points cardinaux* !

– Fameux !

– Il y a bien assez de Revues, et une direction m'ennuierait. A quoi bon ? *L'Éclair* me suffit, la plupart des journaux me soutiennent. Au diable vauvert la littérature, et vive l'amour !

Elle jeta des roses blanches effeuillées au plafond et les roses neigèrent sur leurs têtes :

– Floflo, nous sommes dignes d'avoir cent esclaves pour nous servir !

Il buvait, elle abandonnait sa coupe, saisissait des deux mains le visage de Floflo et buvait à la bouche, la source aimée ; elle le grisait de sa luxure savante.

Dans le salon de face, M. Angelus et Ghislaine soupaient.

– O mon grand chien, soupirait la fillette en domino rose, le potage à la bisque m’a enlevé la migraine d’un coup !

– On sera mignonne ?

– Oui ! oui ! Quand est-ce que je débutterai au théâtre ?

– Nous te sacrerons Vénus à l’entrée de l’hiver.

– Quelle veine !

Un habit noir à faux nez qu’une grande et vigoureuse Arlequine soutenait traversa le couloir, se rendant à un cabinet particulier ; des bravos et des rires escortaient le faux nez au passage.

– Ote-donc ça ! disait la fille.

– C’est rigolo !

– Tu es ridicule !

Ils s’installèrent, et l’inconnu s’acheva rapidement avec deux ou trois coupes de Champagne ; il sortait pour un besoin ; l’Arlequine voulait appeler un garçon qui conduirait monsieur, mais l’homme reprit son faux nez. Il errait maintenant à travers les couloirs ; des garçons interrogeaient l’ivrogne, incapable de retrouver son chemin.

Adolphe était à l’office, et le faux nez, conduit par un maître d’hôtel, indiquait une porte :

– Là !

– Monsieur ne se trompe pas ? Monsieur est bien sûr ?

– Là !

– Attendez-moi, monsieur, je reviens.

Le garçon descendit parler à Adolphe.

– Le monsieur est pompette ; il a refermé la porte ; la dame doit dormir, car elle n’entend pas ; donne vite la clef ?

Adolphe n’avait pas le temps de remonter de suite, et naturellement il livra la clef à son collègue ; le maître d’hôtel ouvrit la porte du cabinet, puis s’esquiva ; on le sonnait de toutes parts.

A la vue du faux nez, M^{me} Vardoz poussa un cri ; Florentin se dressait :

– Que voulez-vous, monsieur ?

L'inconnu désigna la dame d'un doigt tremblant :

– Elle !

Puis, son faux nez se détacha, il tombait vers le menton, soutenu par un fil, et l'homme répétait plus fort :

– Elle !... Régina, la maîtresse du baron Keulsbergh !

– Cet homme ment ! Il est ivre ! déclara Mme Vardoze, qui avait remis son loup.

Galtier se tournait vers Régina :

– Monsieur est de vos amis ?

– Je ne le connais pas !

– Elle ! Régina, la maîtresse de Keulsbergh !

– Retirez-vous, monsieur ! ordonna Florentin.

– Je ne sortirai pas, ni vous non plus !

– Et de quel droit ?

– Ça ne vous regarde pas, jeune homme !

– Si vous n'étiez pas un vieillard.

– Ce vieillard est encore solide !

– Vous trébuchez !... Allons, sortez, monsieur !

– Non !

– Pour la dernière fois ?

– Non ! Et j'empêcherai madame de vous suivre !

– Monsieur, je ne suis pas un querelleur, mais lorsqu'une femme est à mon bras, j'entends qu'elle soit respectée, et on la respecte ! Et s'il n'y a qu'une douzaine d'insolents comme vous, ça ne va pas être long !... Venez, madame !...

Galtier se précipitait, mais déjà, au bruit de la dispute, des dominos, des masques, des colombines, des pierrettes, barraient la sortie ; on croyait à un flagrant délit d'adultère constaté par le mari, et l'on parlait du commissaire de police.

Le Tulipier – car c'était M. Oscar Le Tulipier chantait sur l'air du refrain à la mode :

La voilà,

Régina,
Ah ! Ah ! Ah !
La voilà,
Régina,
Ah ! Ah ! Ah !...

Cela commençait à devenir amusant ; le vieux monsieur chantait toujours, et des voix de filles l'accompagnaient en chœur :

La voilà,
Régina,
Ah ! Ah ! Ah !...

Florentin s'était livré un passage ; il entraînait la dame plus morte que vive ; ils reculèrent : la porte du cabinet de face venait de s'ouvrir, et M. Angelus bondissait, empoignant Le Tulipier à la gorge ; les amoureux s'esquivèrent au milieu de la bagarre ; Florentin jeta cent francs à un garçon, et il disparut avec le domino bleu. Le Tulipier bafouillait encore :

La voilà,
Régina...
Ah !...

– Taisez-vous ! grondait Vardoze, ou je vous étrangle !

La voi...
Régina.
Ah !...
na !....

L'arlequine était accourue ; elle giffla l'homme à la barbe teinte, et, dégageant Le Tulipier, elle demeura là, résolue et vaillante :

– Il est à moi cet homme !... Je ne veux pas qu'on lui fasse du mal, et le premier qui le touche !... Et toi, grand cochon, si tu recommences, je t'étripe ! Rigolez-donc !... Il pleure, lui !... Rigolez-donc, tas de fainéants et de salopes !...

Puis, elle emporta cette guenille, bousculant le monde qui se regardait, ne comprenant rien à 'aventure.

Au cinquième étage d'une maison du boulevard Saint-Germain, M^{me} Le Tulipier, une grande femme aux cheveux blancs, s'était agenouillée devant le crucifix de sa chambre ; à sa prière se mêlait une évocation des heures bénies et lointaines et aussi des heures cruelles présentes. Elle voyait son mari, l'un des honneurs de la magistrature française, elle revoyait cet homme d'intelligence et de travail, et voilà que, tout d'un coup, après la mise à la retraite et l'interruption de l'effort cérébral, quelque chose d'étrange survenait en lui ; il était né d'abord en ce cerveau une révolte, un désir immense de reprendre les occupations familières ; peu à peu, l'œil du vieillard devenait vitreux, sa parole s'épaississait, sa langue se fendillait, il avait des rires, de larges rires vides de pensée. Alors, il s'était jeté dans l'orgie.

Il faisait jour. Le Tulipier entrait, dégrisé avec de l'ammoniaque ; il était blême, livide, il eut un grand soupir, un appel au pardon, un mot où criait sa volonté de vivre :

– Femme !...

Mais, dès le matin, sa marotte le reprit ; il injurait sa femme de ce nom « Régina », il la souffletait de ses envies de la dame blonde, et, elle, loin de se plaindre des aiguillons qu'il enfonçait dans son pauvre cœur, elle murmurait de douces paroles, elle dorlotait le vieil enfant, l'entourait d'une sainte et maternelle tendresse. Et quand il sanglota si fort, désireuse de le garder, de le préserver jusqu'à la tombée de la nuit, où tous deux, à peu d'intervalle, s'en iraient dormir du grand sommeil de la nature, – vraiment, s'il avait été possible d'agir de la sorte, de se sacrifier, de s'immoler, de s'écraser, la martyre eut appelé la dame blonde au secours, afin d'arrêter la folie du vieillard.

Le surlendemain, on venait prendre Le Tulipier pour le conduire dans un asile d'aliénés, mais le malheureux homme s'abattait au milieu des effroyables secousses d'une dernière crise ; il se teignit entre les bras de sa vieille compagne, en râlant toujours un seul mot : « Femme »

XIII

A la nouvelle de la mort de M. Le Tulipier, le cornac se sentit délivré d'un grand poids, d'une terreur profonde, bien que dès le lendemain du scandale de la Maison-Dorée il eût pris soin d'inventer une histoire pour le baron Keulsbergh, une histoire à crever de rire :

– Baron, oh ! baron, je n'en puis plus ! Je me tords !... Figurez-vous que cet animal de Le Tulipier s'est imaginé rencontrer ma femme à la sortie du bal de l'Opéra ; Mme Vardoz, un peu souffrante, gardait la chambre, et moi, je soupais à la Maison-Dorée avec la petite Ghislaine. Au dessert, nous entendons un grand vacarme : notre brave Oscar, en pleine attaque de délirium tremens, criait à tous les échos le prénom de ma femme, il voyait Régina dans toutes les jupes qui passaient ; nous sortions ; il aperçut Ghislaine, quitta sa dinde d'arlequine ; il recommençait : « Régina, Ah ! ah ! ah ! » Je l'empoignais, afin de le calmer. Fou !... Archifou !...

De son côté, M^{me} Vardoz se montrait indignée de l'aventure, elle n'entendait pas être exposée à de pareilles confusions, elle avait résolu de fermer sa porte au maniaque.

– Le Tulipier est mort ! Régina, il est mort ! vint annoncer triomphalement le cornac à Madame.

– Pauvre homme !

– Vous le plaignez ?

– Il m'aimait tant !

– Enfin, nous voici tranquilles !

Le jour de l'enterrement, l'édition de quatre heures du grand *Éclair* publia :

« A midi, ont eu lieu en l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet les obsèques de M. Firmin-Oscar Le Tulipier, ancien conseiller à la Cour d'appel de Paris, chevalier de la Légion d'honneur ; les deux fils de M. Le Tulipier, l'aîné chef d'escadron, le cadet avocat général à Bordeaux, conduisaient le deuil. Remarqué : le premier président de la Cour, le procureur général, le procureur de la République, le bâtonnier de l'ordre des avocats ; M. Angelus Vardoz, le baron Keulsbergh, M. Lousquin, M. Champeaux, M. Boucailles, M. Karl Rostan, le général comte da Queiroz-Leão, etc. Au cimetière, après le discours de M. Darennès, président de Chambre, M. Angelus Vardoz, ami du défunt, a prononcé quelques paroles d'adieu qui ont ému toute l'assistance. »

Le cornac virtuose du « cadavre » jouait aussi du cercueil, et, toutes les fois qu'il assistait à un enterrement sérieux, il s'arrangeait pour qu'on citât son nom dans les journaux. Il faut dire comment se pratiquent les dessous de ces pauvres choses : les journalistes qui tiennent à être agréables à la famille n'ont point le temps de scruter les listes remplies de signatures, ni d'opérer un triage ; ils s'adressent aux familiers du mort, et ceux-ci écrivent des noms, les célèbres en tête, les leurs ensuite, et deçà, delà, des notoriétés plus ou moins discutables. Aux heures de son obscurité, Vardoz avait des trucs ingénieux : il ne lâchait pas les intimes du défunt, il était présent à la confection et à la remise de la liste funèbre, s'il ne la rédigeait pas lui-même ; encore aujourd'hui, malgré sa taille, sa rosette et sa barbe, il redoutait les défaillances de mémoire, et il les conjurait avec des télégrammes bleus adressés à la presse : « Cher ami, je me trouvais aux obsèques de X*** ; je tiendrais, à cause de la parenté, et seulement à cause de cela, à figurer parmi les assistants. » ou bien : « Mon cher confrère, je n'ai pu me rendre à l'enterrement de Z*** et je le regrette, car je suis un intime de sa famille. Entre nous, je voudrais y avoir assisté *tout de même*, et si vous citez des noms... »

Mais si M. Angélus était rassuré à l'endroit de Keulsbergh, Régina tremblait d'inquiétude au souvenir de Florentin. La maîtresse ne pouvait oublier les sarcasmes de l'amant, après leur fuite du restaurant mondain, et ce n'était pas sans crainte que ce jour-là, débarrassée du baron, elle arrivait à la garçonnière de la rue de Naples.

– Ta lettre m’a fait pleurer, Floflo ! gémit-elle, en se laissant tomber sur un fauteuil. On ne s’embrasse pas ?... Tu m’en veux toujours ?

– Je ne vous en ai jamais voulu, madame ; je vous plains.

– Je t’aime, moi !

– Quittons-nous bons amis ?

– Non ! je t’aime !...

– Laissez-moi, voyons !

– O Floflo !... Ta bouche ?...

Elle s’accrochait à lui, désespérée, voluptueuse et câline :

– Monsieur Le Tulipier était fou ; il mentait ! Le baron.

– Le baron Keulsbergh est votre amant !

– C’est faux !

– Ton cornac t’a vendue !

– Je te jure.

– Va, je devine ! Angélus ruiné tenait à se refaire, et il a livré sa femme !...

– Tu m’injuries, toi qui me défendais là-bas !

– Je te protégeais contre les insultes et les violences, comme j’aurais protégé.

– Une fille ?

– Ma foi !

– Je suis une malheureuse.

– Tu avoues donc ?

– Rien !

– Ah ! c’est trop fort !

– Tu es mon seul amant !

– Quelle raison poussait ton mari à courir sus au vieillard pour nous livrer passage ?

– La peur du scandale.!

– L’excellent chéri ! Et monsieur Gagnon, préfet de police, ne lui a pas encore décerné une médaille de sauvetage ? Et le cornac ne t’a pas remis la facture de son dévouement ? La note, madame, et je paye !

– Assez, Floflo !...

– Non !... Je veux savoir !... J’attendais les témoins de M. Vardoz, car je m’étais dit : Cet homme ne peut rouler jusque là ! Il sait parfaitement que sa femme a soupé en ma compagnie, qu’elle est ma maîtresse.

– Tout est arrangé !

– Par qui ?

– Par lui.

Ah ! conte-moi ça ! Vous devenez tous les deux bien intéressants !

Florentin se mit à cheval sur une chaise, en face de Mme Vardoz, et Régina, malgré l’ironie visible de l’amant, exposa l’expédient à l’usage de Keulsbergh, la trouvaille embellie de M. Angelus : On ne saurait jamais le fin mot de l’aventure et l’on s’imaginait déjà que, dans sa folie, M. Le Tulipier avait confondu la maîtresse de M. Vardoz avec la femme légitime ; le loup de velours noir était là pour mentir ; il ne resterait rien des chansons des dominos, des Arlequines, des Colombines et des Pierrettes, du tapage, de l’embrouillamini, et là où personne ne voit goutte, tout le monde a raison ; le maître d’hôtel, Adolphe, se tairait ; de plus, M. Le Tulipier, le seul témoin dangereux, étant mort.

– Adorable ! c’est adorable !... Le mari ne se contente pas d’être cocu, il se crochète pour sa femme, et de par le décès du révélateur nuisible, monsieur se frotte les pouces et crée un alibi à madame !... Étourdissant !... Voyons, Régina, vous avez la facture ? Je n’exige pas l’apposition du timbre ; je payerai au besoin les soixante francs d’amende ; la facture, madame, la facture ?

Floflo ?...

« – Alors, ma chère, le baron continuera ses largesses, et moi je ferai un cadeau à monsieur, car autrement je serais le dernier des mufles.

– Pitié !

– Je lui commanderai une blouse et une casquette à trois-ponts ; il coupera sa barbe pour faciliter les accroche-cœurs professionnels.

– Oh ! vous me tuez !... soupira-t-elle en se tordant les bras.

Elle se leva d’un trait :

– Adieu, monsieur !...

De retour à l’hôtel, M^{me} Vardoz s’enferma dans ses appartements et passa une partie du jour à maudire sa destinée ; puis, elle imposa silence à son

cœur, et les lectures des feuilles qui célébraient *la Revanche des Femmes* lui offrirent quelques consolations.

M. Angélus la vit encore très triste :

– Vous avez pleuré ?

– Eh bien, oui, j’ai pleuré ! Florentin.

– Il n’est pas satisfait, ce monstre-là ?

– Il veut se battre !

– Contre Le Tulipier, qui vous a outragée ? Il est un peu tard !...

– Contre vous, monsieur !

– Il y a belle lurette que je ne me bats plus ! Et pourquoi, s’il vous plait, ce monsieur désire-t-il me chercher querelle ?

– Il ne cherche pas ; il attend vos témoins.

– Si M. Galtier avait un peu de cœur et de dignité, il se renfermerait dans le silence, et vous auriez dû lui glisser à l’oreille.

– M. Galtier a été très dur pour vous, monsieur !

– Vous voulez donc nous faire baitre, madame ?

– Oui ! Et s’il vous restait un peu de sens moral.

– Taisez-vous !

– Votre cynisme...

– Assez !

Elle se dressa, les joues empourprées :

– Vous me faites horreur ! Vous êtes lâche, ignoble, immonde ! Le dernier des goujats des boulevards extérieurs ne vous monte pas à la casquette, car Florentin vous réserve un cadeau, une casquette à trois-ponts !...

– Perdez-vous la boule, madame ?

– J’en ai assez ! J’en ai trop !... Trop de vous, de Keulsbergh !... Je pars enfin !... Je demanderai le divorce !... Où suis-je tombée ?...

– Vous montez vers la gloire !

– La gloire ?... Et à quel prix, mon Dieu !... Oui, je partirai..

– Avec Florentin ?

– Avec mon fils ! Et j’irai me mettre aux genoux d’Olympia.

– Madame, prenez garde : on vous enfermera !...

– Comme folle ?

– Naturellement.

– La justice.

– Vous y croyez encore, vous, à la justice ?

– Je crois en Dieu !

– On ne s'en douterait pas ! Chère belle, calmez vos transports, et dites-vous ceci : mon mari me tenait, il me tient encore, il ne me lâchera pas, ou s'il me lâche, il me perdra froidement ; comme axiome, rapportez-vous-en au grand monsieur de notre siècle, au prince de Bismarck lui-même, qui s'est écrié en plein Reichstag : « *Die Macht steht über dem Gesetz*, » c'est-à-dire, en bon français : « La puissance est au-dessus de la loi. » Entendez-vous ? C'est tout ce que je sais de la langue allemande : « *Die Macht steht...* »

– Vous êtes infâme, monsieur Vardoz !

– Vous êtes une idiote, et vous avez un côté fille, madame Vardoz !

La seconde dispute se calma plus facilement encore que la première, et le ménage continua son train de vie ; M. Angélus avait des réponses pour toutes les objections de sa femme ; quant aux injures, elles glissaient de son dos, comme glissent les lames de la Manche sur les fausses nageoires de ce poisson de l'ordre des Acanthoptérygiens, de la famille des Scombroïdes, au corps fusiforme, à la tête en cône comprimé, remarquable par l'éclat de ses couleurs.

– Régina ?

– Je vous ai défendu, monsieur, de m'adresser la parole dans l'intimité !

– C'est pour votre bien ?... Régina ?

– La paix !

– La peau ? La peau ?... Madame, vous employez de jolies expressions !

– J'ai dit : la paix !

– J'avais entendu : la peau.

– Ce langage est digne de vous et non pas de moi !

– Régina, encore un peu de patience, et vous renverrez le baron ; vous vivrez honorée, libre, illustre.

– Je me moque de la gloire !

– Ta ! ta ! ta ! Et Florentin boude toujours ?

– Que peut vous faire ?

– Je m'intéresse à votre bonheur.

– Allez chez vos maîtresses, chez la Ghislaine, dont vous avez eu l'impudeur de me parler !

– Soyez raisonnable : vous vous barricadez ; il faut bien que.

– La Ghislaine, une enfant de quinze ans !

– Seize ans !

– C'est honteux

– Et moi qui vous apportais deux surprises : d'abord, votre roman vient d'atteindre le trente-quatrième mille ; ensuite, *le Fer rouge*.

– Après ?

– Le *Fer rouge* consacre toute sa chronique de tête à *la Revanche des Femmes*, na !

– Voyons ?... Vous êtes si menteur !

– Ça été dur à décrocher ; je suis revenu dix fois à la rédaction.

Il offrit le journal déplié et s'éloigna, malin, pour laisser la dame à son ravissement.

Un autre soir, dans la voiture qui les conduisait chez les da Queiroz-Leão, M. Angélus entama un sujet scabreux :

– Régina, votre Florentin serait bien attrapé si.

– Allons ?

– Si, comme Louise et Bianca, ces chairs à plaisir.

Il parla des amours secrètes de La Norette et de M^{me} Champeaux ; il donnait des détails, des analyses savantes qu'il tenait de son ami le marquis de Sombreuse, un monsieur de Sade ressuscité au faubourg Saint-Germain, un pensionnaire libéré de Bicêtre, dont la bizarre figure et le regard perfide effrayaient M^{me} Vardoz.

– Elles me dégoûtent, vos lesbiennes !

– Il faut pourtant les supporter, car elles nous servent.

– Quant à les imiter ? Jamais !... Il est horrible, ce vice !

– On voit bien, ma chère, que vous méprisez ce que vous ne connaissez pas !... Vous êtes ennuyée et je cherche.

– Et dire que la loi ne frappe pas de pareilles horreurs !

– Les juges ne peuvent visiter les alcôves ; et quant aux imbéciles qui tonnent, ce que l'on s'en fiche !...

– Mais vous, qui avez accouplé ces femelles, que mériteriez-vous ?

– Je ne songe pas au prix Montyon ; je me contenterai de la croix de commandeur, et j’aurai la cravate rouge, dès que Lousquin sera ministre, ce qui ne saurait tarder.

– Si vous ne mourez pas aux galères, c’est qu’il n’y a plus de Dieu !...

M^{me} Vardoz essaya d’oublier Florentin avec M. Gaston Lavignotte, le peintre qui lui faisait son portrait ; elle se livra ensuite à son statuaire, M. Louis Corvaisier, puis à Karl Rostan, du *Socrate*, et tout cela en moins d’une quinzaine ; mais sa chair travaillait du désir de Floflo. Les autres amants n’avaient ni la mâle beauté, ni la courtoisie, ni l’élégance, ni surtout la vigueur de Galtier ; il était, lui, Florentin, la palme demandée, la palme fatale, et, fille de joie, toute de chair, elle déshonorait la science et comparait son amour au percement de la lumière, et même à l’épreuve définitive, sacrée, bénie, du grand canon de M. Champeaux ; elle voulait Florentin, elle criait son nom, dans la rage de ses adultères. La nuit, elle marchait fiévreuse, s’arrêtait, attentive, comme s’il allait venir : triste, elle se couchait, mordait les draps, les dentelles des oreillers, tressaillait d’une douleur profonde, gémissait d’une révolte du sexe et s’abattait, embrasée d’une flamme que l’absent pouvait seul éteindre. En présence du baron, il lui fallait une incroyable énergie pour continuer un rôle réduit aux plus mauvaises phrases. Floflo ?... Mon Floflo ?... Jamais aucun homme ne l’avait ainsi bouleversée, et même son incommensurable orgueil s’effondrait ; elle possédait une grande photographie de Florentin, elle la mettait là sur sa table de nuit, entre un buisson de roses, et aux lueurs des lampes elle la regardait, la baisait, la priait, la vénérât, l’adorait ; puis, lasse, elle fermait les yeux et voyait encore Floflo, et bien mieux, vivant, souriant ; elle s’abritait dans sa pensée, aux rayonnements de ses yeux, à la fraîcheur de sa bouche et s’endormait enfin, énervée, épuisée par les luxures solitaires où la vision du bien-aimé, l’éternelle vision, la jetait presque sans goût.

Certain soir, malade d’amour, elle s’en vint attendre, place de la Madeleine, devant la maison même de M^{me} Galtier ; Florentin l’aperçut, collée à un mur, après avoir marché telle qu’une rôdeuse, après avoir essuyé les propositions galantes des hommes ; il eut pitié, et leurs amours refleurirent.

A quelques jours de là, au milieu du gâchis politique, le cabinet s'effondra ; M. Lousquin était ministre de l'intérieur, et l'un de ses premiers actes fut d'exiger de son collègue de l'Instruction publique une croix de commandeur pour M. Angelus Vardo.

Le cornac et sa femme décidèrent avec Keulsbergli de fêter superbement cette décoration, et Florentin reçut la carte d'usage :

MONSIEUR ET MADAME VARDOZ PRIENT

Monsieur FLORENTIN GALTIER

Rédacteur à la *Revue des Lettres françaises*

De leur faire l'honneur de venir passer-la soirée chez eux, le jeudi 11 avril.

On dansera.

Le jeune homme s'indigna d'abord en comparant cette forme mondaine aux mille petits becs de sa R***, puis il se mit à rire terriblement.

XIV

Olympia frémissait de marcher sur le chemin de la vérité ; la nuit dernière, dans son salon même, tandis que ses enfants et leurs camarades Émile, Germaine et les autres petits amis dansaient la pavane, elle surprit des signes d'intelligence entre le baron et M^{me} Vardoz ; elle s'approcha de la table de poker où ils jouaient avec M. et M^{me} Champeaux, le comte et la comtesse, M. Angelus et M. Boucailles, et il lui sembla entendre des jambes qui se dégageaient, un froufrou de jupes, un bruit de bottines étouffé sous une toux persistante de Frédéric, et même elle crut voir à la fleur du sourire de Régina, au redressement rapide et gai de la tête blonde, à l'air malin de la dame, une preuve plus terrible, non pas le prélude, mais la continuation d'une scélératesse habile et déjà ancienne ; M. Keulsbergh, lui, se mouchait, toussait bruyamment. Sans rougir, ni pâlir, ni trembler, en comédienne admirable, la baronne s'intéressa aux cartes du baron, et rien sur le visage de la femme trahie ne vint indiquer le trouble douloureux de son être, la saignée du cœur ; ils se crurent si bien tous deux à l'abri des soupçons, qu'ils se sourirent. Au matin, Olympia doutait encore, elle se révoltait, elle désirait se tromper, implorait une erreur de toute l'énergie de ses sens bouleversés. Régina et Frédéric, là, auprès des enfants ? Régina, cette veuve de province que la Parisienne avait débarbouillée de ses ignorances et de ses maladresses mondaines ? Régina, la maîtresse d'Angelus, cette femme qu'elle reçut la première, alors que M^{me} Champeaux se réservait de toute sa hauteur ? Régina, ce bas-bleu qu'elle aidait à triompher, dont elle venait d'imposer une comédie ? Régina, qu'elle aimait, défendait, protégeait, encourageait comme une sœur !.....

Après le déjeuner, selon son habitude, et sous le prétexte de faire un tour aux grands bureaux voisins de la banque, le baron salua sa femme ; dans l'antichambre, lorsqu'un domestique lui eut passé un pardessus clair, il rentra pour dire :

– Olympia, je reviendrai à trois heures et nous irons au concours hippique ; je dois signer de nombreuses pièces et examiner une demande de crédit, une grosse affaire, et si cela vous ennuie d'attendre ?...

– Non, mon ami ; je vous attendrai.

D'une fenêtre, Olympia suivit des yeux le baron ; il n'entrait pas à la banque, il se dirigeait vers le boulevard Malesherbes ; elle se fit habiller à la hâte et sortit à pied. En voyant l'effroi des concierges de l'hôtel Vardoz, la baronne devina tout de suite la présence de son mari ; des tapissiers, des fleuristes ornaient l'escalier de draperies et de verdure pour le grand bal du soir, et la maison retentissait d'un va-et-vient d'ouvriers, d'un remuement de meubles et d'échelles. M^{me} Keulsbergh gravit le premier étage, sous les guirlandes et les fleurs ; justement, la gouvernante qui, d'ordinaire, faisait le guet, venait d'être appelée par l'architecte à la salle des Fêtes ; la visiteuse rencontra Jozim ; le Turc la salua sans défiance, et elle arriva aux appartements de M^{me} Vardoz ; elle hésitait à frapper, quand elle entendit un bruit de rires, du côté de la salle de billard, en bas, tout au fond ; elle revint sur ses pas, s'arrêta près de la porte. On ne riait plus, on parlait, et Olympia distinguait l'accent de Frédéric :

« – Je suis heureux, ma Régina !

« – Frédéric, je t'aime bien et je t'apprécie de jour en jour.

« – Il ne faut désirer la mort de personne, mais si Angelus. Du reste, avec le divorce. Nous verrons ! »

La porte s'ouvrit et la baronne parut : M. Keulsbergh et Régina reculèrent, épouvantés.

– Frédéric, dit Olympia, d'une voix altérée, votre liberté vous est rendue.

Puis, elle éclata en sanglots et se précipita contre M^{me} Vardoz :

– Toi, tu es une fille !

Et elle la souffleta de son ombrelle.

– Cabotine ! hurlait Régina, que l'ombrelle avait marquée à l'oreille droite.

– Mets donc l’argent de monsieur dans tes bas bleus !

Elles étaient là, face à face, prêtes à s’étrangler ; Keulsbergh, très pâle, se mit entre elles :

– Vous êtes, mesdames, d’une indécence !...

L’explosion de la querelle se perdit au milieu des coups de marteau des tapissiers et de tout le brouhaha des décorateurs.

– Monsieur, conclut la baronne, je vous laisse avec madame ; je quitterai l’hôtel aujourd’hui même et j’emmènerai mes enfants.

– Vous reprendrez votre fils, madame, seulement le vôtre !

– Ils sont tous les deux miens, et je les veux, dès aujourd’hui, tous deux !

Régina balbutiait, l’oreille saignante :

– Le baron est venu me voir en ami ; quel mal faisons-nous ?

– Assez, la fille !

– Vous n’avez pas de preuves !

M^{me} Keulsbergh s’éloigna. La blessure de M^{me} Vardoz était très légère, et avec la houppette de poudre de riz, il n’y paraîtrait plus ; la femme du cornac reprenait son aplomb :

– Frédéric, il faut, il est nécessaire que l’on te voie au bal.

– Je serai là ce soir.

– Tu me le promets ?

– Oui.

– Quoi qu’il advienne ?

– J’ai promis.

– Olympia essayera sans doute de me vitrioler ?

– Non !...

– Je prendrai le revolver d’Angelus.

– Inutile !... Je connais Olympia : sa fureur apaisée, elle va me quitter, sans bruit, sans causer de scandale, sans rien dire de la vérité, peut-être ; mais, je n’entends pas qu’elle emmène mon enfant !

Quand le baron eut pris congé de M^{me} Vardoz, M. Angelus vint apprendre l’histoire touchante des lèvres de sa femme.

– Qui a pu nous dénoncer ?

– Ah ! ce n’est pas moi ! s’écriait Vardoz. Pardi, votre Florentin !

– Floflo est incapable.

– La jalousie.

– Incapable ! vous dis-je.

M. Angelus, très heureux de l'aventure, essaya de jeter un peu de gaieté :

– Envoyez-donc une paire de témoins à la baronne, M^{me} Champeaux et La Noretti, par exemple ! En voilà une réclame ! Crêpage de chignons, duel à l'épée, les gorges nues, comme dans le tableau d'Émile Bayard.

– Battez-vous avec Florentin, d'abord !

– Je riais, ma chère.

– Je n'aime pas les plaisanteries de mauvais goût !...

Olympia donnait l'ordre aux femmes de chambre de faire les malles, et elle s'effondrait en sa douleur.

Mais, de même que par un temps violent d'orage la foudre tonne et éclate sur maints endroits, ainsi la baronne Keulsbergh n'était pas la seule victime de cette journée. Le général da Queiroz-Leão se rendait en calèche au Palais de l'Industrie, pour le concours hippique ; il semblait tout drôle et relisait une lettre qu'il avait ramassée, le matin, dans la chambre de madame, et à l'insu de la comtesse, un papier rose qu'il épelait, traduisait à sa manière : « Jé t'adore, ma cher' Bianca ! Jé né rêvé que de toâ, la nouit, touté la nouit. Trouv' oun prétextt' quelcounque et né va pas à la councours dé la hippiqué ; jé sérai dane tés brass' à trois heures.

« Jé bais' ta bouche vcrmeill',

« Ta biène-aimée

« Louiss'. »

– Retournez ! dit-il au cocher.

Puis, il grommela entre ses dents :

– Louiss' Champeauxx ! Madam' Champeauxx et ma Bianca ! Jé m'en doutaitt' dépous lé soir où elles ount quitté lé saloun dé mossié Vardoz ; jé vais lé pincerr' et no verrounn' biène cé qué jé férai ensouitt. C'est courieux ça ! Oun hommé, ça m'houlilierait moins ; jé pourrai loui chercher quérell', loui flanquer moun gantt' à la figoure, lé touer en douel ou mé fairr' touer, mais ouné fâme, dé fâmes, lé prouverb' il ditt' qu'il né faut jamais les frapperr' même d'ouné flour ! Et dir' qué sour les counseils dé mossié Angélouss', moâ, général coumtt' Ousébio da Queiroz-Leão, j'ai

épousett' ouné Bianca, ouné lesbien' dé chienn' ! Qué malhour, moun Diou, qué malhour ! Jé né souis pas méchantt', et beaucoup dé Parisiens coummençaientt' à mé rendré joustice, en né mé counfoundane plous avéqué les vôleurs dé la rastaquouère dé chez moâ ; Jé né réfousé point dé dounerr aux pauvré dé Pariss' ; jamais ouné fêtt' dé la charité sans moâ ; et mossié Vardoze, loui, j'ai loui prêtett' dé l'argentt', jé né marchandé pas ses tableauxx', dé la salété ! J'achété soulémentt' pour loui être agréabl' ; jé mé faisais oun plaisir, après lé Grand-Prixx' dé prouménerr' ma Bianca en vouyag' ainsi qué sa maman qui habitt' oun appartement' doun jé payé lé louer, et lé resté ; nous sériouns allés aux baines dé merr', pouis nous sériouns partis pour lé Brésill' et là-bass' dans ma prouvincé de la Espiritou-Santo, la Bianca out été ouné reiné, ouné véritabl' reiné !... Qué malhour, moun Diou, qué malhour !...

Des pleurs roulèrent sur ses grosses moustaches :

– Jé frissounné, et pourtant lé souleil est magnifiquo ! J'ai là dans la poitriné ouné plaço vido, doulouroso, coumo si oun chirurgienn' m'avaitt' enlévé ouné partie dé moun cœur !...

Il devint grave ; ce qui pour un homme est la façon virile d'être triste, en demeurant énergique et robuste.

Sur l'avenue du Bois-de-Boulogne, à quelques pas du club des Panés, da Queiroz commandait d'arrêter les chevaux et d'attendre ; il continua à pied le chemin jusqu'à l'hôtel ; il prit l'escalier de service et se dirigea vers la chambre de la comtesse. Au milieu du couloir, une servante montait la garde : sans une parole, avec l'un de ces gestes qui font obéir, le général ordonna à la domestique de rester là, immobile ; puis, ayant pénétré dans le cabinet de toilette, il écouta ceci :

« – Bianca, c'est aujourd'hui le prix de la Coupe ; j'aurais pu m'enorgueillir là-bas, mais la coupe bénie, c'est celle de tes lèvres !

« – Louise, ô ma Louise !... »

Les voix se mouraient dans un furieux baiser d'amour. Chancelant, rouge de honte et de douleur, le Brésilien quitta son poste d'observation, et il dit à la servante :

– Phrousin' pas oun mott' ou jé té toue !...

– Vers les cinq heures, le comte rentra à l’hôtel, et, cette fois, par les portes de la cour, sous les saluts du suisse, aux trois coups du timbre d’appel et au grand trot de deux alezans superbes ; il se rendit aussitôt chez sa femme, qui avait manifesté le désir de le voir.

– Vo avez bocou perdou, Bianca, dit-il, en baisant la main de la comtesse. Merveilloux, lé Palais dé la Indoustrie, ouné courss’ esplendido !... Des toilett’ !...

– Je souffrais tant ! maudite migraine !...

– Et vo allez oun peu mioux ?

– Presque bien !

– Vo pourrez dounc vénir au bal dé Vardoz ?

– Oui.

– Tane mioux ! J’ai dé l’ourgueil dé vo voir avéqué lé beau moundé ; vo êtes si charmantt’ ; vo dansez si biène !

– Ce serait malheureux !... Une première danseuse de l’Opéra !

– Oun pétitt’ tour à la Cascadé vo rémettraitt’ coumplémentt’ ?

– Vous croyez ?

– Ouais !

– J’accepte.

– Bianca ?

– Cher et tendre Eusébio ?

– Merci. Bianca, j’ai rencountré lé counsoul dé la Espiritou-Santo et il m’a demandé votr’ extraitt dé la naissance pour ouné régoulo. ouné régouli, régoulari.

– ...sation ?

– Ouais !

– Demain, je chercherai ça.

– Il lé faudraitt’ aujord’houi ?

– Je vais vous le donner.

– Votré signatour’ aussi ?

– Pourquoi faire ?

– Ouné fourmalité ; vo avez biène counfiance en moâ ?

– Certes !

– Ténez, signez ça ane blanc, pouisque vo êtes majour' ? On s'arrangéra ensouite.

Il présenta une feuille de papier timbré de cinquante centimes, et La Norette, comtesse da Quei roz, s'approcha d'une élégante papetière.

– Ah ! j'y pense ! Mon acte de naissance est là.

Elle signa, ouvrit le petit bureau, et dépliant l'extrait de l'état civil :

– Blanche Noret, Auteuil, le 24 juillet 1873. Moi, je ne me rajeunis pas : on peut voir !...

Phrosine vint habiller madame, et, muni des deux papiers, le général s'enferma dans sa chambre pour remplir la feuille de cinquante centimes, selon un formulaire qu'il s'était procuré le matin même, à la première lecture de la lettre de M^{me} Champeaux.

Bianca demandait :

– Phrosine, vous n'avez pas trouvé cette lettre ?

– Non, madame la comtesse.

– Un carton rose ?

– J'ai cherché partout.

– Cherchez encore !

Elle songea : « S'il l'avait trouvée, lui ? Baste ! Qu'est-ce qu'il pourrait y comprendre ? Louise a été un peu chaude sans doute, mais dans la province d'Espiritu-Santo, qui se doute de ça !... »

Phrosine pensait : « Monsieur est tout gnognon, et son sourire me donne froid à l'échine !... Ce ne sont pas mes affaires !... »

La promenade en landau découvert fut charmante. C'était l'une de ces fins de journée d'avril où la brise pique d'un désir les amoureux que le printemps travaille, et la comtesse avait pour son mari des élans de volupté.

– Aïe ! s'écria tout d'un coup Da Queiroz, en portant la main à son plastron de cravate, j'ai perdou moun diamantt' noir au Palais dé la Indoustrrie.

– Ce matin, le diamant était encore à votre cravate, répondit la comtesse, et il me souvient que vous ne l'aviez plus, en rentrant du concours Hippique... Cinquante mille francs !... On a beau être riche !..

– Bianca, jé vais fair' ma déclaratioun aux objets perdous ?

– A la Préfecture de police ?

– Et dé souite, si céla né vo ennouie pas. Cé diamantt' noirr, lé plous rémarquabl' de ma coullectioun, jé lé réservé à vo pour ouné paroure, ouné agrafé dé manteau rouyal.

– Allons vite !

Le landau stationnait en face de la Préfecture de police ; le Brésilien disparut. Quelques minutes plus tard, il reprit place dans la voiture :

– Pardoun, cher', de vo avoir faitt' attendre ; on allaitt' fermer, jé souis arrivé à temps : on a pris la nott' et tout est ane règl' !

Le comte et la comtesse dînèrent seuls, gaiement.

– Il fautt' sé fair' les moullets pour lé bal, ma Bianca ! insistait Da Queiroz ; vo né bouvez pas ?... Encour' oun peu dé champagne ?... A vôtré santé !

– A la vôtre, Eusébio !

– Moâ, jé né pensé plous au diamantt' noirr ; il n'étaïtt' pas si brillant' qué vos yeux !... Lé bal dé Vardoze, c'est assez tôtt, à minouit ?

– Certainement !

– Alorss', Bianca, si vo êtes prêt't' avant minouit, jé vo charmerai d'ouné surprise. Figourez-vo qu'au councours dé la Hippiqué, j'ai admiré oun coustoume extraourdinaïrr ; mossié Angélouss' ma dounné l'adress' dé la couturier nouveau qui a l'espositioun des étouffes et des moudèles, la nouit, à la loupier' électric'...

– A onze heures, nous irons voir les costumes.

– Esplendido ! Jé lé joue !... Des nouances à fair' hounté au souleil !...

La comtesse, ravie et même un peu grise, montait en calèche ; elle était en toilette de bal, et le comte, vêtu de l'habit noir, sous un pardessus vert-pomme, s'asseyait auprès de sa femme et donnait des ordres au valet de pied. La voiture fila dans la direction des grands boulevards et s'arrêta net devant une maison aux fenêtres grillées.

– Bianca, no sommes arrivett' !

Le valet de pied ouvrait la portière. M^{me} da Queiroz riait comme une folle, car le champagne lui tapait rudement sur le cerveau ; le comte lui offrit le bras ; ils entrèrent, et, derrière eux, la porte se referma soudainement, avec un bruit de chaînes.

Comme elle pénétrait dans un salon vide éclatant de dorures, de glaces et de lumières, la comtesse faillit se trouver mal, sous l'ardente chaleur des lustres de gaz, au milieu d'une exhalaison bizarre de parfums et de senteurs humaines.

– Où m'avez-vous menée, monsieur ?

Une grosse dame réjouie qui portait un trousseau de clefs vint saluer le général :

– C'est la petite en question ? Vous avez les papiers ?

Da Queiroz tira de son portefeuille l'extrait de naissance et le consentement de Bianca, tout le dossier enregistré à la police des mœurs.

La comtesse restait là, les yeux grands ouverts, sans voir.

– Allons, chérie, dit la matrone, remuez-vous un peu ! Vous ne serez pas malheureuse ici ; nous avons une excellente clientèle, et ces dames sont très gentilles !...

– Où suis-je ! Où est mon mari ?

– Votre mari ? Ah ! elle est raide, celle-là !... Vous voulez parler du placeur, du Brésilien chouette qui ne veut rien pour sa peine ? Vous vous appelez Blanche ; nous en avons une autre de ce nom, et.

– Je veux sortir !

– Vous avez signé, n'est-ce pas ? Eh bien, ne faites pas la méchante !...

– Je sortirai !...

A la stupéfaction du cocher et du valet de pied, da Queiroz reparut seul, le cigare aux dents :

– Chez moi d'abord ; puis, à l'hôtel Vardoze !...

XV

Dans un éblouissement de lumières, l'escalier de marbre de l'hôtel Vardoze pavaisé d'arbustes en fleurs, l'escalier vénitien à double révolution, s'emplissait, se vidait, pour s'emplir toujours d'une foule d'habits noirs et de robes décolletées versicolores. On avait enlevé les cloisons, et les trois grandes pièces en enfilade, tendues d'un gigantesque velum de soie bleue, fleuri d'arabesques d'or, ne formaient qu'un hall immense où une cohue circulait avec peine aux lueurs des lampes Jablochhoff, sous l'ouragan d'harmonie que déversait d'une tribune l'orchestre endiablé d'une centaine de tziganes. Tout le long de la salle des Fêtes, et entre de larges baies à vitrail, autour des statues de marbre et de bronze montaient de hautes verdure, des palmiers, des dracœna, des yucca, des myrtes, des catalpa, des fougères, des gynériums, des aulnes, des cèdres de Virginie, des jasmins d'Espagne : au centre, une montagne blanche de lilas ; à droite, un parterre d'azalées rouges ; à gauche, un reposoir de camélias roses ; aux quatre extrémités, des corbeilles de géraniums, de verveines, de gardénias, de primevères de la Chine, – et de toutes ces floraisons jaillissaient des bras d'Hercule et de Vénus, des bras de métal armés de globes lumineux. La salle à manger avait été transformée en buffet, la salle de billard devenait un salon de jeux avec grande table de baccara, tables de whist, de bouillote, de poker et d'écarté ; le cabinet de travail de M. Angelus, discrètement éclairé, servait de buen retiro, ainsi que la serre et les charmilles du jardin. Il entrait toujours du monde, et la cour d'honneur envahie, les voitures se rangeaient sur le boulevard Malesherbes, les unes du côté de l'hôtel, et les autres près de Saint-Augustin ; des badauds s'attroupaient, s'extasiaient, riaient, se poussaient ; des agents de police se tenaient au milieu de la chaussée pour donner le signal d'arrêt à la file encore pressante des équipages à venir.

Au salon mauresque, dont les portes étaient grandes ouvertes sur la salle de bal, M. et Mme Vardoze recevaient les invités ; en robe blanche à longue traîne parsemée de roses mousseuses, les épaules et les bras nus, ruisselante de pierreries, le croissant du Brésilien dans les cheveux, Régina caressait la tête frisée de son fils Émile et échangeait quelques paroles avec le baron.

- Olympia est partie ?
- Oui, à neuf heures.
- Et où est-elle ?

– A Ivry, chez l’une de ses parentes ; elle a repris sa dot ; je voulais augmenter, elle a refusé, mais elle a emmené mon enfant, et nous verrons cela au procès du divorce !

– Elle ne viendra pas faire de scène, au moins ?...

– Non !...

Tout près d’eux, M. Angelus, toujours si correct en habit noir, la barbe admirable, cravaté du rouge cordon de la Légion d’honneur, serrait les mains de Karl Rostan, du peintre Lavignotte et du statuaire Corvaisier, les amants passagers de sa femme.

Anatole annonçait :

– Monsieur et madame des Ablettes !

– Monsieur Cavantou !

– Monsieur et madame de Vanves !

Il eut une interruption, pour crier plus fort :

– Monsieur le Ministre de l’intérieur et madame Lousquin !

Puis, le domestique, plein d’indifférence, psalmodia les noms des gendres du ministre, de retour de leur voyage nuptial :

– Monsieur et madame Raffün...

– Monsieur et madame Heurteaux.

Au vestiaire, Mme Eulalie, Fanchette et leurs aides étiquetaient, entassaient les pardessus, rangeaient les sorties de bal. M. Florentin Galtier entra.

– Monsieur s’amusera, dit la gouvernante ; on est déjà plus de mille !

– J’aimerais mieux ne pas être annoncé ?

– – Alors, passez par là !

Et tandis que Galtier s’éloignait, M^{me} Eulalie soupira :

– En voilà un chérubin !... Ah ! si je n’étais pas si vieille !... Comme l’on en mangerait tout de même !...

On valsait. A la splendeur des lumières bleuâtres et rosées des lampes électriques s’allumaient les visages, les épaules nues, les robes blanches, les écharpes roses, les corsages et les jupes d’un vert tendre, rouge ponceau, jaune safran ; un clair de lune givrait les chevelures des femmes déjà brillantes des feux des diamants, rubis, saphirs, topazes, émeraudes, et c’était, à la réflexion des glaces de Venise, des rayons prismatiques, une

gamme de couleurs, sous une levée divertissante d'astres de la nuit, une bataille joyeuse d'arcs-en-ciel où se perdaient les taches noires des hommes. Au milieu de ces tourbillons, Boucailles et le marquis César de Sombreuse, tous les deux en habit rouge, entraînaient à leur suite quatorze personnages vêtus, eux aussi, d'habits rouges : il y avait là un gentilhomme français, le comte Jacques de Mauval, sénateur, un petit vieillard à la figure glabre, secoué de tics nerveux, – un Russe, le prince Fongoff, taille de deux mètres, barbe blonde, front démesurément large, – un Allemand, le baron Speckheim, tête de troupier à moustaches rousses, – un Anglais, lord Terwil, visage hautain et hypocrite, favoris poivre et sel, – un Américain, sir Carvelend, magistrat correct, figure typique de Yankee à barbiche, – un Autrichien, von Bonffeim, yeux bleus d'artiste rêveur, barbe flambante comme de la bière d'or, – un Espagnol, le duc de Valroso, tête crêpue, moustaches noires, – un Italien, le commandeur Barchi, visage imberbe, gracieux et pâle, cheveux bouclés de demoiselle, – un Turc, Ali-Riza-Pacha, être huileux, coiffé du fez, – un Belge, le marquis de Ruidels, un grand monsieur chauve à côtelettes grises, très aimable, – un Suédois, le comte Dewingh, chevelure et moustaches blond filasse, – un Arabe, le caïd Sidi-Abd-el-Maleck, un noir barbu aux grosses lèvres luxurieuses, – un Chinois, Ti-Lung-Zang, pommettes creuses, œil en virgule, une douzaine de poils sous le nez, – enfin un habitant de la Terre de Feu, un Pécherais ; son nom ? un gloussement intraduisible : visage glabre, front étroit, tête aplatie au sommet, maxillaire semblable à celui d'un gorille et rappelant le museau humain du trou de la Naulette. Ces étrangers venaient de dîner à l'hôtel Sombreuse, et, la semaine précédente, sur la demande du marquis, Boucailles avait prié M^{me} Vardoz de leur adresser des invitations ; Régina connaissait les aventures extraordinaires de M. de Sombreuse et de M. de Mauval ; elle hésitait, mais le cornac vint affirmer que ces gentilshommes honorerait la fête d'une saveur originale, et M^{me} Vardoz envoya des cartes à ces représentants de toutes les sociétés humaines. Il fallait un nom au Pécherais ; Boucailles songeait à Goethe, il baptisa « Homunculus » l'habitant de la Terre de Feu.

L'entrée des habits rouges fit sensation ; M. Vardoz les salua d'un geste mondain, en attendant de pouvoir les conduire à sa femme, qui dansait avec

le ministre. Le bal roulait, vibrait, étincelait : dans la tribune, les tziganes se levèrent, animés d'une fureur d'artistes sublimes ; le chef d'orchestre s'agitait, bondissait, éperdu, les bras éployés ; vers la fin de la valse, n'y pouvant plus tenir, il reprit son violon, et tout chanta en lui, tout chantait en eux, les instruments, les voix, les âmes.

– Eljen !... Eljen !... cria M^{me} Vardo.

Les mains battirent, les gants craquèrent et tout le monde répéta : Eljen !

– Eljen ! Eljen ! Tu me fais languir !... soupirait Boucailles, moqueur.

On envahissait le buffet, un amphithéâtre tout miroitant d'orfèvreries, de pièces montées, de cristaux, de gélatines aux couleurs d'ambre ; le champagne coulait, mais on ne se bourrait pas trop, à cause du souper ; dans la salle de billard, à la table de baccara, lord Terwil taillait froidement à banque ouverte, le prince Fongoff en était de six mille roubles et le malheureux Homunculus venait de perdre tout ce que lui avait rapporté son séjour et celui de sa tribu au Jardin d'Acclimatation.

Victor, le coiffeur de M^{me} Vardo, se tenait au fond de l'antichambre, prêt à se créer de nouvelles clientes en rajustant une œuvre maladroite ; sa femme, la belle Félicie, une brune aux yeux langoureux, avait désiré voir, et M. Angelus l'autorisait à jeter, sans trop se montrer, un coup d'œil rapide sur la salle des Fêtes ; elle était là, en toilette claire et en chapeau à fleurs, et elle caressait amoureusement les poils noirs d'un grain de beauté, tout près de sa bouche, d'une rougeur mouillée : Boucailles aperçut Félicie, quitta le bal, et la femme du coiffeur le suivit du côté de la serre.

Le marquis de Sombreuse, le comte de Mauval et leurs amis allaient et venaient :

– Messieurs, ne vous gênez pas ! murmurait Sombreuse en redressant ses longues moustaches blanches ; vous êtes ici pour vous amuser ! Dites, Mauval, cette petite rousse, hein ?... Et vous, Homunculus, Lord Terwil vous a nettoyé au bac ?... Vous avez dévoré l'argent de votre tribu ?...

– X'ünn !...

– Vous voulez répondre : oui ? Pourquoi jouez-vous, Homunculus ? Vous ne savez compter que jusqu'à trois, et ce nombre, estimable en amour, est un faible point au baccara ; laissez le jeu, Homunculus, séduisez des

femmes !... Où diable est Valroso ?... Et Barchi ?... Ah ! ces Italiens et ces Espagnols !... Mauval, cherchons !...

Des ministres, des sénateurs, des députés, des préfets, des sous-préfets, des magistrats, des officiers, des artistes, des gens de lettres s'inclinaient devant la maîtresse de maison, entourée de dames d'honneur ; puis ils complimentaient M. Angelus, qui, assis derrière sa créature, entre M. Lousquin et le baron, se reposait dans sa gloire, comme Notre-Seigneur Dieu, après le septième jour. Tout ce monde-là, Vardoz pensait bien qu'il était venu autrefois à ses bals travestis, mais toujours sous le masque ; et il avait plaisir à considérer enfin les visages des êtres dont les allures lui rappelaient ses fêtes d'antan, les nuits où il harponnait les riches invités et les entraînait vers sa galerie de tableaux. Que de ruses il fallait imaginer ! Que de coups d'encensoirs ! Quels triomphes aussi !... Désormais, il n'ennuierait personne, il n'avait plus qu'un rêve, il formait un dernier vœu, que M. Isidore des Ablettes aiderait à exaucer : appartenir aux quarante de l'Académie française ; il écrirait ses mémoires, et Régina lui aiderait pour la copie et les démarches ; alors, on pourrait l'enterrer, discourir : il serait complet.

Les danseurs s'escrimaient ; çà et là rôdaient les habits rouges, des vieillards difficiles ; quelques jeunes hommes plus impatients entraînaient leurs danseuses, valsaient, polkaient, disparaissaient, fuyaient à travers les couloirs, frôlaient des groupes, s'esquivaient, s'en venaient à la serre, au jardin, sous les charmilles éclairées de petits ballons de verres et de lanternes vénitiennes ; puis ils remontaient, polkaient, valsaient, dès l'entrée de la salle des Fêtes ; on avait l'air d'avoir dansé tout le temps, et le bal montait vers une apothéose des plus charmantes et des plus correctes. Régina guettait Florentin, elle l'arrêta au passage et lui saisit le bras :

– Tu resteras, cette nuit, Floflo ?... Viens que je te présente à M. Vardoz.

– Pourquoi veux-tu me conduire au patron ? Est-ce que cela se fait, par hasard ? En cas de dispute ? Oui !...

Il comptait sur ses doigts.

– Qu'est-ce que tu additionnes ?

– Tes amants !

– Monsieur Galtier !...

– Les amants de Régina, et par ordre : Keulsbergh, moi, Lavignotte, artiste-peintre, Corvaisier, statuaire, Rostan, journaliste, au total : cinq ! Je ne compte pas, bien entendu, le fretin de la province. Et ton valet Anatole, en est-il ? Il doit en être, Anatole ?

– Je ne vous pardonnerai jamais cela, monsieur !

– Tiens ! le baron te cherche !... Moi, j'en ai assez !... Et dire qu'il y a ici des braves gens qui ignorent les dessous du lupanar !...

Si la salle de bal gardait une apparence convenable, la gaieté débordait à l'office : Anatole et les cochers s'étaient amusés à déculotter Jozim ivre-mort, et l'on appelait M^{me} Eulalie, Fanchette et M. Victor pour leur offrir la vue de l'eunuque ; un palefrenier, un sujet anglais, se montra si dégoûtant que la gouvernante crut devoir fermer la porte d'un réduit où l'on poussa l'ivrogne.

M^{me} Vardo, atterrée par les propos de Galtier, se forçait pour sourire, et elle souriait à Karl Rostan. On forma un quadrille : M. Angelus était le cavalier de M^{me} Champeaux, très inquiète de l'absence de Bianca ; ils avaient pour vis-à-vis M^{me} Vardo et le baron ; comme chassé-croisé, M^{me} Lousquin et M. Rostan, M^{me} Raffün et son beau-frère, M^e Heurteaux ; puis, en ligne : M^{me} Heurteaux et Paul Raffün, le grand Bouc et une créole, la femme du peintre Lavignotte ; les autres danseurs s'échelonnaient jusque dans les lointains, où ils semblaient de vivantes marionnettes, et malgré les invitations furieuses de l'orchestre on dansa correctement. Après le galop, les filles du ministre commencèrent une quête en faveur de nombreux incendiés de Paris ; Boucailles renversa une aumônière chargée de pièces de menue monnaie, il répara sa maladresse avec un billet de mille, tandis que le brave Anatole ramassait et fourrait dans ses poches, affirmant qu'un de ses oncles s'était brûlé en province ; Champeaux ne renversa rien, et il donna, lui aussi, mille francs ; plusieurs petites femmes que ramenaient les habits rouges rachetèrent leurs péchés, en quête elles-mêmes ; il y eut une pluie de billets bleus et de pièces d'or ; M. Angelus établissait un total de millionnaires, et le baron, vexé, déclara qu'il doublerait la collecte, quel qu'en fût le montant.

Vers les trois heures, le bal était toujours aussi animé, aussi correct, aussi brillant, mais la partie de baccara languissait.

– Enfin, voici le général ! s’écria M. Vardoze, qui marchait à la rencontre du mari de l’ex-danseuse, la main largement ouverte ; le Brésilien avait le claqué sous le bras et les mains dans ses poches ; M. Angélos réprima une grimace :

- Cette chère comtesse est souffrante ?
- Ouais !
- Vous ne mettez rien en banque, général ?
- Noun !

Et il passa, se rendant auprès de M^{me} Champeaux, qui l’appelait du sourire :

- Eh bien, et la comtesse ?
- Lougée !...
- Malade ?
- Noun ! Lougée !
- Vous voulez dire que.
- Elle est en maisoun !
- Maison de santé ? Oh !... Pauvre chatte !...

– Noun ! En maisoun ! Jé counduitt’ la Bianca où mossié Champeauxx’ devrait vo mettré vo, où madam’ Vardoze serait biène aussi, où vous sériez très biène, toutes trois, mesdamm’ réounies sous la directioun dou ggrand cournac mossié Angélouss’ !

Régina, qui n’avait pas entendu, sourit, en maniant l’éventail :

- Alors, notre chère Bianca.
- Lougée, en maisoun !

Il lui souffla à l’oreille un gros mot, le mot vrai.

M^{me} Vardoze devint écarlate :

- Vous êtes fou, monsieur !
- Noun, jé sous lé jousticierr !...

M. Champeaux s’approchait. Alors, Louise, étourdie, ne comprenant pas encore, mais lisant une pensée féroce sur le visage du Brésilien :

- De grâce, monsieur, taisez-vous !

Da Queiroz eut pitié du mari :

– Mossié Champeauxx’, jé pars démaine pour la Espiritou-Santo, et j’ai grand hounour dé vo serrer la maine, mossié !...

Et il se perdit dans la cohue.

– Il est tout bizarre, le général ! observait Champeaux.

– Gris comme un Polonais ! vint affirmer M. Angelus.

Pendant que l’on organisait la première figure d’un Cotillon, une ronde triomphale à laquelle tous les danseurs prirent part, M^{me} Vardoz trouva le mot de la soirée :

– Le général adore sa femme, et lorsque la comtesse est souffrante, il perd la tête et boit pour s’étourdir. Oh ! les hommes qui boivent !...

Le marquis César de Sombreuse promenait à son bras le comte de Mauval :

– Hé ! mon pauvre cousin, nous et nos compagnons, depuis le Russe, l’Américain et l’Espagnol, jusqu’au Turc, au Chinois, à l’Allemand et au Pécherais, nous, les jouisseurs, toi, le gaga, moi, le fou libéré de Bicêtre, nous valons encore mieux que tous ces pontifes, bourgeois hypocrites et paillards !... Quel est donc le brave homme qui nous accuse de réserver à la France le monopole de l’orgie et du vice ? Tu sais bien que l’Anglais et l’Allemand sont nos maîtres et que j’enrage de cette infériorité !... Mais, ta femme, ta chère femme, quelle grande dame à côté de toutes ces p...! Et Régina, qui affecte des airs de sainte-n’y-touche et nous assomme avec sa littérature et sa politique !... La Régina, quand nous voudrons lui détacher les jarretières, M. Angelus tiendra le flambeau !... Un joli coco, Vardoz !... Et Lousquin ministre ! Un tas de vilains ! Filons !...

La femme du coiffeur ne savait plus qui entendre, et Victor buvait à l’office.

– Ah ! disait Félicie, j’ai déjà vu le loup quelquefois, mais à M^{me} Vardoz le pompon !...

Les tables étaient dressées autour du hall : on ouvrait les fenêtres pour changer l’air : on souperait par quatre et cinq entre intimes, et les amoureux auraient le droit de se grouper. Dès que l’on eut pris place, les tziganes attaquèrent la *Marseillaise*, et dans le tumulte des bravos, Karl Rostan se leva pour porter un toast à la maîtresse de maison, à l’auteur de *la Revanche des Femmes*.

M^{me} Champeaux ne voulut pas rester plus longtemps, et Némorin emmena sa femme :

– Tu es bien pâle, Louise, bien pâle ?...

Ah ! s’il savait, s’il savait, celui-là ! Si Champeaux savait que Louise, la maman de Germaine, était indigne des baisers de sa fille, que M. Yardoze l’avait associée à une lesbienne, qu’elle était dégradée, souillée, pourrie jusqu’aux moelles ! S’il savait, s’il savait ! Il mépriserait les vengeances à la da Queiroz, il verrait d’abord et surtout un homme à châtier, – il n’aurait pas besoin de courir à l’usine, de s’armer du marteau qu’il brandissait encore, aux lueurs des incendies et dans le vacarme des forges, en l’honneur de la France mutilée, pour la rédemption de la Patrie immortelle, oh ! non ! Il apparaîtrait à l’apothéose d’une grande fête ; il marcherait vers le soleil de minuit et le soleil ne l’éblouirait pas ; il irait droit à M. Angelus, et de son poing, d’un coup, – un peuple d’ouvriers en lèverait les mains, – d’un seul coup, il abattrait la barbe teinte ; et près du cadavre, il resterait, tête nue et debout, afin de voir si quelques noceurs ne seraient pas contents de cette haute et souveraine justice ; il resterait debout, le regard tranquille, au milieu de Paris agenouillé devant la toute-puissance du bas-bleu galant et de son cornac, le maquignon de femmes.

FIN

Paris. – Soc. d’Imp. PAUL DUPONT (CI.) 71.7.87.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Dubut de Laforest. Le Cornac, roman parisien

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6535752x>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LE CORNAC ROMAN PARISIEN
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 1. LA RÉVOLTÉE
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
 13. Chapitre XIII
 14. Chapitre XIV
 15. Chapitre XV
3. À propos de cette édition numérique